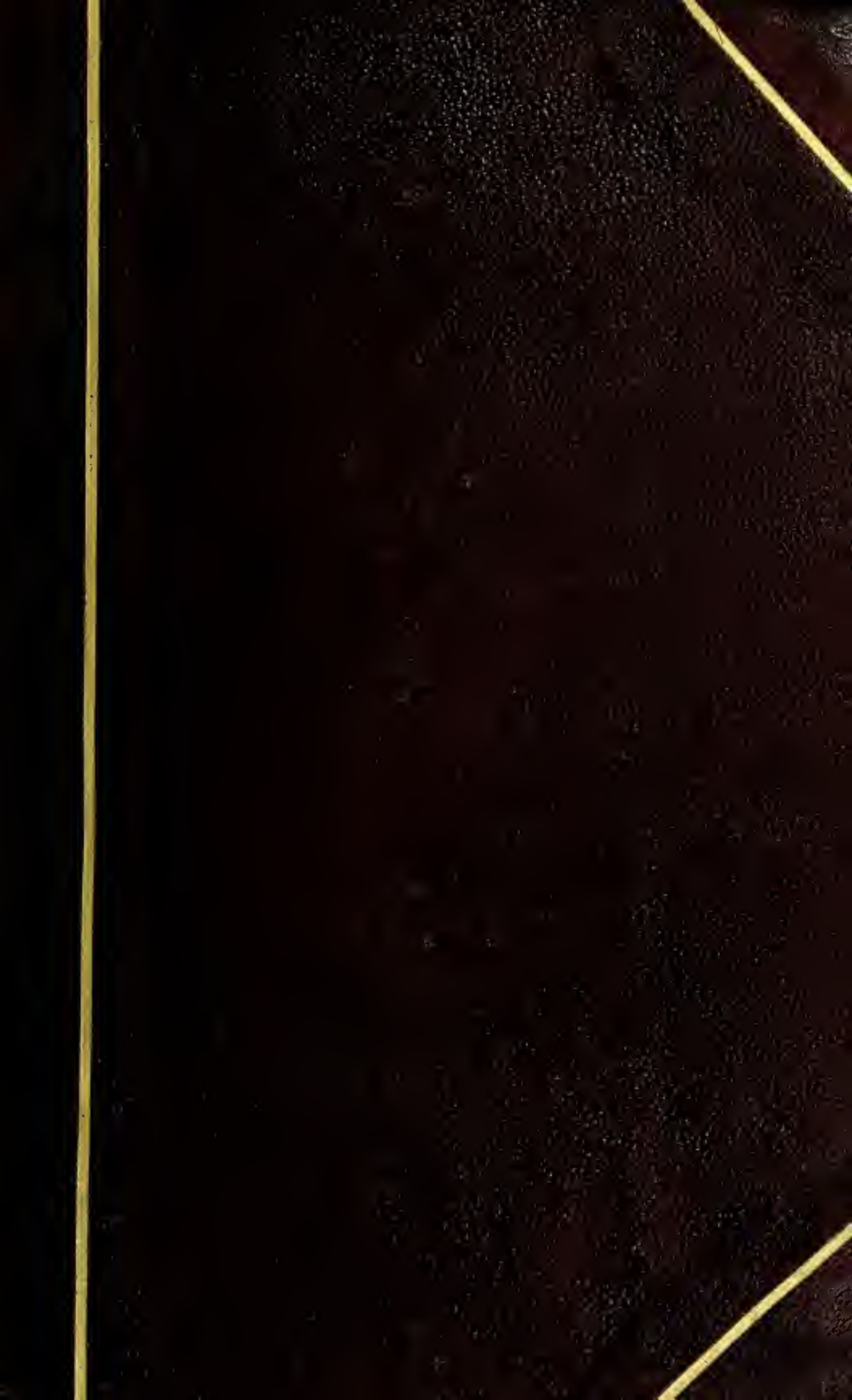
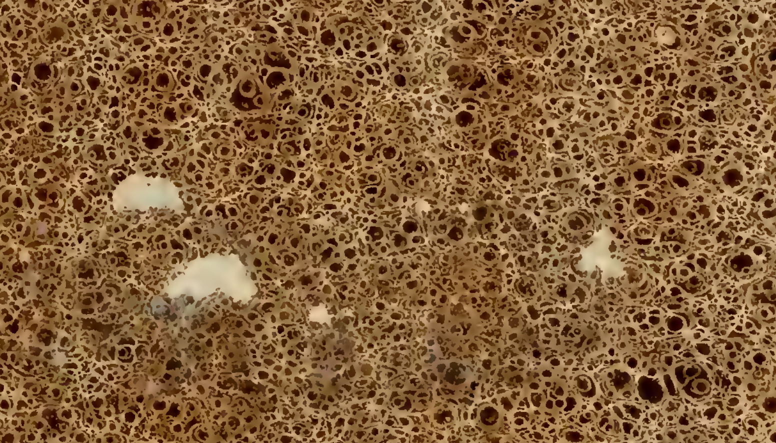






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE LAMARTINE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP.,
RUE DE SEINE, 14.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALPHONSE

DE LAMARTINE

NOUVELLE ÉDITION

TOME DEUXIÈME



De chefs et de soldats Harold environné

Page 33[illegible]

PARIS

CHARLES GOSSELIN, FURNE ET Cie

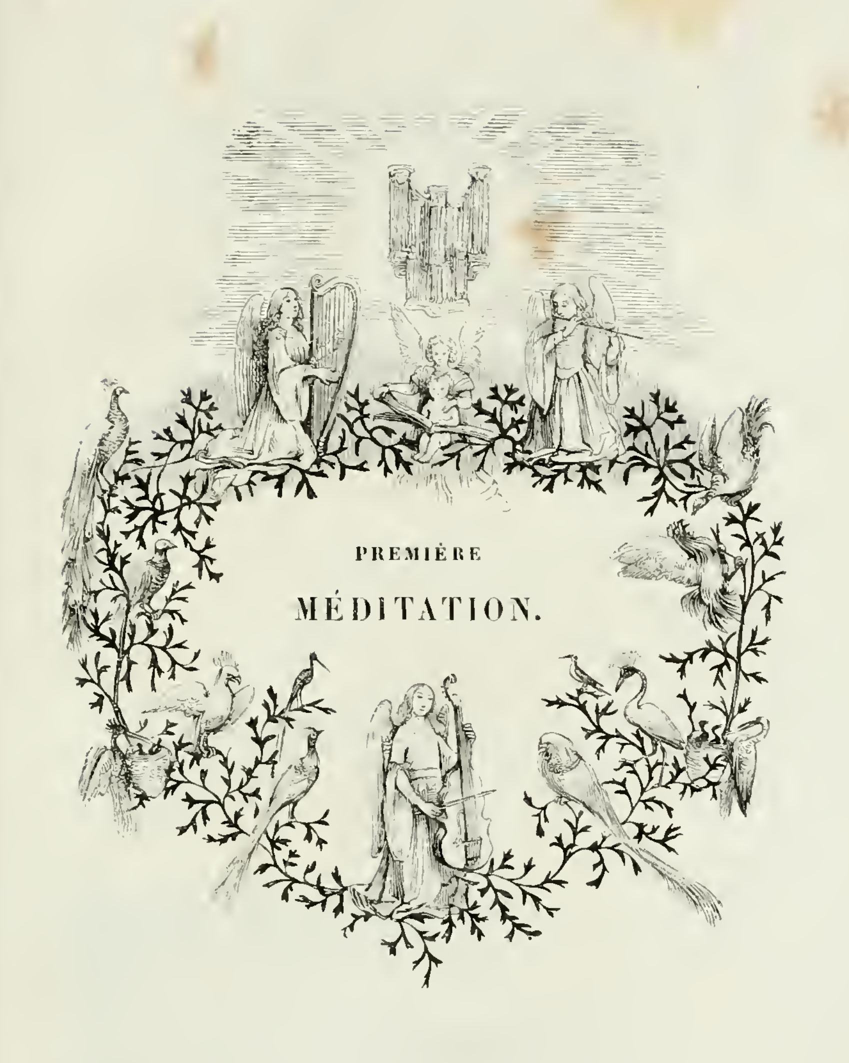
ÉDITEURS

M DCCC XXXIX

NOUVELLES

MÉDITATIONS

POÉTIQUES.



PREMIÈRE MÉDITATION.



I.

LE PASSÉ.

A M. A. DE V....

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.

En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit:
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur, dans le vallon,
Suspend un moment sa journée,
Et s'assied aux bords du sillon :
C'est l'heure où, près de la fontaine,
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin :
Et c'est l'heure où l'ame qui pense
Se retourne, et voit l'espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs.
De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié:

Et, près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore, il ne nous reste
Que l'espérance et l'amitié.

Ami, qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau;
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pèlerinage
Qu'un même sort nous a tracé :
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours, si tu l'oses.
Jamais l'espoir des matelots
Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots ?
Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin ?
Jamais d'un œil perçant d'audace
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin ?

En vain, sur la route fatale,
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort.
Ces monumens mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin.
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Hélas ! entre hier et demain !

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits;
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits !

Combien de fois, dans le délire
Qui succédait à nos festins,
Aux sons antiques de la lyre,

J'évoquai des songes divins :
Aux parfums des roses mourantes,
Aux vapeurs des coupes fumantes,
Ils volaient à nous tour à tour !
Et sur leurs ailes nuancées,
Égaraient nos molles pensées
Dans les dédales de l'Amour !

Mais dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours.
Pareil à la fleur fugitive
Qui du front joyeux d'un convive
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille,
De nos fronts tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin.

Et maintenant, sur cet espace
Que nos pas ont déjà quitté,
Retourne-toi ; cherchons la trace
De l'amour, de la volupté.
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,

Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des ombres,
Éclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé.

Ici, sur la scène du monde
Se leva ton premier soleil.
Regarde : quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil !
Tout sous les cieux semblait sourire :
La feuille, l'onde, le zéphyre,
Murmuraient des accords charmans.
Écoute : la feuille est flétrie ;
Et les vents sur l'onde tarie
Rendent de sourds gémissemens.

Reconnais-tu ce beau rivage,
Cette mer aux flots argentés,
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés ?
Un nom chéri vole sur l'onde !...
Mais pas une voix qui réponde,
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux ! quel nom tu prononces !
Ne vois-tu pas parmi ces ronces

Ce nom gravé sur un cercueil?...

Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux,
Vois-tu ce palais qui se penche
Et jette une ombre au sein des eaux?
Là, sous une forme étrangère,
Un ange exilé de sa sphère
D'un céleste amour t'enflamma.
Pourquoi trembler? quel bruit t'étonne?
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne
Aux pas du mortel qu'elle aima.

Hélas! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort;
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord.
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas! ne recueillera pas:
Là l'oubli perdit ta mémoire;
Là l'envie étouffa ta gloire;
Là ta vertu fit des ingrats.

Là l'illusion éclipsée

S'enfuit sur un nuage obscur ;
Ici l'espérance lassée
Replia ses ailes d'azur.
Là, sous la douleur qui le glace,
Ton sourire perdit sa grace,
Ta voix oublia ses concerts :
Tes sens épuisés se plaignirent,
Et tes blonds cheveux se teignirent
Au souffle argenté des hivers.

Ainsi des rives étrangères
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,
Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errans,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,
Dans ses jardins l'onde a tari ;
Et sur le seuil qui fut sa joie,
Dans l'ombre un chien féroce aboie
Contre les mains qui l'ont nourri.

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur, qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi.

Sans regret, au flot des années,
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours!

Ce n'est plus le temps de sourire
A ces roses de peu de jours,
De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des Amours:
De semer sur des fonds stériles
Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui le temps qui nous dévore
Ne donne pas l'heure d'éclore
Pendant nos rapides étés.

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin,
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain.
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'ame éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.

D'un saint espoir ton cœur palpite ;
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé.
Viens : où l'éternité réside,
On retrouve jusqu'au passé.
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus.
Là refleuriront nos jeunesses ;
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont dissipé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois :
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours ;
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi, dont la sainte tristesse
Immortalisa les douleurs
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous les pleurs.
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel;
Et son cœur, qu'une lampe éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.




DEUXIÈME
MÉDITATION.



LE MONT THABOR.



II.

ISCHIA[1].

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes:
Dans l'horizon désert Phœbé monte sans bruit.
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.

[1] Ile de la Méditerranée, dans le golfe de Naples.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint du jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan amoureux de ces rives tranquilles
Calme, en baignant leurs pieds, ses orageux transports;
Et, pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour.

Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille ?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers ?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté ;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton ame à ces torrens de vie;
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
A t'enivrer d'amour son ombre te convie ;
Son astre dans le ciel se lève et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline?
Par la main de l'Amour c'est un phare allumé ;
Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La beauté, dans le songe où son ame s'égare,
Soulève un œil d'azur qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare
Jettent aux vents du soir des sons mystérieux.

« Viens : l'amoureux silence occupe au loin l'espace ;
« Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur :
« C'est l'heure ; à peine au loin la voile qui s'efface
« Blanchit, en ramenant le paisible pêcheur.

« Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive
« J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
« Ainsi que de son lit la colombe craintive
« Suit l'aile du ramier, qui blanchit dans les airs.

« Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
« J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos :
« Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
« Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

« Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
« A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom,
« J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante
« L'amoureuse prière a fait fuir l'aquilon.

« Maintenant sous le ciel tout repose, ou tout aime :
« La vague en ondulant vient dormir sur le bord :
« La fleur dort sur sa tige, et la nature même
« Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

« Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée ;
« Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
« Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
« De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

« A la molle clarté de la voûte sereine
« Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
« Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
« Se perd en pâlissant dans les feux du matin. »

Elle chante; et sa voix par intervalle expire,
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,
Les échos assoupis n'accordent au zéphire
Que des soupirs mourans, de silences coupés.

Celui qui, le cœur plein de délire et de flamme,
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,
Sentirait tout-à-coup le rêve de son ame
S'animer sous les traits d'une chaste beauté:

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycomore,
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs,
Assis à ses genoux, de l'une à l'autre aurore,
N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs;

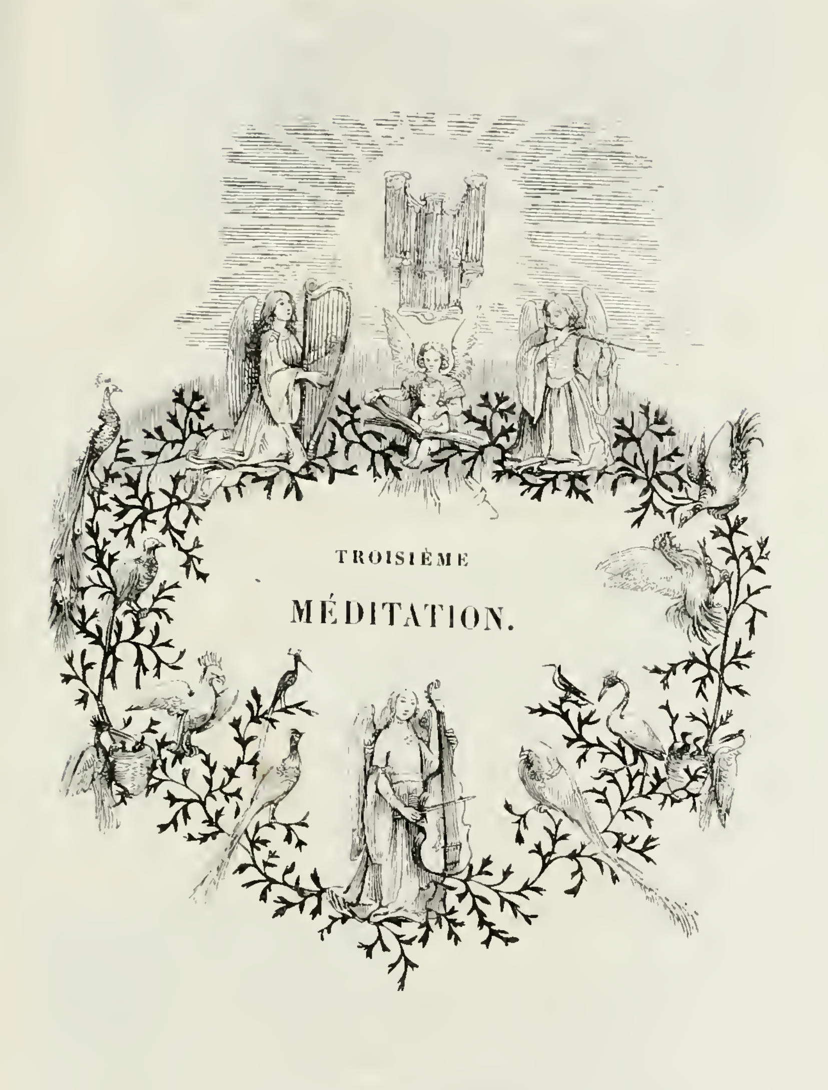
Celui qui, respirant son haleine adorée,
Sentirait ses cheveux, soulevés par les vents,
Caresser en passant sa paupière effleurée,
Ou rouler sur son front leurs anneaux ondoyans.

Celui qui, suspendant les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son ame en ce beau lieu,
Oublîrait que le temps coule encor sur ces rives,
Serait-il un mortel, ou serait-il un dieu ?

Et nous, aux doux penchans de ces verts Élysées,
Sur ces bords où l'Amour eût caché son Éden,
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre élyséen :

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise!... et cependant on dit qu'il faut mourir!





TROISIÈME

MÉDITATION.



III.

SAPHO,

ÉLÉGIE ANTIQUE.

L'aurore se levait, la mer battait la plage :
Ainsi parla Sapho debout sur le rivage :
Et près d'elle, à genoux, les filles de Lesbos
Se penchaient sur l'abîme et contemplaient les flots.

Fatal rocher, profond abîme,
Je vous aborde sans effroi !

Vous allez à Vénus dérober sa victime :
J'ai méconnu l'Amour, l'Amour punit mon crime.
O Neptune ! tes flots seront plus doux pour moi !
Vois-tu de quelles fleurs j'ai couronné ma tête ?
Vois : ce front si longtemps chargé de mon ennui,
Orné pour mon trépas comme pour une fête,
Du bandeau solennel étincelle aujourd'hui.
On dit que dans ton sein... mais je ne puis le croire,
On échappe au courroux de l'implacable Amour ;
On dit que par tes soins, si l'on renaît au jour,
D'une flamme insensée on y perd la mémoire.
Mais de l'abîme, ô dieu ! quel que soit le secours,
Garde-toi, garde-toi de préserver mes jours !
Je ne viens pas chercher dans tes ondes propices
Un oubli passager, vain remède à mes maux !
J'y viens, j'y viens trouver le calme des tombeaux.
Reçois, ô roi des mers, mes joyeux sacrifices !
Et vous, pourquoi ces pleurs ? pourquoi ces vains sanglots ?
Chantez, chantez un hymne, ô vierges de Lesbos !

Importuns souvenirs, me suivrez-vous sans cesse ?
C'était sous les bosquets du temple de Vénus ;

Moi-même, de Vénus insensible prêtresse,
Je chantais sur la lyre un hymne à la déesse :
Au pied de ses autels soudain je t'aperçus.
Dieux ! quels transports nouveaux ! ô dieux ! comment décrire
Tous les feux dont mon sein se remplit à la fois !
Ma langue se glaça, je demeurai sans voix,
Et ma tremblante main laissa tomber ma lyre.
Non, jamais aux regards de l'ingrate Daphné
Tu ne parus plus beau, divin fils de Latone ;
Jamais, le thyrse en main, de pampre couronné,
Le jeune dieu de l'Inde, en triomphe traîné,
N'apparut plus brillant aux regards d'Érigone.
Tout sortit... de lui seul je me souvins, hélas !
Sans rougir de ma flamme, en tout temps, à toute heure,
J'errais seule et pensive autour de sa demeure :
Un pouvoir plus qu'humain m'enchaînait sur ses pas.
Que j'aimais à le voir de la foule enivrée,
Au gymnase, au théâtre, attirer tous les yeux,
Lancer le disque au loin d'une main assurée,
Et sur tous ses rivaux l'emporter dans nos jeux !
Que j'aimais à le voir, penché sur la crinière
D'un coursier de l'Élide aussi prompt que les vents,
S'élancer le premier au bout de la carrière,
Et, le front couronné, revenir à pas lents !
Ah ! de tous ses succès que mon ame était fière !

Et si de ce beau front de sueur humecté
J'avais pu seulement essuyer la poussière !
O dieux ! j'aurais donné tout, jusqu'à ma beauté,
Pour être un seul instant ou sa sœur ou sa mère !
Vous qui n'avez jamais rien pu pour mon bonheur,
Vaines divinités des rives du Permesse,
Moi-même dans vos arts j'instruisis sa jeunesse;
Je composai pour lui ces chants pleins de douceur,
Ces chants qui m'ont valu les transports de la Grèce.
Ces chants qui des Enfers fléchiraient la rigueur.
Malheureuse Sapho, n'ont pu fléchir son cœur.
Et son ingratitude a payé ta tendresse.

Redoublez vos soupirs, redoublez vos sanglots!
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

Si mes soins, si mes chants, si mes trop faibles charmes
A son indifférence avaient pu l'arracher;
Si l'ingrat cependant s'était laissé toucher;
S'il eût été du moins attendri par mes larmes;
Jamais pour un mortel, jamais la main des dieux
N'aurait filé des jours plus doux, plus glorieux.
Que d'éclat cet amour eût jeté sur sa vie!
Ses jours à ces dieux même auraient pu faire envie;
Et l'amant de Sapho, fameux dans l'univers,

Aurait été, comme eux, immortel dans mes vers.
C'est pour lui que j'aurais, sur tes autels propices
Fait fumer en tout temps l'encens des sacrifices :
O Vénus, c'est pour lui que j'aurais nuit et jour
Suspendu quelque offrande aux autels de l'Amour.
C'est pour lui que j'aurais, durant des nuits entières,
Aux trois fatales sœurs adressé mes prières;
Ou bien que, reprenant mon luth mélodieux,
J'aurais redit les airs qui lui plaisaient le mieux.
Pour lui j'aurais voulu, dans les jeux d'Ionie,
Disputer aux vainqueurs les palmes du génie.
Que ces lauriers brillants, à mon orgueil offerts,
En les cueillant pour lui m'auraient été plus chers !
J'aurais mis à ses pieds le prix de ma victoire,
Et couronné son front des rayons de ma gloire.

Souvent, à la prière abaissant mon orgueil,
De ta porte, ô Phaon! j'allais baiser le seuil.
Au moins, disais-je, au moins, si ta rigueur jalouse
Me refuse à jamais ce doux titre d'épouse,
Souffre, ô trop cher Phaon, que Sapho, près de toi,
Esclave si tu veux, vive au moins sous ta loi.
Que m'importe ce nom et cette ignominie,
Pourvu qu'à tes côtés je consume ma vie;

Pourvu que je te voie, et qu'à mon dernier jour
D'un regard de pitié tu plaignes tant d'amour !
Ne crains pas mes périls, ne crains pas ma faiblesse ;
Vénus égalera ma force à ma tendresse.
Sur les flots, sur la terre, attachée à tes pas,
Tu me verras te suivre au milieu des combats ;
Tu me verras, de Mars affrontant la furie,
Détourner tous les traits qui menacent ta vie,
Entre la mort et toi toujours prompte à courir...
Trop heureuse, pour lui si j'avais pu mourir!

Lorsqu'enfin, fatigué des travaux de Bellone,
Sous la tente, au sommeil ton ame s'abandonne,
Ce sommeil, ô Phaon ! qui n'est plus fait pour moi,
Seule me laissera veillant autour de toi ;
Et si quelque souci vient rouvrir ta paupière,
Assise à tes côtés durant la nuit entière,
Mon luth sur mes genoux soupirant mon amour,
Je charmerai ta peine, en attendant le jour.
Je disais, et les vents emportaient ma prière,
L'écho répétait seul ma plainte solitaire ;
Et l'écho seul encor répond à mes sanglots !
Pleurez ! pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

Toi qui fus une fois mon bonheur et ma gloire,
O lyre ! que ma main fit résonner pour lui,
Ton aspect que j'aimais m'importune aujourd'hui,
Et chacun de tes airs rappelle à ma mémoire
Et mes feux, et ma honte, et l'ingrat qui m'a fui.
Brise-toi dans mes mains, lyre à jamais funeste !
Aux autels de Vénus, dans ses sacrés parvis,
Je ne te suspens pas : que le courroux céleste
Sur ces flots orageux disperse tes débris !
Et que de mes tourmens nul vestige ne reste !
Que ne puis-je de même engloutir dans ces mers
Et ma fatale gloire, et mes chants, et mes vers !
Que ne puis-je effacer mes traces sur la terre !
Que ne puis-je aux Enfers descendre tout entière !
Et, brûlant ces écrits où doit vivre Phaon,
Emporter avec moi l'opprobre de mon nom !

Cependant si les dieux que sa rigueur outrage
Poussaient en cet instant ses pas vers le rivage :
Si de ce lieu suprême il pouvait s'approcher ;
S'il venait contempler sur le fatal rocher
Sapho, les yeux en pleurs, errante, échevelée,
Frappant de vains sanglots la rive désolée,
Brûlant encor pour lui, lui pardonnant son sort,

Et dressant lentement les apprêts de sa mort,
Sans doute, à cet aspect, touché de mon supplice,
Il se repentirait de sa longue injustice ;
Sans doute, par mes pleurs se laissant désarmer,
Il dirait à Sapho : Vis encor pour aimer !
Qu'ai-je dit? Loin de moi, quelque remords, peut-être,
A défaut de l'amour dans son cœur a pu naître :
Peut-être dans sa fuite, averti par les dieux,
Il frissonne, il s'arrête, il revient vers ces lieux :
Il revient m'arrêter sur les bords de l'abîme,
Il revient !... il m'appelle... il sauve sa victime !...
Oh ! qu'entends-je?... Écoutez... du côté de Lesbos
Une clameur lointaine a frappé les échos !
J'ai reconnu l'accent de cette voix si chère,
J'ai vu sur le chemin s'élever la poussière !
O vierges ! regardez ; ne le voyez-vous pas
Descendre la colline et me tendre les bras?
Mais non ! tout est muet dans la nature entière,
Un silence de mort règne au loin sur la terre ;
Le chemin est désert !... Je n'entends que les flots !
Pleurez ! pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

Mais déjà, s'élançant vers les cieux qu'il colore,
Le soleil de son char précipite le cours.

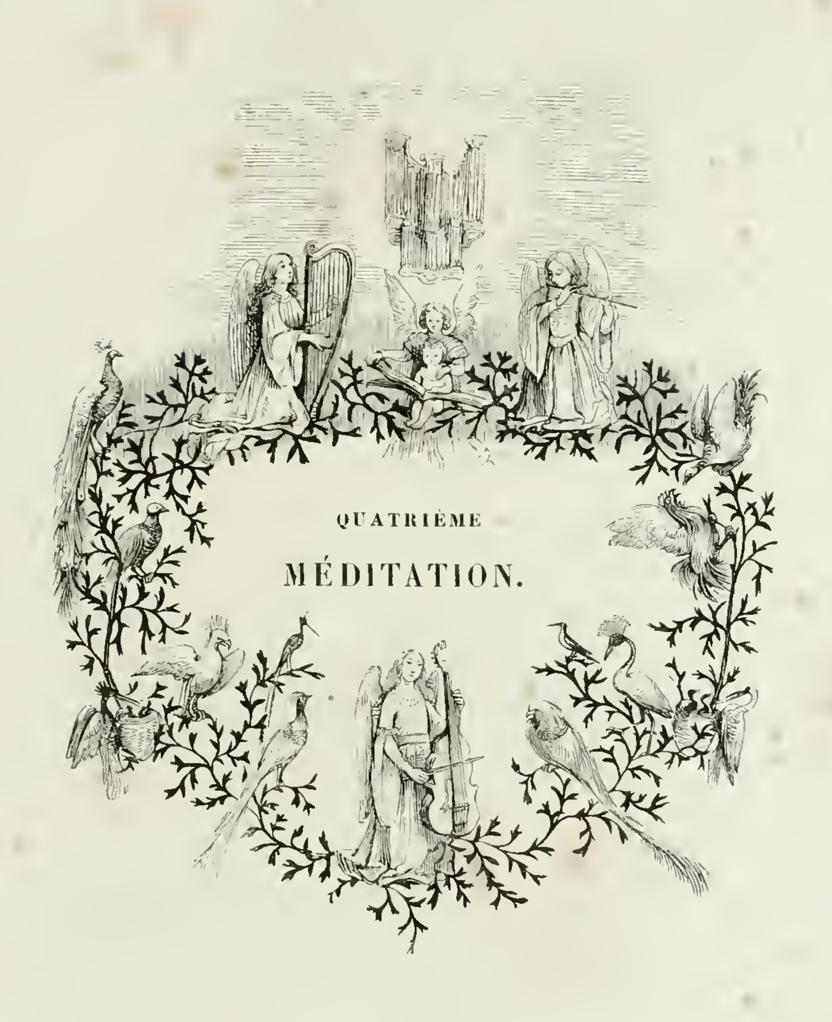
Toi qui viens commencer le dernier de mes jours.
Adieu, dernier soleil ! adieu, suprême aurore !
Demain du sein des flots vous jaillirez encore :
Et moi je meurs ! et moi, je m'éteins pour toujours !
Adieu, champs paternels ! adieu, douce contrée.
Adieu, chère Lesbos à Vénus consacrée !
Rivage où j'ai reçu la lumière des cieux :
Temple auguste où ma mère, aux jours de ma naissance.
D'une tremblante main me consacrant aux dieux.
Au culte de Vénus dévoua mon enfance;
Et toi, forêt sacrée, où les filles du ciel,
Entourant mon berceau, m'ont nourri de leur miel.
Adieu ! Leurs vains présents que le vulgaire envie.
Ni des traits de l'Amour, ni des coups du destin.
Misérable Sapho ! n'ont pu sauver ta vie !
Tu vécus dans les pleurs, et tu meurs au matin !
Ainsi tombe une fleur avant le temps fanée ;
Ainsi, cruel Amour, sous le couteau mortel.
Une jeune victime à ton temple amenée.
Qu'à ton culte en naissant le pâtre a destinée.
Vient tomber avant l'âge au pied de ton autel.

Et vous qui reverrez le cruel que j'adore.
Quand l'ombre du trépas aura couvert mes yeux.

Compagnes de Sapho, portez-lui ces adieux :
Dites-lui... qu'en mourant je le nommais encore !...

Elle dit. Et le soir, quittant le bord des flots,
Vous revîntes sans elle, ô vierges de Lesbos !




QUATRIÈME
MÉDITATION.



IV.

LA SAGESSE.

O vous qui passez comme l'ombre
Par ce triste vallon de pleurs,
Passagers sur ce globe sombre,
Hommes ! mes frères en douleurs,

Écoutez : voici vers Solime
Un son de la harpe sublime
Qui charmait l'écho du Thabor :
Sion en frémit sous sa cendre,
Et le vieux palmier croit entendre
La voix du vieillard de Ségor.

Insensé le mortel qui pense ;
Toute pensée est une erreur.
Vivez, et mourez en silence :
Car la parole est au Seigneur.
Il sait pourquoi flottent les mondes ;
Il sait pourquoi coulent les ondes,
Pourquoi les cieux pendent sur nous,
Pourquoi le jour brille et s'efface,
Pourquoi l'homme soupire et passe :
Et vous, mortels, que savez-vous ?

Asseyez-vous près des fontaines
Tandis qu'agitant les rameaux,
Du midi les tièdes haleines
Font flotter l'ombre sur les eaux :
Au doux murmure de leurs ondes
Exprimez vos grappes fécondes
Où rougit l'heureuse liqueur ;

Et de main en main sous vos treilles
Passez-vous ces coupes vermeilles
Pleines de l'ivresse du cœur.

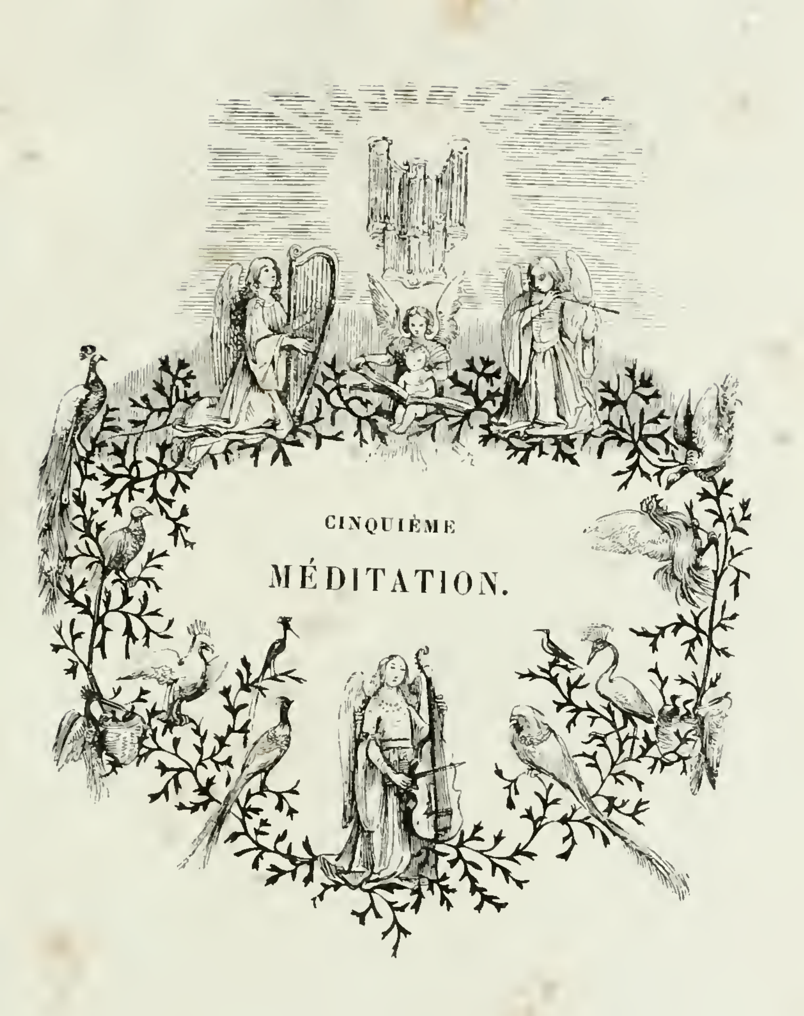
Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sârons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons;
Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse :
Hors le plaisir et la tendresse
Tout est mensonge et vanité.

Comme un lis penché par la pluie
Courbe ses rameaux éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, et pleurez.
Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée
Dans son tabernacle immortel :
Et le cœur blessé qui soupire
Rend un son plus doux que la lyre
Sous les colonnes de l'autel.

Les astres roulent en silence
Sans savoir les routes des cieux ;
Le Jourdain vers l'abîme immense
Poursuit son cours mystérieux ;
L'aquilon, d'une aile rapide,
Sans savoir où l'instinct le guide,
S'élance et court sur vos sillons ;
Les feuilles que l'hiver entasse,
Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

Et vous, pourquoi d'un soin stérile
Empoisonner vos jours bornés ?
Le jour présent vaut mieux que mille
Des siècles qui ne sont pas nés.
Passez, passez, ombres légères,
Allez, où sont allés vos pères,
Dormir auprès de vos aïeux.
De ce lit où la mort sommeille
On dit qu'un jour elle s'éveille
Comme l'aurore dans les cieux.




CINQUIÈME
MÉDITATION.



V.

LE POÈTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine :
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter :
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,

En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir? faut-il chanter?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre ame n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure :
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour, puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées

S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir!
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords; et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel:
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort;
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon ame,

En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphirs.
Le voyageur s'arrête étonné de l'entendre,
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas:
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon ame;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière:
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps? — Il n'est plus. — Mais la gloire? — Eh! qu'import
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte:

Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté!

Ah! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Eh quoi! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours?
Ce souffle d'un mourant, quoi! c'est là de la gloire
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours?

J'en atteste les dieux! Depuis que je respire
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom inventé par le délire humain;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli:
De ce brillant débris le flot du temps se joue:
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage ;
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantais-tu ? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant :
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien ;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre ! ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre,
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein,
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,

Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein ;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit,
Puis retombant sur vous plein d'une chaste flamme
Sous ses cils abaissés laisser briller son ame,
Comme un feu tremblant dans la nuit :

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes... je t'aime!
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort mon ame au ciel s'envole,
Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance ;
Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,

La foi, cet œil de l'ame, a percé mes ténèbres.
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon ame,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort!

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre :
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

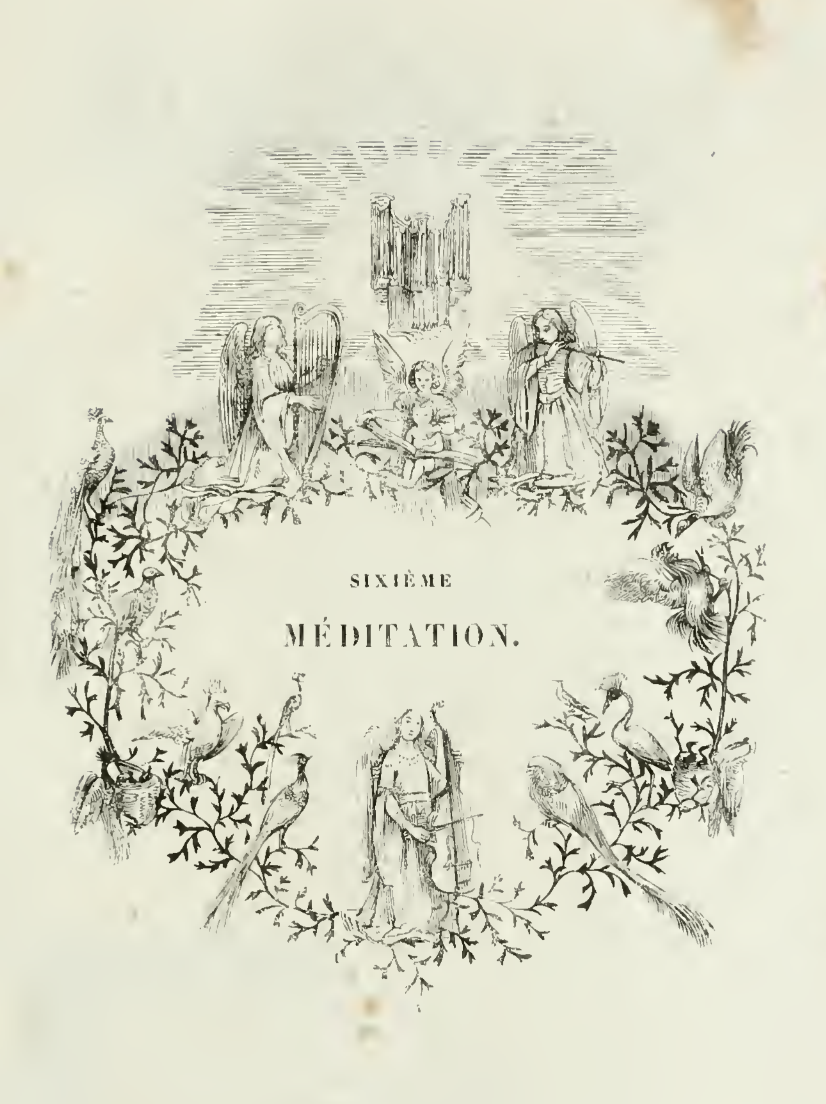
Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe on tient moins à la terre ;
L'horizon est plus vaste ; et l'ame, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon ame :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider, peut-être, aux accords de ma lyre,

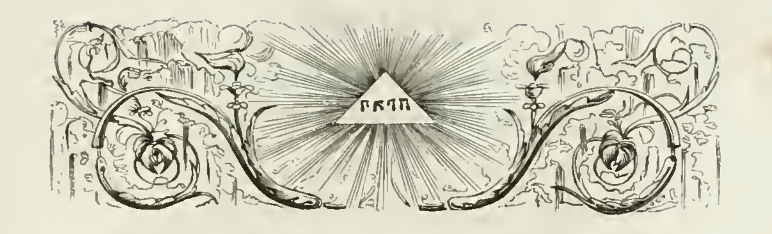
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde: elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre:
Et que mon ame encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts.





SIXIÈME MÉDITATION.



VI.

L'ESPRIT DE DIEU.

A L. DE V....

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Aux bords des profondes forêts :

Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,
L'humble foyer couve et sommeille ;
Mais s'il respire l'aquilon,
Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde ; et l'incendie
Embrase un immense horizon !

O mon ame ! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu ?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu ?
Viendra-t-il, comme un doux zéphire,
Mollement caresser ma lyre,
Ainsi qu'il caresse une fleur ?
Ou sous ses ailes frémissantes
Briser ces cordes gémissantes
Du cri perçant de la douleur ?

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible au gré du sort :
Le sein généreux qui t'implore
Brave la souffrance ou la mort !
Aux cœurs altérés d'harmonie
Qu'importe le prix du génie ?
Si c'est la mort, il faut mourir !...

On dit que la bouche d'Orphée.
Par les flots de l'Èbre étouffée.
Rendit un immortel soupir.

Mais soit qu'un mortel vive ou meure.
Toujours rebelle à nos souhaits.
L'Esprit ne souffle qu'à son heure.
Et ne se repose jamais...
Préparons-lui des lèvres pures.
Un œil chaste, un front sans souillures.
Comme, aux approches du saint lieu.
Des enfans, des vierges voilées.
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu !

Fuyant des bords qui l'ont vu naître.
De Laban l'antique berger
Un jour devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger :
Dans l'ombre, ses larges prunelles
Lançaient de pâles étincelles.
Ses pas ébranlaient le vallon :
Le courroux gonflait sa poitrine.
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon.

Dans un formidable silence
Ils se mesurent un moment :
Soudain l'un sur l'autre s'élance,
Saisi d'un même emportement:
Leurs bras menaçans se replient :
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés ;
Comme un chêne qu'on déracine,
Leur tronc se balance et s'incline
Sur leurs genoux entrelacés.

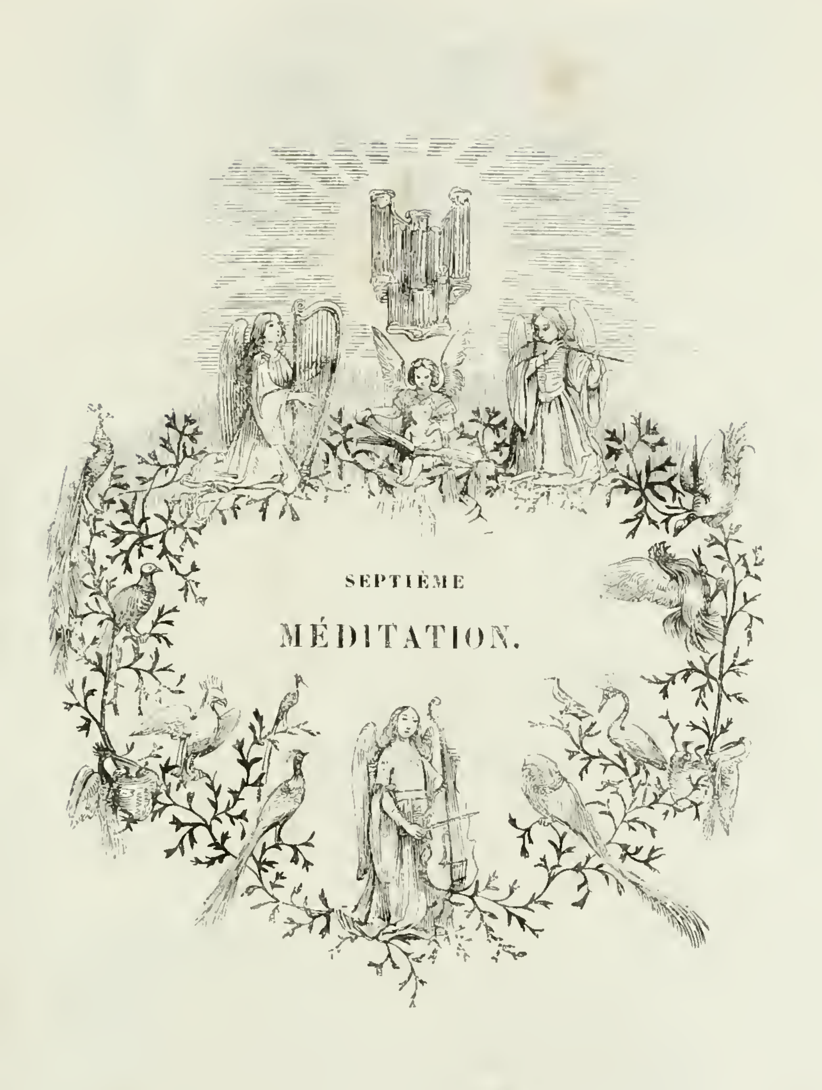
Tous deux ils glissent dans la lutte,
Et Jacob enfin terrassé,
Chancelle, tombe, et dans sa chute
Entraîne l'ange renversé :
Palpitant de crainte et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte,
Et sur son sein gonflé de honte
Pose un genou victorieux !

Mais sur le lutteur qu'il domine
Jacob, encor mal affermi,
Sent à son tour sur sa poitrine

Le poids du céleste ennemi :
Enfin, depuis les heures sombres
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore…
Et c'était l'Esprit du Seigneur !

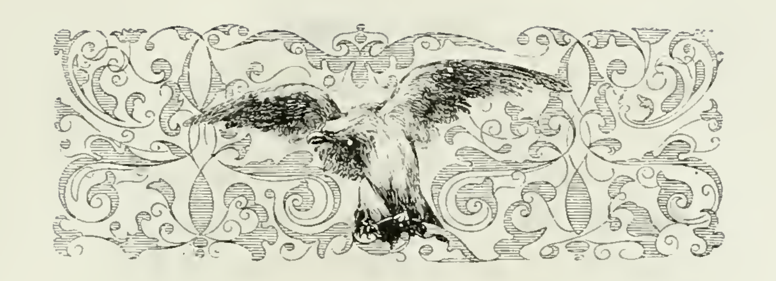
Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux :
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux.
Quand le doigt d'en haut se retire,
Restons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports ;
Jusqu'à ce que la main puissante
Touche la corde frémissante
Où dorment les divins accords.





SEPTIÈME

MÉDITATION.



VII.

BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,

Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom !... demandez à la terre !
Ce nom ? il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblans sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace ;
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là !... sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète !

Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non. La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire :
Rien... excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage.
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage :
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides.
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre,
Pareil au fier Jacob tu luttas contre une ombre ;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel ;
Et de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux, comme la main du crime

Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront!
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème,
La gloire aurait sacré ton front!

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son:
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée,
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire.

Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes:
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyans de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure:
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine;
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
Émousser le poignard, décourager l'envie,
Ébranler, raffermir l'univers incertain;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte;
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit:
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,

Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes;
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre,
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain,
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain!

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?

D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante;
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime.
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime.
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait, passait, passait sans cesse:
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé...

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide:
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait:
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char:
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge,

Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé ;
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au dieu qui t'avait envoyé.

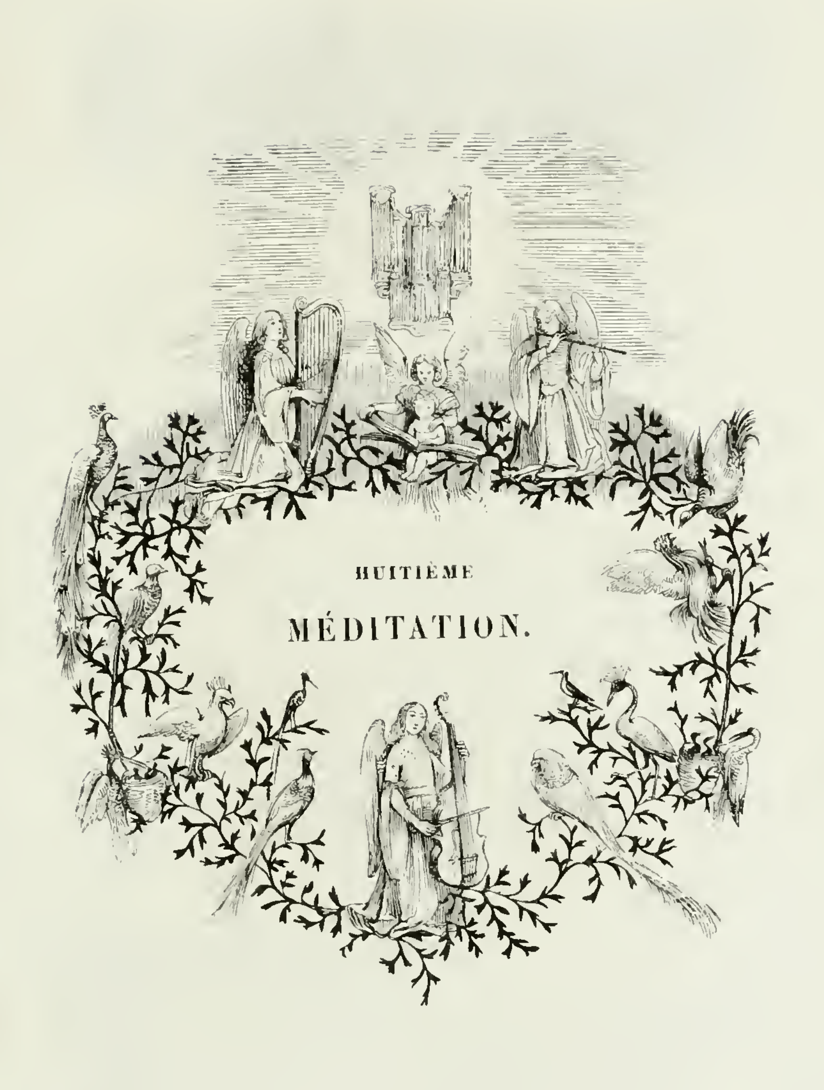
On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche...
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... c'est le dieu qui règne et qui couronne :
C'est le dieu qui punit ; c'est le dieu qui pardonne.
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :

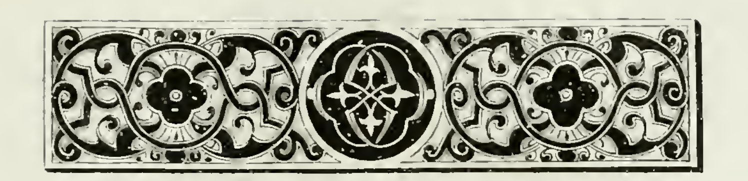
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ?...





HUITIÈME

MÉDITATION.



VIII.

LES ÉTOILES.

A MADAME DE P....

Il est pour la pensée une heure… une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,
De l'absence du jour pour consoler les cieux

Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottans d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit :
Et le souffle du soir qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois ;
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tel qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jaillir en s'ouvrant des gerbes d'étincelles.
D'autres en flots brillans s'étendent dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers ;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière :
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi ;
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles
Qui, revenant au port d'un rivage lointain,

Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillans, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux :
D'autres se sont perdus dans les routes des cieux :
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'orient de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans l'espace aussitôt ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottans les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime ?
Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,
Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être... ah ! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'amour !

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottans gravitent en silence,

Et nous-même avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours.
Souvent, pendant la nuit, au souffle du zéphyre,
On sent la terre aussi flotter comme un navire;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflemens,
Et de ses flancs battus les sourds gémissemens;
Et l'homme sur l'abîme où sa demeure flotte
Vogue avec volupté sur la foi du pilote!
Soleils! mondes errans qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage,
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelans, vous le savez sans doute!

Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés ;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage ;
Car de la vérité la lumière est l'image.
Oui ; si j'en crois l'éclat dont vos orbes errans
Argentent des forêts les dômes transparens,
Ou qui, glissant soudain sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées ;
Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,
Inspirent la vertu, la prière, l'amour,
Et quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme aux bords de la paupière ;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentimens
Qui dirigent vers vous les soupirs des amans,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poëte,
Tentes du ciel, Édens ! temples ! brillans palais !
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix :
Dans le calme des nuits, à travers la distance
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel, dont la terre a goûté,
Dans vos brillans climats que le regard envie
Nourrissent à jamais les enfans de la vie ;
Et l'homme, un jour peut-être à ses destins rendu,

Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
Hélas! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre ame plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas: Que ne suis-je un de vous?
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème!

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre,
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage:
Je visiterais l'homme; et s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une ame en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse,
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,

Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs.
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée :
Mon rayon pénétré d'une sainte amitié.
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié.
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux :
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine :
Je sécherais leurs pleurs ; et quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain.
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir ; et, lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir.

Et vous, brillantes sœurs, étoiles, mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes.
Et, cadençant vos pas à la lyre des cieux.
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux :
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne.
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne.
Vous guideriez mon œil dans ce brillant désert.

Labyrinthe de feux où le regard se perd :
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être ;
Et noyant dans mon sein ses tremblantes clartés,
Je sentirais en lui… tout ce que vous sentez.





NEUVIÈME MÉDITATION.



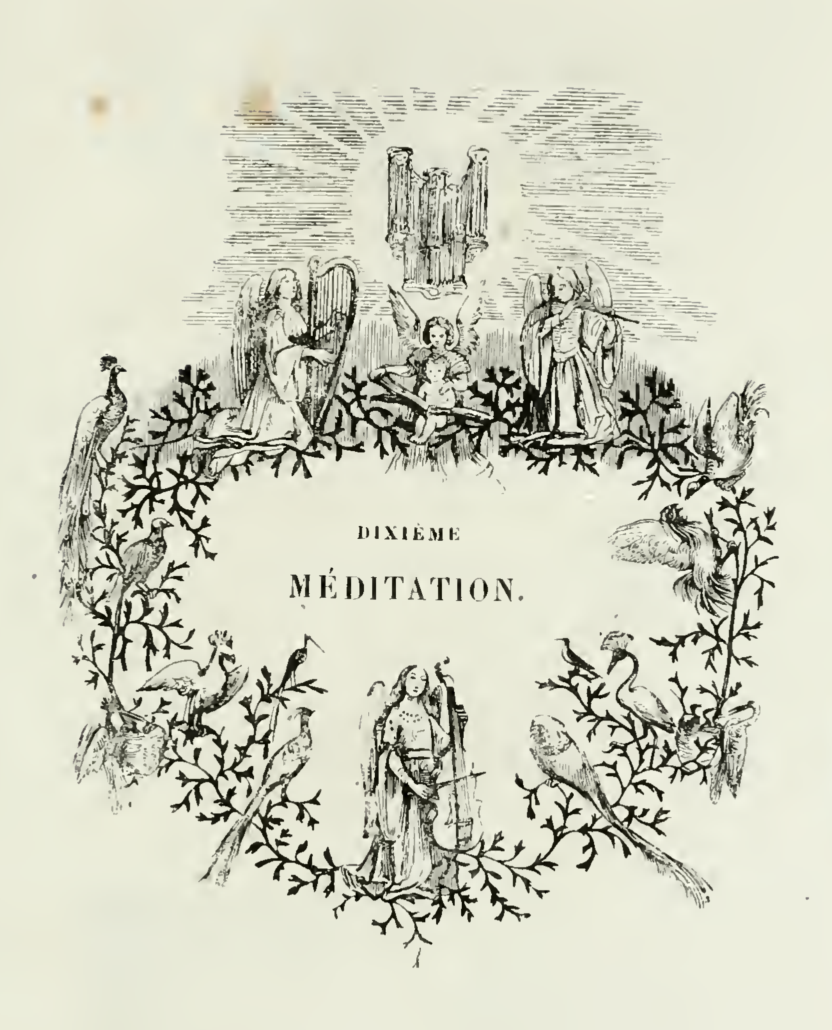
IX.

LE PAPILLON.

Naitre avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur.

Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes.
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté :
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.





DIXIÈME

MÉDITATION.



X.

A EL....

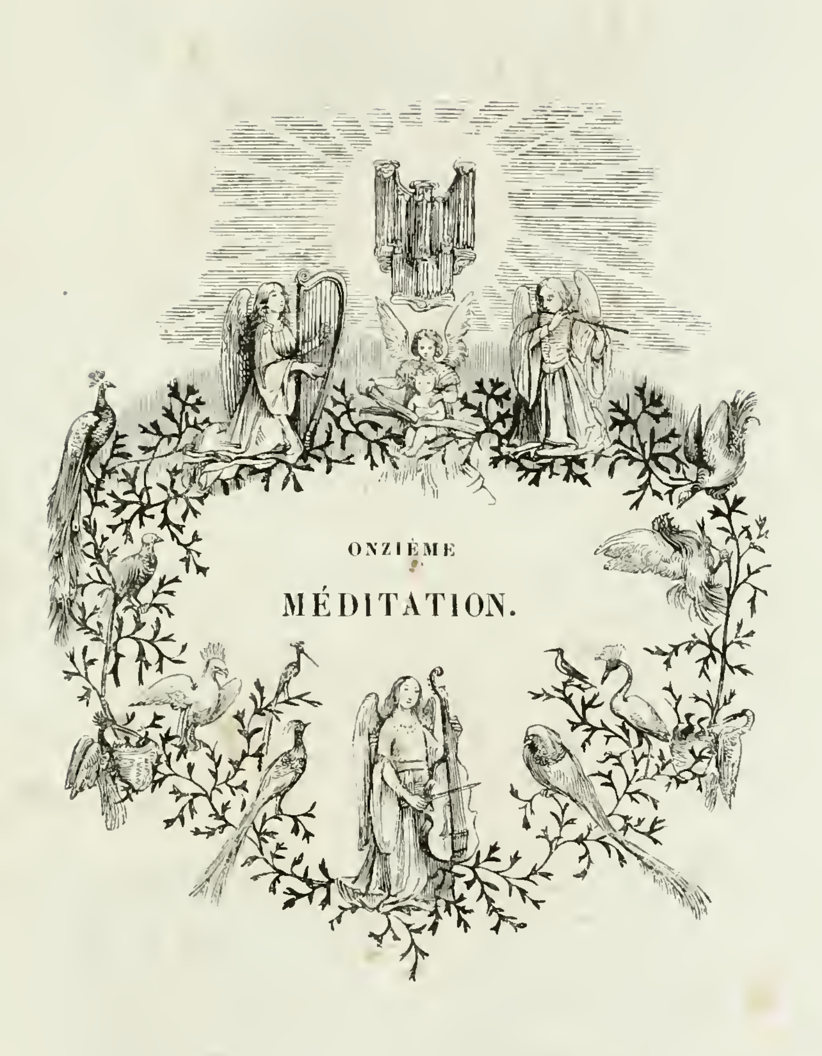
Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
J'abandonne mon ame aux molles voluptés
Et je laisse couler les heures que j'oublie.

Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi,
Lorsque tes doux soupirs charment seuls mon oreille,
Ou que, te répétant les sermens de la veille,
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi;
Lorsqu'enfin, plus heureux, ton front charmant repose
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien,
Et que mes doux regards sont suspendus au tien
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose;
Souvent alors, souvent, dans le fond de mon cœur,
Pénètre comme un trait une vague terreur;
Tu me vois tressaillir; je pâlis, je frissonne,
Et troublé tout à coup dans le sein du bonheur,
Je sens couler des pleurs dont mon ame s'étonne.
Tu me presses soudain dans tes bras caressans,
Tu m'interroges, tu t'alarmes,
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.
« De quel ennui secret ton ame est-elle atteinte?
« Me dis-tu, cher amour, épanche ta douleur;
« J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
« Et mon cœur versera le baume dans ton cœur. »

Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même!
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis: Je t'aime.
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,

Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi !
Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon ame avec effroi se plonge;
Et je me dis : Ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir.





ONZIÈME

MÉDITATION.



XI

ÉLÉGIE.

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs;
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie!

Quand le nocher battu par les flots irrités
Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
Ah! qu'il voudrait alors, au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présens à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux !

Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps qui ne peut revenir.
Ah! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées;
O dieux! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.
Il dit : la mort répond ; et ces dieux qu'il implore,
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

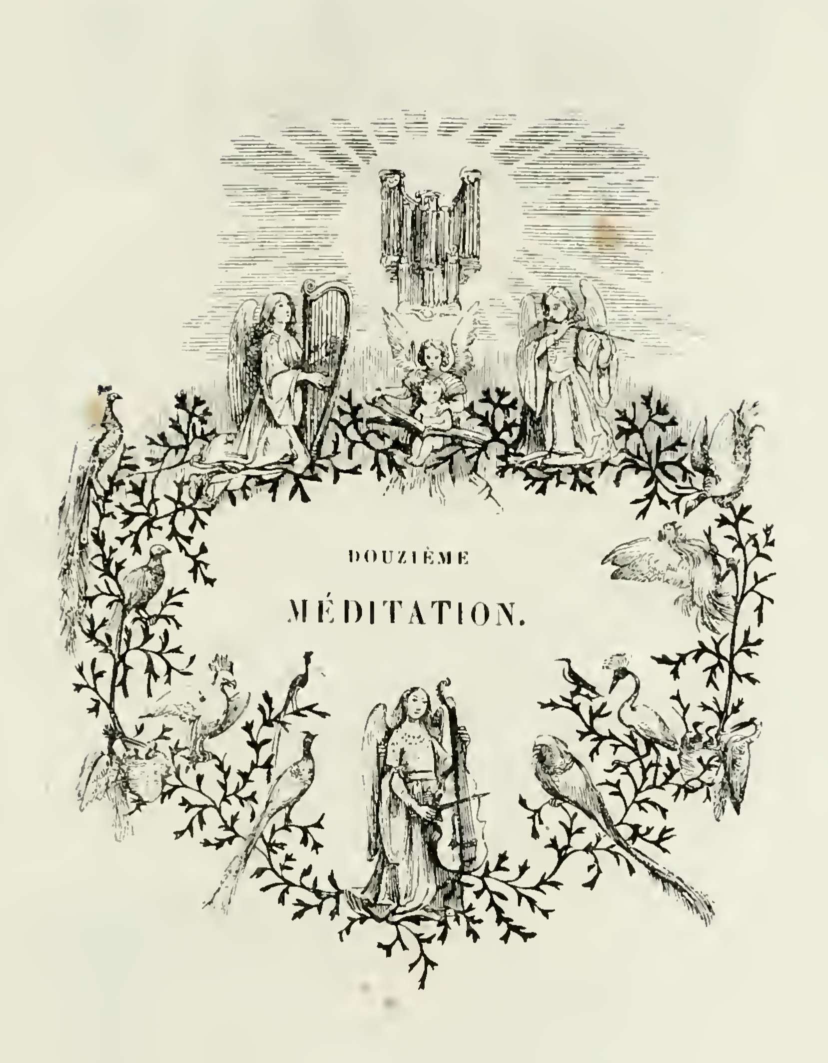
Aimons-nous, ô ma bien-aimée !
Et rions des soucis qui bercent les mortels ;
Pour le frivole appât d'une vaine fumée,
La moitié de leurs jours, hélas! est consumée
Dans l'abandon des biens réels.

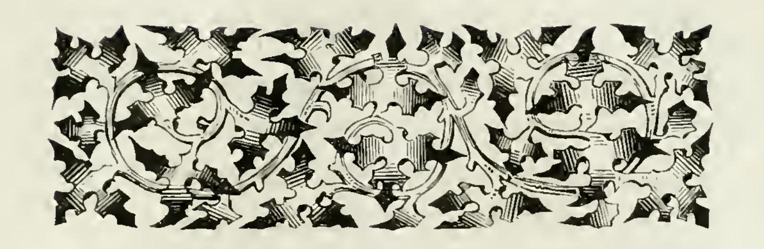
A leur stérile orgueil ne portons point envie,

Laissons le long espoir aux maîtres des humains!
Pour nous, de notre heure incertains,
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne,
Et qu'aux fastes sanglans de l'altière Bellone
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms:
Soit que des simples fleurs que la beauté moissonne
L'amour pare nos humbles fronts;
Nous allons échouer, tous, au même rivage:
Qu'importe au moment du naufrage
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
Ou sur une barque légère
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers?




DOUZIÈME
MÉDITATION.



XII.

TRISTESSE.

RAMENEZ-MOI, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses côteaux, ses astres sans nuage,
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.

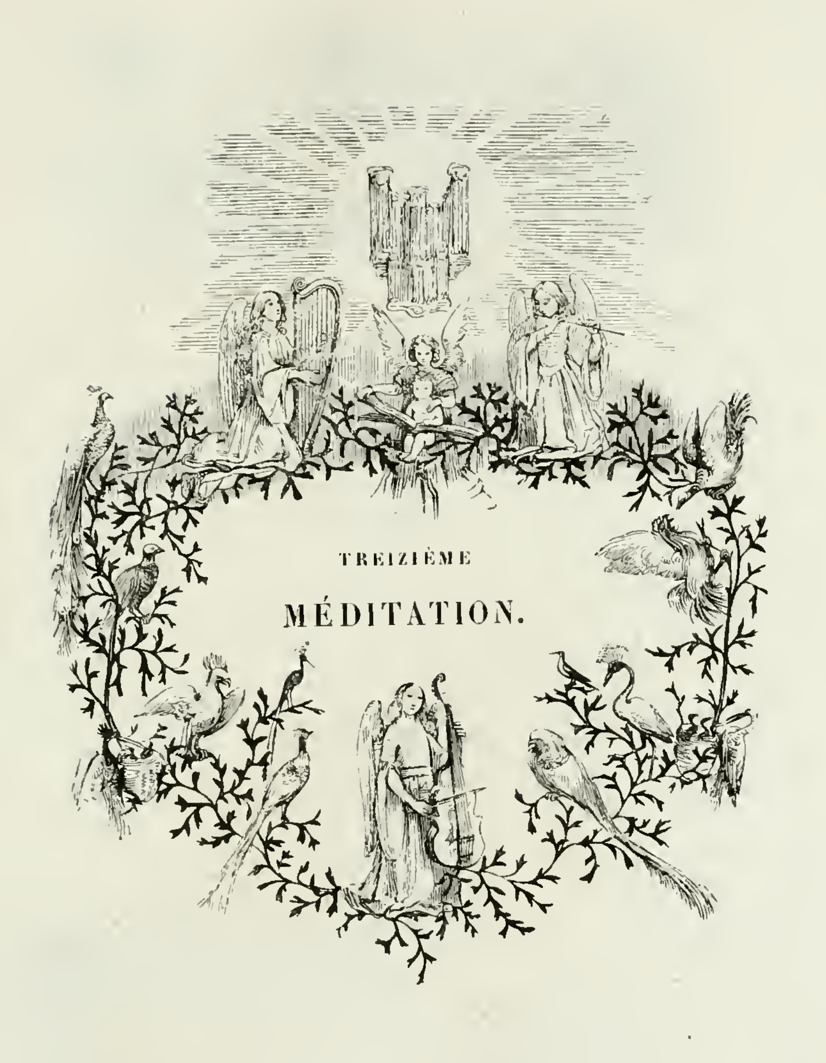
Que tardez-vous? Partons, je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre en rêvant de ces rians coteaux.

Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cynthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du temple de Vénus:
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie,
Dont le pampre flexible au myrte se marie,
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.

De mes jours pâlissans le flambeau se consume,
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou, s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume.
Je ne sais si les dieux me permettront enfin
D'achever ici-bas ma pénible journée:
Mon horizon se borne, et mon œil incertain
Ose l'étendre à peine au-delà d'une année.

Mais s'il faut périr au matin,
S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.





TREIZIÈME

MÉDITATION.



XIII.

LA SOLITUDE.

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,

Et dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli!
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu!...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstans ne troublent plus sa paix;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts, vainqueurs des vents, de la foudre et des âges,
Où dans leur masse auguste et leur solidité
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure, où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents:
Là des torrens séchés le lit seul est sa route,
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt sur leurs bords tout à coup suspendu,

Il recule étonné ; son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds long-temps voit tournoyer l'abîme.
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant ;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore ;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore :
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace, et plane en liberté.
Ainsi lorsque notre ame, à sa source envolée,
Quitte enfin pour toujours la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux ;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse.
En découvrant toujours elle monte sans cesse
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

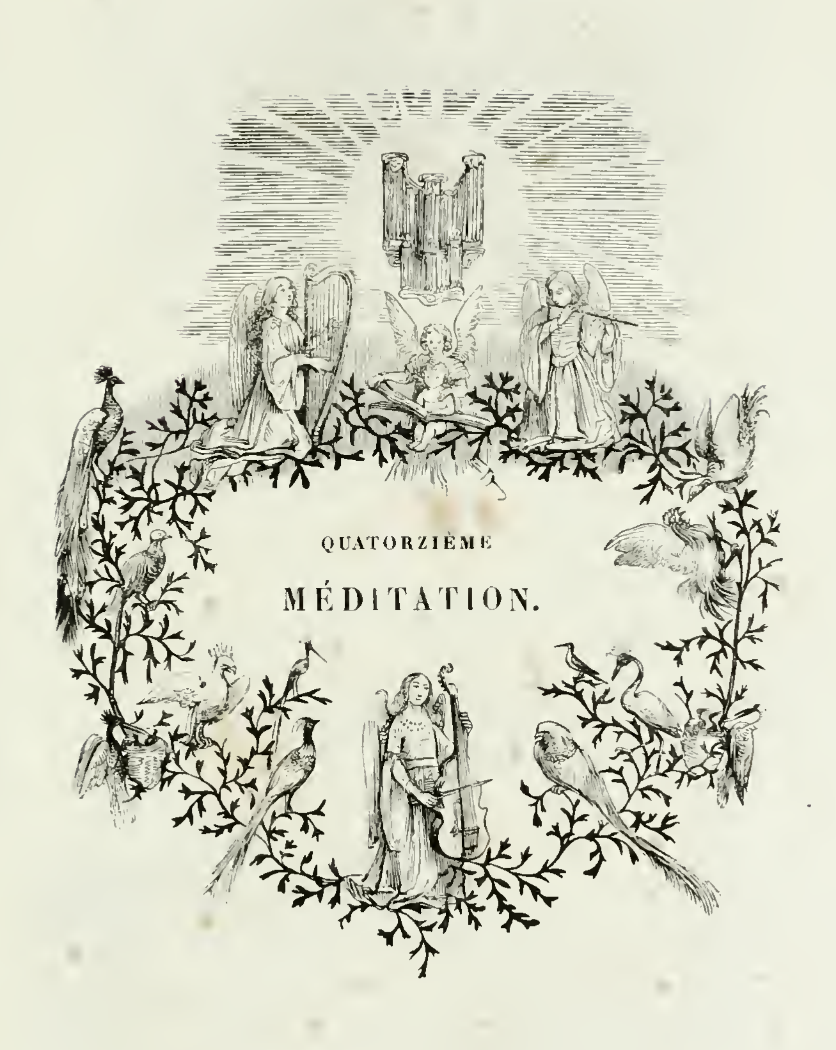
Salut, brillans sommets, champs de neige et de glace ;
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace ;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !
Œuvres du premier jour, augustes pyramides,
Que Dieu même affermit sur vos bases solides !
Confins de l'univers, qui, depuis ce grand jour,

N'avez jamais changé de forme et de contour !
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci :
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor : Me voilà.
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde !
Loin d'ici, sous mes pieds la foudre vole et gronde :
Les nuages battus par les ailes des vents
Entrechoquant comme eux leurs tourbillons mouvans,
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs,
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière,
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des torrens de joie,
Ainsi que mon regard, mon ame se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui; dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme, et ne surnagent pas:
Comme un vil plomb, d'eux-même ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage;
A peine de ce monde il emporte une image;
Mais ton image, ô Dieu! dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards.
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'ame solitaire:
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante carrière;
Puis soudain refoulés sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,

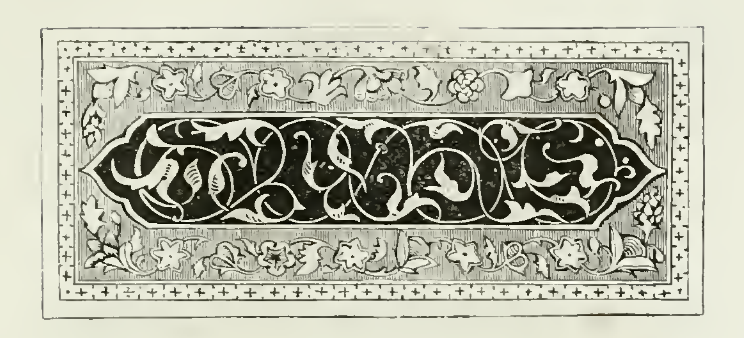
Se glisser flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur.
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu, se dérouler sur l'onde;
Le zéphyr embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis, d'un vol cadencé, fendant le flot des airs,
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours,
Dans nos champs desséchés multipliant leurs cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure:
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrens grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...
Et toute la nature est un hymne à ta gloire.





QUATORZIÈME

MÉDITATION.



XIV.

CONSOLATION.

Quand le Dieu qui me frappe, attendri par mes larmes,
De mon cœur oppressé soulève un peu sa main
Et, donnant quelque trève à mes longues alarmes,
Laisse tarir mes yeux et respirer mon sein ;

Soudain, comme le flot refoulé du rivage
Aux bords qui l'ont brisé revient en gémissant,
Ou comme le roseau, vain jouet de l'orage,
Qui plie et rebondit sous la main du passant,

Mon cœur revient à Dieu, plus docile et plus tendre,
Et de ses châtimens perdant le souvenir,
Comme un enfant soumis n'ose lui faire entendre
Qu'un murmure amoureux pour se plaindre et bénir.

Que le deuil de mon ame était lugubre et sombre!
Que de nuits sans pavots, que de jours sans soleil!
Que de fois j'ai compté les pas du temps dans l'ombre,
Quand les heures passaient sans mener le sommeil!

Mais loin de moi ces temps! que l'oubli les dévore!
Ce qui n'est plus pour l'homme a-t-il jamais été?
Quelques jours sont perdus; mais le bonheur encore
Peut fleurir sous mes yeux comme une fleur d'été!

Tous les jours sont à TOI: que t'importe leur nombre?
Tu dis: le temps se hâte, ou revient sur ses pas:
Eh! n'es-tu pas CELUI qui fit reculer l'ombre
Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas!

Si tu voulais, ainsi le torrent de ma vie,
A sa source aujourd'hui remontant sans efforts,
Nourrirait de nouveau ma jeunesse tarie,
Et de ses flots vermeils féconderait ses bords;

Ces cheveux dont la neige, hélas! argente à peine
Un front où la douleur a gravé le passé,
L'ombrageraient encor de leur touffe d'ébène,
Aussi pur que la vague où le cygne a passé;

L'amour ranimerait l'éclat de ces prunelles,
Et ce foyer du cœur, dans les yeux répété,
Lancerait de nouveau ces chastes étincelles
Qui d'un désir craintif font rougir la beauté.

Dieu! laissez-moi cueillir cette palme féconde!
Et dans mon sein ravi l'emporter pour toujours,
Ainsi que le torrent emporte dans son onde
Les roses de Sarons qui parfument son cours.

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose
S'incliner doucement dans le calme des nuits!
Quand verrai-je ses fils de leurs lèvres de roses
Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis!

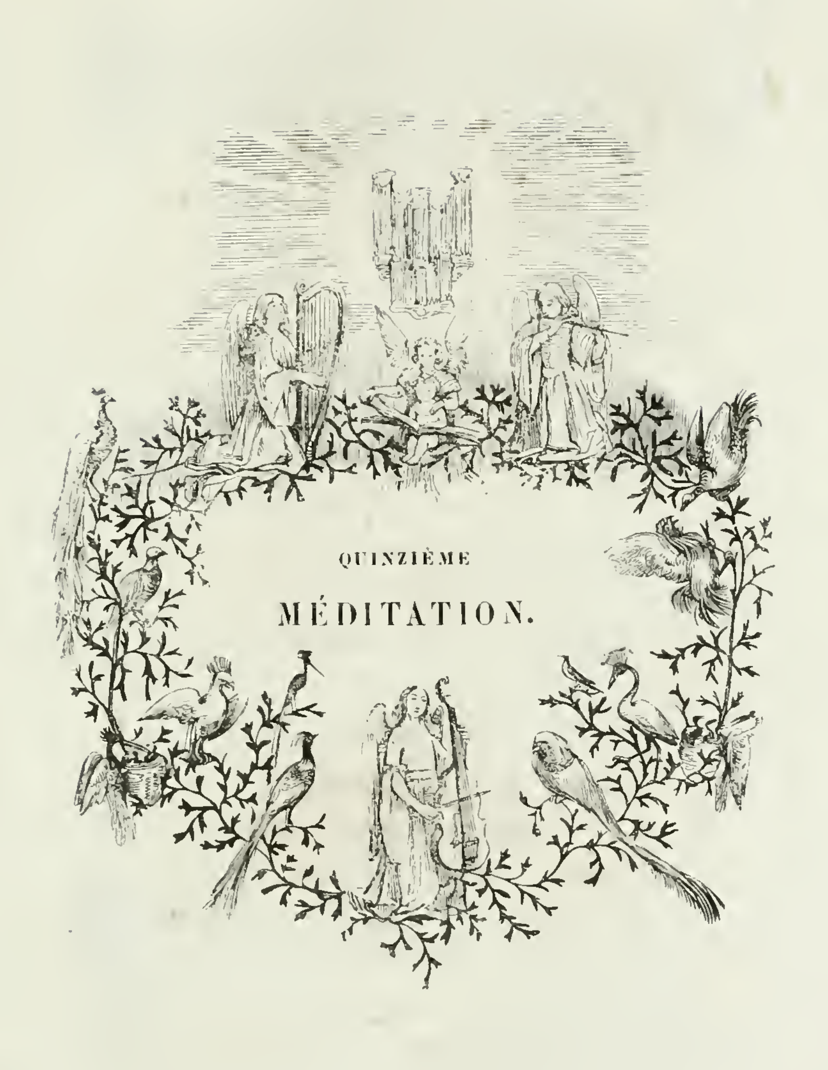
A l'ombre du figuier, près du courant de l'onde,
Loin de l'œil de l'envie et des pas du pervers,
Je bâtirai pour eux un nid parmi le monde,
Comme sur un écueil l'hirondelle des mers.

Là, sans les abreuver à ces sources amères
Où l'humaine sagesse a mêlé son poison,
De ma bouche fidèle aux leçons de mes pères,
Pour unique sagesse ils apprendront ton nom.

Là, je leur laisserai le modeste héritage
Qu'aux petits des oiseaux Dieu donne à leur réveil,
L'eau pure du torrent, un nid sous le feuillage,
Les fruits tombés de l'arbre, et ma place au soleil.

Alors, le front chargé de guirlandes fanées,
Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons,
Je verrai de mes fils les brillantes années
Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

Alors j'entonnerai l'hymne de ma vieillesse,
Et, convive enivré des vins de ta bonté,
Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.



QUINZIÈME

MÉDITATION.



XV.

LES PRÉLUDES.

A M. VICTOR HUGO.

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :

C'était l'heure où jadis... mais aujourd'hui mon ame,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort.
Que ce calme lui pèse! O lyre ! ô mon génie !
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe, que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore.
Et toi, qui donnes l'ame à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré.
Il descend ! il descend! la harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon ame a passé.



L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur
Et du regard dont tu m'enivre,
Me fais mourir, me fais revivre;
De quoi te plains-tu sur mon cœur?

Plus jeune que la jeune aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton ame au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faiblesse,

Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté.

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'ame en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah ! laisse le zéphyr avide
A leur source arrêter tes pleurs:
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée !
Le terme incertain de nos jours ?

Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours ;

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi.

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphyre
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et sans rien reprocher aux dieux,
Un jour de la terre où l'on aime
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux.

Non, non, brise à jamais cette corde amollie !
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.
L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :

Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie,
Un œil demi-voilé par des larmes de joie,
Un regard, un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,
O lyre ! en disent plus que ta vaine harmonie :
L'amour est à l'amour, le reste est au génie.
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.



J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde,
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde,
Quand l'aigle, au vol pesant, rase le sein des mers.



Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages?
Quand pourrai-je la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons ;
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,

Rouler avec la vague au sein des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers !
D'effroi, de volupté, tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon ame, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs:
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme roulant des sommets d'un rocher
De ses bras tout sanglans cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre aux vents des hivers ses feuillages flétris :
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie;
Sentir son ame usée en impuissant effort
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre.

Hélas! tel est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé par les mêmes chemins.
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places.
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas!
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.



Toi qui rendais la force à mon ame affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée !
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler, à flots plaintifs, le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage,
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage ?
Pourquoi ce vain retour vers la félicité?
Quoi donc! ce qui n'est plus a-t-il jamais été?
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,
Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie,
Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains!
Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre !
Oublions, oublions : c'est le secret de vivre.
Viens, chante, et, du passé détournant mes regards,

Précipite mon ame au milieu des hasards !

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier ;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.



La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !
Dans la plaine, soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats,
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas.
Les roulemens des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,

Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvans,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent,
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent :
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort :
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,

Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amours ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps ; d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourans!...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,

Se heurtent, et du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglans tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent,
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent :
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer.
Les rangs entrechoqués lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrens de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée.
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrens dans deux gorges profondes
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées,
Rejaillissent au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait. Écoutez... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents

Nous jettent leurs accords, et les cris des mourans !...
De leurs brillans éclats les coteaux retentissent ;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent ;
Et dans les airs pesans que le son vient froisser
On dirait qu'on entend l'ame des morts passer !
Tout à coup le soleil dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage :
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères !
Venez compter vos fils, vos amans et vos frères !
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre !
Dans vos cités en deuil, que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels ! ce qu'un jour a détruit !
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,

Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux :
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée.
Les vents balayeront leur poussière infectée.
Et le sol, engraissé de leurs restes fumans.
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossemens !



Silence, Esprit de feu, mon ame épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée.
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux.
Comme un char emporté par des coursiers fougueux :
Mais mon œil attristé de ces sombres images
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages ;
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur ;
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie.
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie.
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant.
Porte de saule en saule un son plaintif et lent ?
Souvent, pour l'écouter, le soir, sur la colline.
Du côté de ses chants mon oreille s'incline.
Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids.
Dans un monde étranger se perd avec la voix :

Et je sens par momens, sur mon ame calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.



Un vent caresse ma lyre :
Est-ce l'aile d'un oiseau ?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.



O vallons paternels ! doux champs, humble chaumière,
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs ;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs !

Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissans sous leur poids ;
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux, dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages :
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois ;
Et toi qui, loin de moi, te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos rians asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait les jours :
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour :

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé;
Ou voir ses blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurans des ruisseaux;

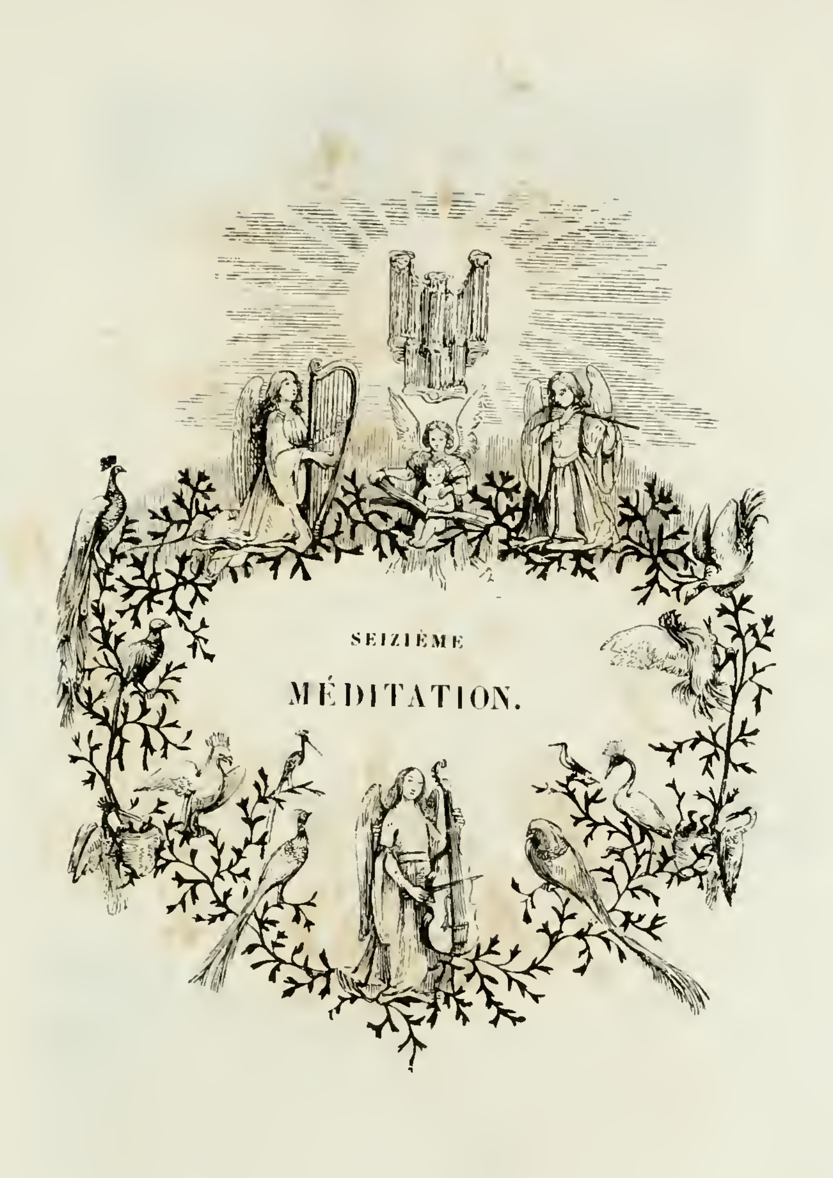
Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain;
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir, de vos doux vergers, sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe : adieu, divin Génie.
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie :
Tes chants ont arrêté les larmes de mes yeux.
Je lui parlais encore... Il était dans les cieux.



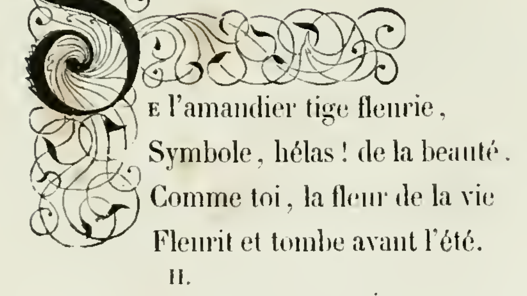

SEIZIÈME
MÉDITATION.





XVI.

LA BRANCHE D'AMANDIER.



De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas ! de la beauté.
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

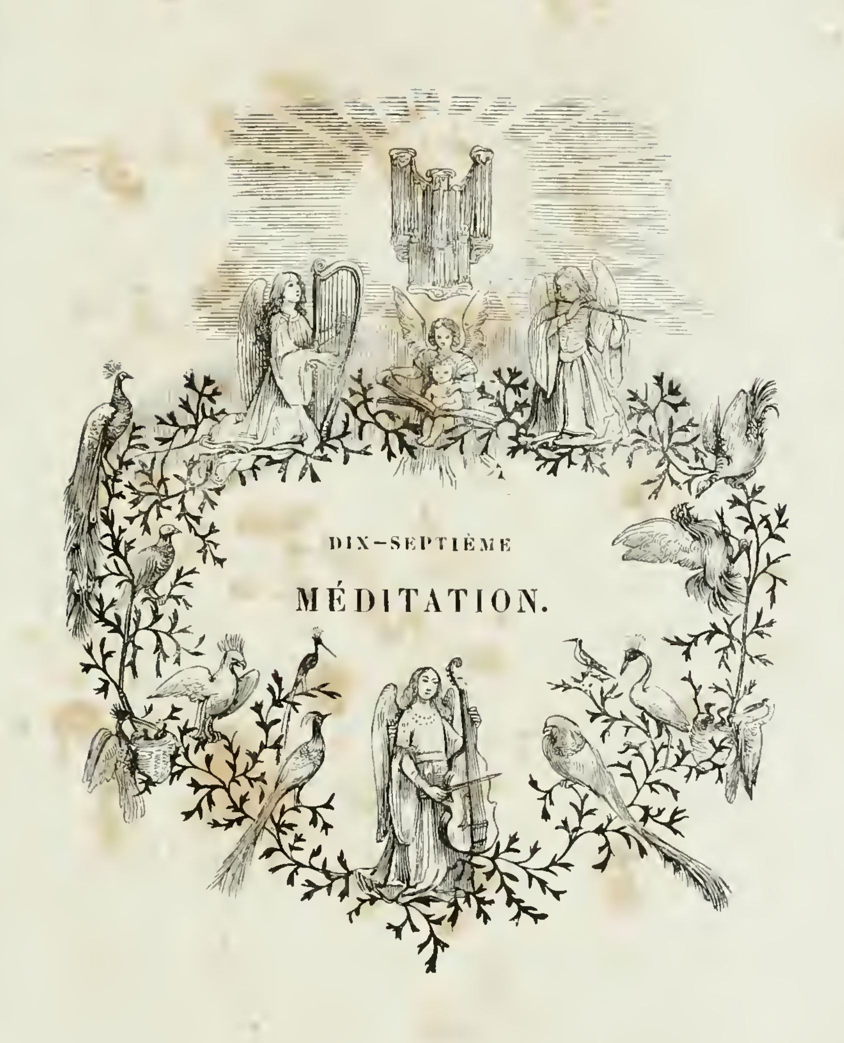
Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ses courtes délices;
Disputons-les même au zéphyr;
Épuisons les rians calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève;
Le printemps va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : Hâtez-vous d'en jouir.

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour :
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'Amour.



DIX-SEPTIÈME

MÉDITATION.





XVII.

L'ANGE.

FRAGMENT ÉPIQUE.

Dieu se lève ; et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,

De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie, et de garder leur ame :
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son ame entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains :
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin ;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'ame et la vie.

Au son de cette voix qui fait trembler le ciel,
S'élance devant Dieu l'archange Ithuriel :
C'est lui qui du héros est le céleste guide,
Et qui pendant sa vie à ses destins préside ;
Sur les marches du trône, où de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté,
L'Esprit, épouvanté de la splendeur divine,
Dans un saint tremblement soudain monte et s'incline,
Et du voile éclatant de ses deux ailes d'or
Du céleste regard s'ombrage, et tremble encor.

Mais Dieu, voilant pour lui sa clarté dévorante,
Modère les accens de sa voix éclatante,
Se penche sur son trône et lui parle : soudain
Tout le ciel, attentif au Verbe souverain,
Suspend les chants sacrés, et la cour immortelle
S'apprête à recueillir la parole éternelle.
Pour la première fois, sous la voûte des cieux,
Cessa des chérubins le chœur harmonieux :
On n'entendit alors, dans les saintes demeures,
Que le bruit cadencé du char léger des heures,
Qui, des jours éternels mesurant l'heureux cours,
Dans un cercle sans fin, fuit et revient toujours ;
On n'entendit alors que la sourde harmonie
Des sphères poursuivant leur course indéfinie,
Et des astres pieux le murmure d'amour
Qui vient mourir au seuil du céleste séjour.

Mais en vain dans le ciel les chœurs sacrés se turent :
Autour du trône en vain tous les saints accoururent ;
L'archange entendit seul les ordres du Très-Haut :
Il s'incline, il adore, il s'élance aussitôt.

Telle qu'au sein des nuits une étoile tombante,
Se détachant soudain de la voûte éclatante,
Glisse, et d'un trait de feu fendant l'obscurité,

Vient aux bords des marais éteindre sa clarté :
Tel, d'un vol lumineux et d'une aile assurée,
L'ardent Ithuriel fend la plaine azurée.
A peine il a franchi ces déserts enflammés,
Que la main du Très-Haut de soleils a semés,
Il ralentit son vol, et comme un aigle immense,
Sur son aile immobile un instant se balance :
Il craint que la clarté des célestes rayons
Ne trahisse son vol aux yeux des nations :
Et, secouant trois fois ses ailes immortelles,
Trois fois en fait jaillir des gerbes d'étincelles.
Le nocturne pasteur, qui compte dans les cieux
Les astres tant de fois nommés par ses aïeux,
Se trouble, et croit que Dieu de nouvelles étoiles
A de l'antique nuit semé les sombres voiles.

Mais pour tromper les yeux, l'archange essaie en vain
De dépouiller l'éclat de ce reflet divin ;
L'immortelle clarté dont son aile est empreinte
L'accompagne au-delà de la céleste enceinte ;
Et ces rayons du ciel dont il est pénétré,
Se détachant de lui, pâlissent par degré.
Ainsi le globe ardent que l'ange des batailles
Inventa pour briser les tours et les murailles,
Sur ses ailes de feu projeté dans les airs.

Trace au sein de la nuit de sinistres éclairs :
Immobile un moment au haut de sa carrière,
Il pâlit, il retombe en perdant sa lumière :
Tous les yeux avec lui dans les airs suspendus
Le cherchent dans l'espace et ne le trouvent plus.

. . . .

C'était l'heure où la nuit de ses paisibles mains
Répand le doux sommeil, ce nectar des humains.
Le fleuve, déroulant ses vagues fugitives,
Réfléchissait les feux allumés sur ses rives,
Ces feux abandonnés, dont les débris mouvans
Pâlissaient, renaissaient, mouraient au gré des vents ;
D'une antique forêt le ténébreux ombrage
Couvrait au loin la plaine et bordait le rivage :
Là, sous l'abri sacré du chêne aimé des Francs,
Clovis avait planté ses pavillons errans.
Les vents, par intervalle agitant les armures,
En tiraient dans la nuit de belliqueux murmures ;
L'astre aux rayons d'argent, se levant dans les cieux,
Répandait sur le camp son jour mystérieux,
Et, se réfléchissant sur l'acier des trophées,
Jetait dans la forêt des lueurs étouffées :
Tels brillent dans la nuit, à travers les rameaux,
Les feux tremblans du ciel réfléchis dans les eaux.

Le messager divin s'avance vers la tente
Où Clovis, qu'entourait sa garde vigilante,
Commençait à goûter les nocturnes pavots :
Clodomir et Lisois, compagnons du héros,
Debout devant la tente, appuyés sur leur lance,
Gardaient l'auguste seuil, et veillaient en silence.
Mais de la palme d'or qui brille dans sa main
L'ange, en touchant leurs yeux, les assoupit soudain :
Ils tombent ; de leur main la lance échappe et roule,
Et sous son pied divin l'ange en passant les foule.

Du pavillon royal il franchit les degrés.
Sur la peau d'un lion, dont les ongles dorés
Retombaient aux deux bords de sa couche d'ivoire,
Clovis dormait, bercé par des songes de gloire.
L'ange, de sa beauté, de sa grâce étonné,
Contemple avec amour ce front prédestiné.
Il s'approche, il retient son haleine divine,
Et sur le lit du prince en souriant s'incline.
Telle une jeune mère, au milieu de la nuit,
De son lit nuptial sortant au moindre bruit,
Une lampe à la main, sur un pied suspendue,
Vole à son premier né, tremblant d'être entendue,
Et, pour calmer l'effroi qui la faisait frémir,
En silence long-temps le regarde dormir :

Tel des ordres d'en-haut l'exécuteur fidèle,
Se penchant sur Clovis, l'ombrageait de son aile.
Sur le front du héros il impose ses mains :
Soudain, par un pouvoir ignoré des humains,
Dénouant sans efforts les liens de la vie,
Des entraves des sens son ame se délie :
L'ange qui la reçoit dirige son essor,
Et le corps du héros paraît dormir encor.

Dans l'astre au front changeant, dont la forme inégale
Grandissant, décroissant, mourant par intervalle,
Prête ou retire aux nuits ses limpides rayons,
L'Éternel étendit d'immenses régions,
Où, des êtres réels images symboliques,
Les songes ont bâti leurs palais fantastiques.
Sortis demi-formés des mains du Tout-Puissant,
Ils tiennent à la fois de l'être et du néant :
Un souffle aérien est toute leur essence,
Et leur vie est à peine une ombre d'existence :
Aucune forme fixe, aucun contour précis,
N'indiquèrent jamais ces êtres indécis ;
Mais ils sont, aux regards du Dieu qui les fit naître,
L'image du possible, et les ombres de l'être.
La matière et le temps sont soumis à leurs lois.
Revêtus tour à tour de formes de leur choix,

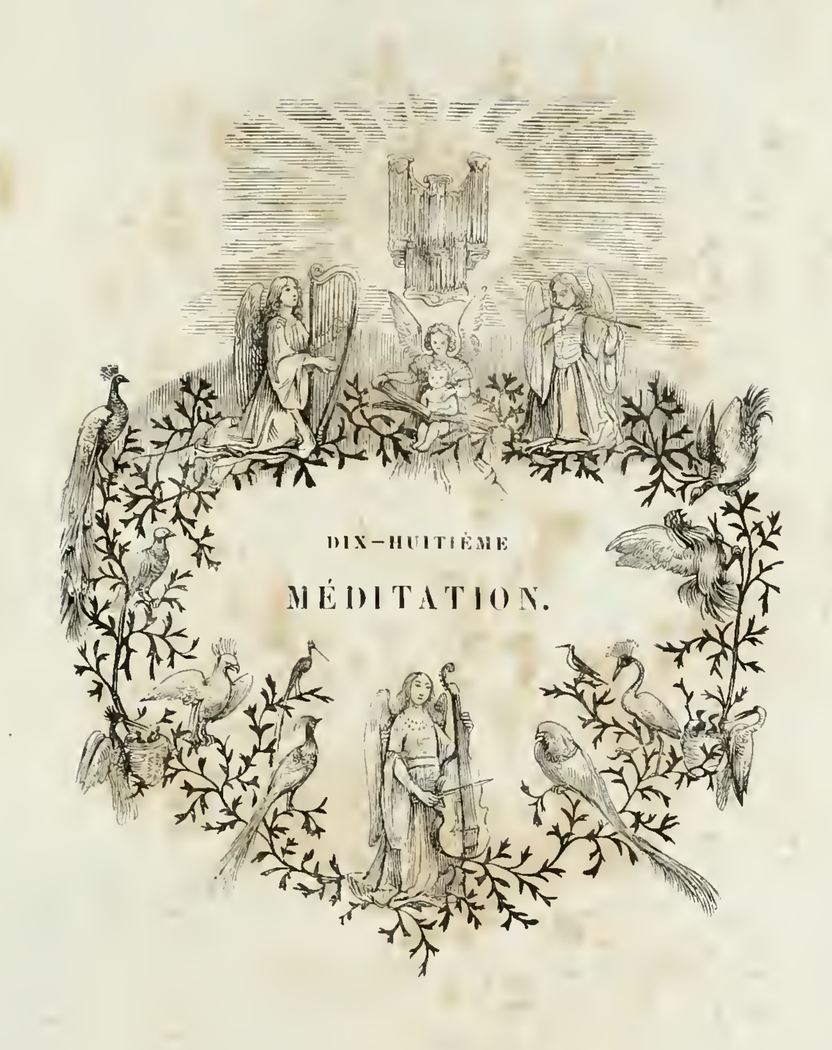
Tantôt de ce qui fut ils rendent les images ;
Et tantôt, s'élançant dans le lointain des âges,
Tous les êtres futurs, au néant arrachés.
Apparaissent d'avance en leurs jeux ébauchés.

Quand la nuit des mortels a fermé la paupière,
Sur les pâles rayons de l'astre du mystère
Ils glissent en silence, et leurs nombreux essaims
Ravissent au sommeil les ames des humains ;
Et les portant d'un trait à leurs palais magiques.
Font éclore à leurs yeux des mondes fantastiques.
De leur globe natal les divers élémens,
Subissant à leur voix d'éternels changemens,
Ne sont jamais fixés dans des formes prescrites.
Ne connaissent ni lois, ni repos, ni limites ;
Mais sans cesse en travail, l'un par l'autre pressés,
Séparés, confondus, attirés, repoussés,
Comme des flots mouvans d'une mer en furie
Leur forme insaisissable à chaque instant varie :
Où des fleuves coulaient, où mugissaient des mers,
Des sommets escarpés s'élancent dans les airs ;
Soudain dans les vallons les montagnes descendent,
Sur leurs flancs décharnés des champs féconds s'étendent,
Qui, changés aussitôt en immenses déserts,
S'abîment à grand bruit dans des gouffres ouverts.

Des cités, des palais et des temples superbes
S'élèvent, et soudain sont cachés sous les herbes :
Tout change, et les cités, et les monts, et les eaux,
S'y déroulent sans terme en horizons nouveaux :
Tel roulait le chaos dans les déserts du vide,
Lorsque, Dieu séparant la terre du fluide,
De la confusion des élémens divers
Son regard créateur vit sortir l'univers.

C'est là qu'Ithuriel, sur son aile brillante,
Du héros endormi portait l'ame tremblante.
A peine il a touché ces bords mystérieux,
L'ombre de l'avenir éclôt devant ses yeux :
L'ange l'y précipite ; et son ame étonnée
Parcourt en un clin d'œil l'immense destinée.





DIX-HUITIÈME

MÉDITATION.



XVIII.

L'APPARITION

DE L'OMBRE DE SAMUEL A SAUL.

FRAGMENT DRAMATIQUE.

SAUL, LA PYTHONISSE D'ENDOR.

SAUL, seul.

Peut-être... puisqu'enfin je puis le consulter,
Le ciel peut-être est las de me persécuter !
A mes yeux dessillés la vérité va luire.
Mais au livre du sort, ô Dieu ! que vont-ils lire ?

De ce livre fatal, qui s'explique trop tôt,
Chaque jour, chaque instant, hélas! révèle un mot.
Pourquoi donc devancer le temps qui nous l'apporte?
Pourquoi, dans cet abîme, avant l'heure?... N'importe!
C'est trop, c'est trop long-temps attendre dans la nuit
Les invisibles coups du bras qui me poursuit;
J'aime mieux, déroulant la trame infortunée,
Y lire, d'un seul trait, toute ma destinée.

La Pythonisse d'Endor entre sur la scene.

Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,
Viens au roi d'Israël annoncer son destin?

LA PYTHONISSE.

C'est moi.

SAUL.

Qui donc es-tu?

LA PYTHONISSE.

La voix du Dieu suprême.

SAUL.

Tremble de me tromper!

LA PYTHONISSE.

Saül, tremble toi-même!

SAUL.

Eh bien ! qu'apportes-tu ?

LA PYTHONISSE.

Ton arrêt.

SAUL.

Parle.

LA PYTHONISSE.

O ciel !
Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël ?
Mon cœur est faible, ô ciel ! et mon sexe est timide.
Choisis pour ton organe un sein plus intrépide ;
Pour annoncer au roi tes divines fureurs,
Qui suis-je ?

SAUL, étonné.

Ta main tremble ! et tu verses des pleurs !
Quoi ! ministre du ciel, tu n'es plus qu'une femme !

LA PYTHONISSE.

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon ame !

SAUL.

Par tes feintes terreurs penses-tu m'ébranler ?

LA PYTHONISSE.

Mais ma bouche, ô mon roi, se refuse à parler.

SAUL, avec colère.

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma patience :
Parle, si tu le peux, ou sors de ma présence !

LA PYTHONISSE.

Que ne puis-je sortir, emportant avec moi
Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi !
Mais un Dieu me retient, me pousse, me ramène :
Je ne puis résister à son bras qui m'entraîne.
Oui, je sens ta présence, ô Dieu persécuteur !
Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

Avec plus d'horreur.

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière
Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière !
Silence !... l'avenir ouvre ses noirs secrets !
Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits !
Dans la confusion je les vois tous ensemble !
Comment, comment saisir le fil qui les rassemble ?
Saül.... Michol.... David.... Malheureux Jonathas !
Arrête ! arrête, ô roi ! ne m'interroge pas.

SAUL, tremblant.

Que dis-tu de David, de Jonathas? achève!

LA PYTHONISSE, montrant une ombre du doigt

Oui, l'ombre se dissipe et le voile se lève;
C'est lui!

SAUL.

Qui donc?

LA PYTHONISSE.

David!...

SAUL.

Eh bien?

LA PYTHONISSE.

Il est vainqueur!
Quel triomphe! ô David! que d'éclat t'environne!
Que vois-je sur ton front?

SAUL.

Achève!

LA PYTHONISSE.

Une couronne!...

SAUL.

Perfide! qu'as-tu dit? lui, David, couronné?

LA PYTHONISSE, avec tristesse

Hélas! et tu péris, jeune homme infortuné!
Et pour pleurer ton sort, belle et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime!...
Grâce! grâce, ô mon Dieu! détourne tes fureurs!
Saül a bien assez de ses propres malheurs!...
Mais la mort l'a frappé, sans pitié pour ses charmes.
Hélas! et David même en a versé des larmes!...

SAUL.

Silence! c'est assez: j'en ai trop écouté.

LA PYTHONISSE.

Saül, pour tes forfaits ton fils est rejeté.
D'un prince condamné Dieu détourne sa face.
D'un souffle de sa bouche il dissipe sa race:
Le sceptre est arraché!...

SAUL, l'interrompant avec violence.

Tais-toi. dis-je. tais-toi!

LA PYTHONISSE.

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi!

Le sceptre est arraché de tes mains sans défense :
Le sceptre dans Juda passe avec ta puissance.
Et ces biens par Dieu même à ta race promis,
Transportés à David, passent tous à ses fils.
Que David est brillant ! que son triomphe est juste !
Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste !
Que vois-je? un Dieu lui-même !... O vierges du saint lieu,
Chantez, chantez David ! David enfante un Dieu !...

SAUL.

Ton audace, à la fin, a comblé la mesure :
Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.
Dieu m'a promis le trône, et Dieu ne trompe pas.

LA PYTHONISSE.

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats.

SAUL.

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage ?

LA PYTHONISSE.

Crois-tu faire d'un Dieu varier le langage ?

SAUL.

Sais-tu quel sort t'attend ? sais-tu...

LA PYTHONISSE.

Ce que je sais,
C'est que ton propre bras va punir tes forfaits;
Et qu'avant que des cieux le flambeau se retire,
Un Dieu justifiera tout ce qu'un Dieu m'inspire.
Adieu, malheureux père! adieu, malheureux roi!

Elle se retire, Saül la retient par force.

SAUL.

Non, non, perfide, arrête; écoute, et réponds-moi.
C'est souffrir trop long-temps l'insolence et l'injure:
Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture.
Si le ciel à tes yeux a su les révéler,
Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler?

LA PYTHONISSE.

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,
Saül; mais le ciel voit ce que la terre ignore.
Ne tente pas le ciel.

SAUL.

Non: parle si tu sais.

LA PYTHONISSE.

L'ombre de Samuel te dira ces forfaits...

SAUL.

Samuel ! Samuel ! Eh quoi, que veux-tu dire ?

LA PYTHONISSE.

Toi-même, en traits de sang, ne peux-tu pas le lire ?

SAUL.

Eh bien, qu'a de commun ce Samuel et moi ?

LA PYTHONISSE.

Qui plongea dans son sein ce fer sanglant ?

SAUL.

Qui ?

LA PYTHONISSE.

Toi !

SAUL, furieux, se précipitant sur elle avec sa lance.

Monstre, qu'a trop long-temps épargné ma clémence,
Ton audace, à la fin, appelle ma vengeance !

Prêt à la frapper

Tiens, va dire à ton Dieu, va dire à Samuel,
Comment Saül punit ton imposture...

Au moment où il va frapper, il voit l'ombre de Samuel ; il laisse tomber la lance, il recule.

O ciel !

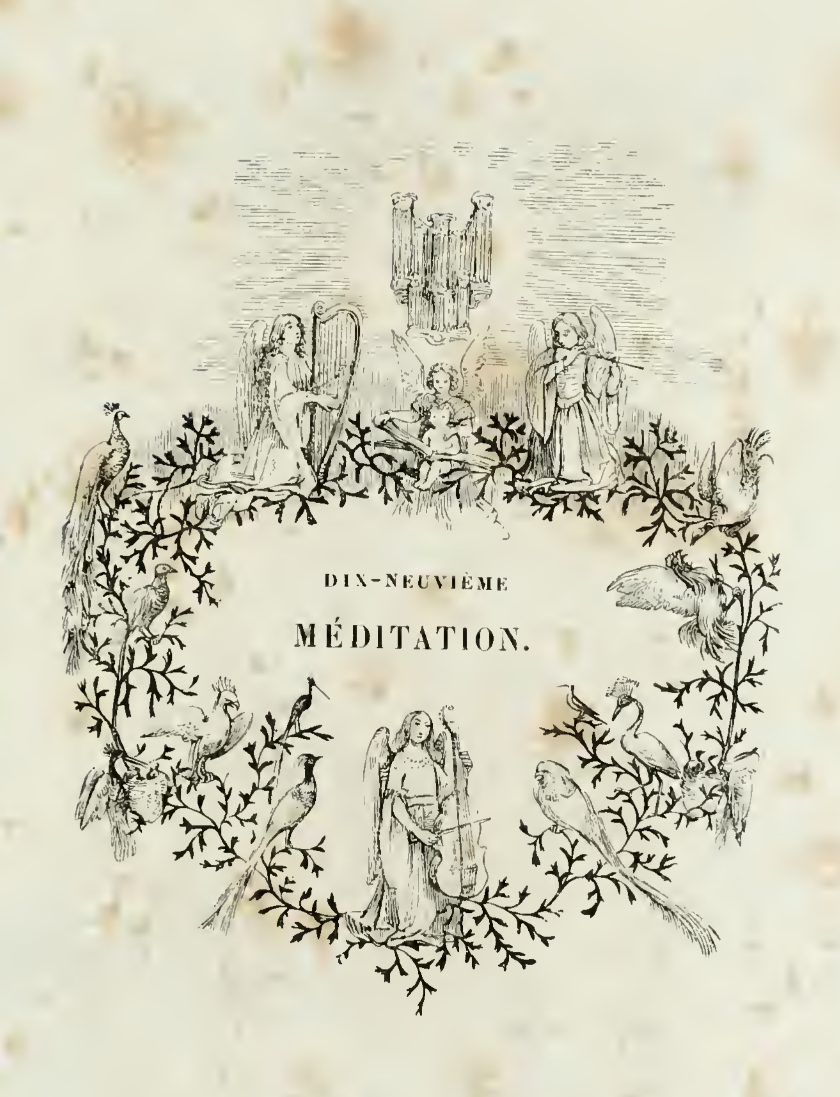
Ciel ! que vois-je ? C'est toi ! c'est ton ombre sanglante !
Quel regard !… Son aspect m'a glacé d'épouvante.
Pardonne, ombre fatale ! oh ! pardonne ! Oui, c'est moi,
C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je voi !
Quoi! depuis si long-temps! quoi! ton sang coule encore!
Viens-tu pour le venger?… Tiens…

Il découvre sa poitrine et tombe à genoux.

Mais il s'évapore !…

La Pythonisse disparait pendant ces derniers mots.




DIX-NEUVIÈME
MÉDITATION.



XIX.

STANCES.

Et j'ai dit dans mon cœur : Que faire de la vie ?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie ?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire ;
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône, et monte pour tomber ;
Dans des piéges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim ;
Le laboureur conduit sa fertile charrue ;
Le savant pense et lit, le guerrier frappe et tue ;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant ? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu :
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu ?

Pour moi, je chanterai le maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

La terre m'a crié : Qui donc est le Seigneur?
— Celui dont l'ame immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur :

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière :

Celui qui ne connaît ni jour, ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui, c'est le Seigneur! Que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfans des mortels :
Comme la lampe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise!...


VINGTIÈME
MÉDITATION.



XX.

LA LIBERTÉ,

OU UNE NUIT A ROME.

A ÉLI. DUCH. DE DEV.

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,
Sur les murs dentelés du sacré Colisée,
L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards;

Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottans du lierre,
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier;
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errant après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.

Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieux,
Le monument debout défie encor les yeux;
Le regard égaré dans ce dédale oblique
De degrés en degrés, de portique en portique,
Parcourt en serpentant ce lugubre désert,
Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.
Là, comme un front penché sous le poids des années,
La ruine, abaissant ces voûtes inclinées,
Tout à coup se déchire en immenses lambeaux,
Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux;
Ou des vastes hauteurs de son faîte superbe
Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe,
Comme un coteau qui meurt sous les fleurs d'un vallon,
Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon.
Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,
Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines:
Là, le lierre jaloux de l'immortalité,
Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté;

Et pareil à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace,
Monte de siècle en siècle au sommet qu'il efface.
Le buis, l'if immobile, et l'arbre des tombeaux,
Dressent en frissonnant leurs funèbres rameaux,
Et l'humble girollée, aux lambris suspendue,
Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,
Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,
Comme un doux souvenir fleurit sur des débris.
Aux sommets escarpés du fronton solitaire,
L'aigle à la frise étroite a suspendu son aire :
Au bruit sourd de mes pas, qui troublent son repos,
Il jette un cri d'effroi, grossi par mille échos,
S'élance dans le ciel, en redescend, s'arrête,
Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.
Du creux des monumens, de l'ombre des arceaux,
Sortent en gémissant de sinistres oiseaux :
Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle,
L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile ;
La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,
Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,
Et sur les bords brisés de quelque urne isolée,
Se pose en soupirant comme une ame exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris,
En tirent des soupirs, des hurlemens, des cris :

On dirait qu'on entend le torrent des années
Rouler sous ces arceaux ses vagues déchaînées,
Renversant, emportant, minant de jours en jours
Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.
Les nuages flottant dans un ciel clair et sombre,
En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,
Et tantôt, nous cachant le rayon qui nous luit,
Couvrent le monument d'une profonde nuit;
Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide,
Laissent sur le gazon tomber un jour livide,
Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ébloui
Ce fantôme debout du siècle évanoui;
Dessine en serpentant ses formes mutilées,
Les cintres verdoyans des arches écroulées,
Ses larges fondemens sous nos pas entr'ouverts,
Ses frontons menaçans suspendus dans les airs,
Et l'éternelle croix qui, surmontant le faîte,
Incline comme un mât battu par la tempête.

Rome, te voilà donc! O mère des Césars!
J'aime à fouler aux pieds tes monumens épars;
J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
Effacer pas à pas les traces de ta gloire.
L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux?
Nos monumens sont-ils plus immortels que nous?

Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
Nous console du moins de notre décadence.
J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,
A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau
Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,
Et d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
Fait briller les torrens sur les flancs de Tibur.
Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,
Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,
Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,
Hélas! par l'écho même à peine répété.

« Liberté! nom sacré, profané par cet âge,
« J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image.
« Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas
« T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas;
« Quand, tes fils se levant contre la tyrannie,
« Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,
« Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
« Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir;
« Telle enfin que d'Uri prenant ton vol sublime,
« Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
« Des rives du Léman aux rochers d'Appenzel,
« Volant avec la mort sur la flèche de Tell,

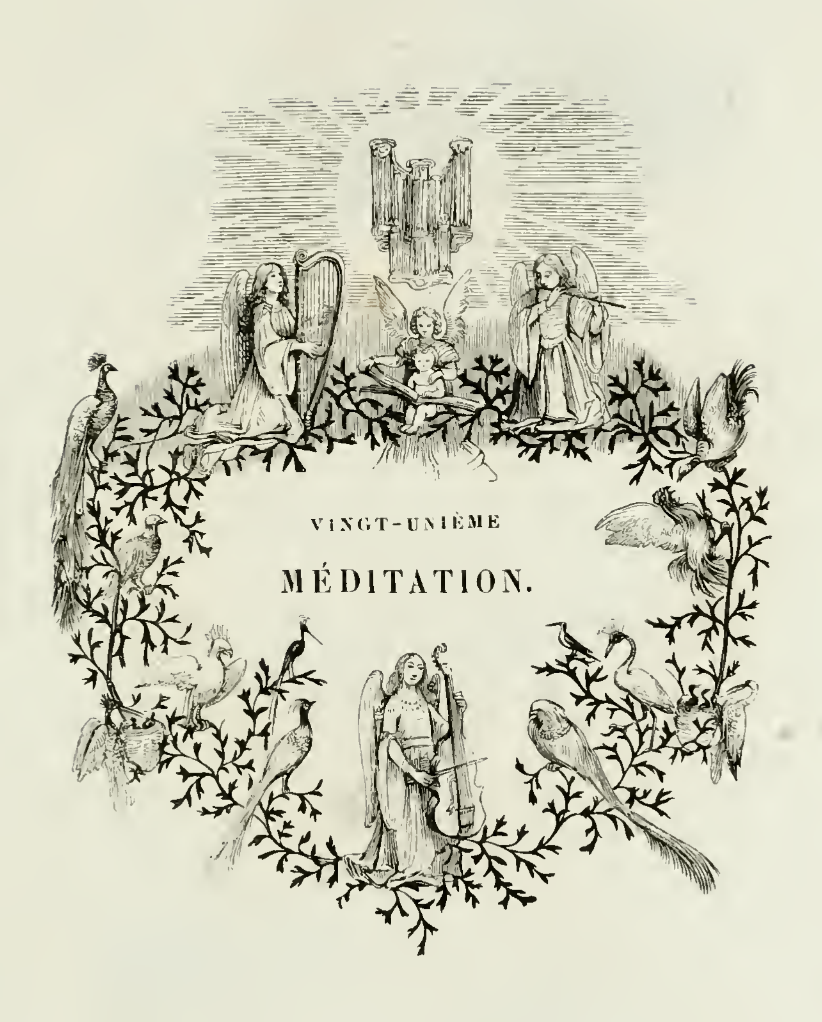
« Tu rassembles tes fils errant sur les montagnes,
« Et, semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,
« Tu purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs
« Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs !

« Alors... Mais aujourd'hui pardonne à mon silence !
« Quand ton nom, profané par l'infame licence,
« Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
« Fait crouler dans le sang les trônes et les lois ;
« Détournant leurs regards de ce culte adultère,
« Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
« Voyant dans ces excès ton saint nom s'abolir,
« Ne le prononcent plus... de peur de l'avilir.
« Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
« Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'herbe,
« En pressant sur son cœur le poignard de Caton.
« Alors il était beau de confesser ton nom :
« La palme des martyrs couronnait tes victimes,
« Et jusqu'à leurs soupirs tout leur était des crimes.
« L'univers cependant, prosterné devant lui,
« Adorait ou tremblait !... L'univers aujourd'hui
« Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
« Mais, qu'entends-je ? et quels cris ont frappé mon oreille ?
« Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,
« Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes vengeurs ;

« Insultant sans péril la tyrannie absente,
« Ils poursuivent partout son ombre renaissante;
« Et, de la vérité couvrant la faible voix,
« Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

« Tu règnes cependant sur un siècle qui t'aime,
« Liberté! tu n'as rien à craindre que toi-même.
« Sur la pente rapide où roule en paix ton char,
« Je vois mille Brutus... mais où donc est César? »





VINGT-UNIÈME

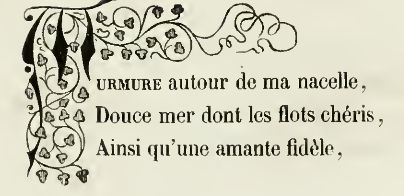
MÉDITATION.



XXI.

ADIEUX A LA MER.

Naples, 1822.



URMURE autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,

Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher!

Souvent, dans ma barque sans rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon ame,
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile,
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours, vers quelque frais asile,
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,
Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,
Et qui depuis sa tendre aurore

N'a rêvé que l'onde et les bois !

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur,
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,
De flots en flots l'œil emporté
Te suit en vain de plage en plage,
L'esprit cherche en vain ton rivage,
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphyr dans la mousse,
Murmure de mourans accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie,
Quand, sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau !

Que je t'aime quand, le zéphyre
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire
De voir dans ton sein qu'il admire
Flotter l'ombre de ses forêts !

Que je t'aime quand sur ma poupe
Des festons de mille couleurs,
Pendant au vent qui les découpe,
Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs !

Qu'il est doux, quand le vent caresse

Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse,
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté !

Viens à ma barque fugitive,
Viens donner le baiser d'adieux :
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

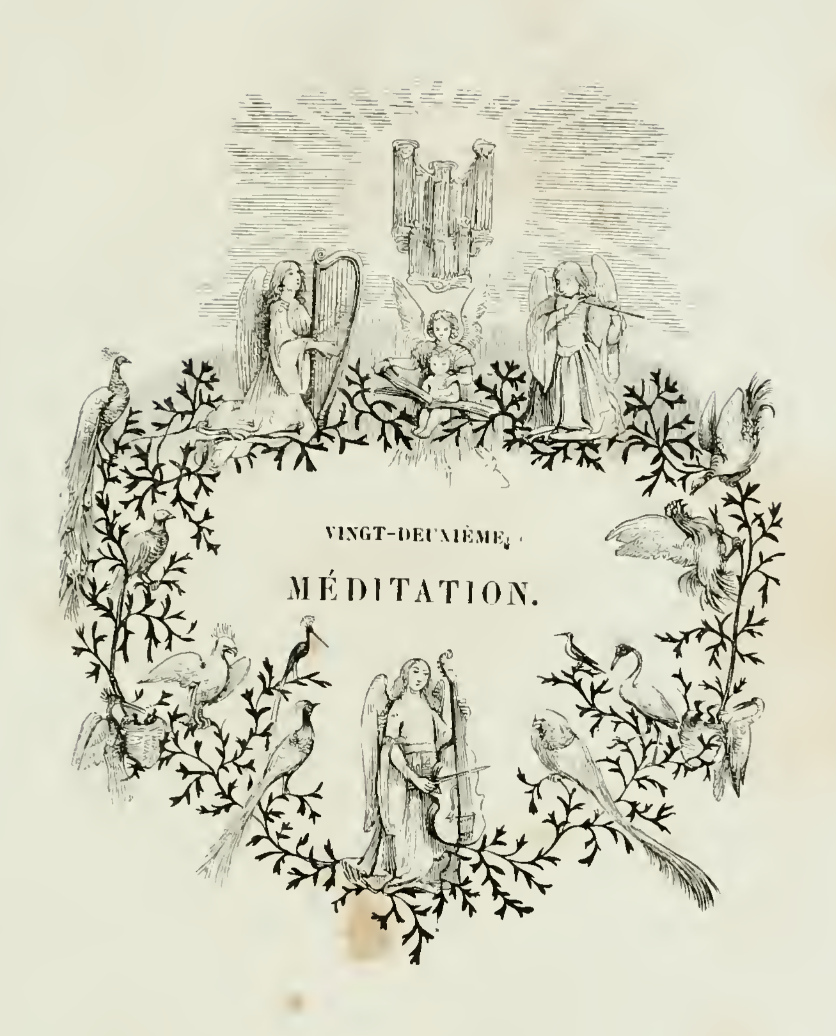
Laisse sur ta plaine mobile
Flotter ma nacelle à son gré,
Et sous l'antre de la Sibylle,
Ou sous le tombeau de Virgile :
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon ame, à sa vue attendrie,
Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur.

Flotte au hasard : sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,

Chaque flot m'apporte une image :
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver !

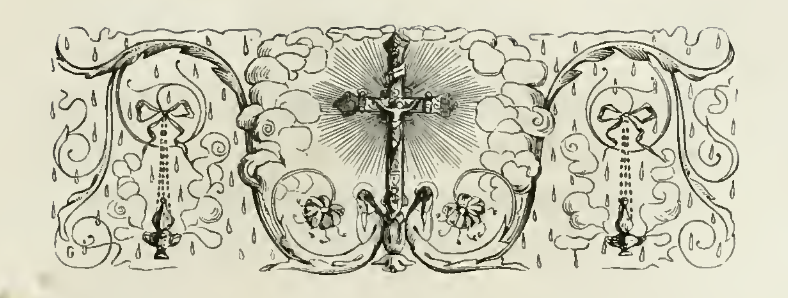




VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION.

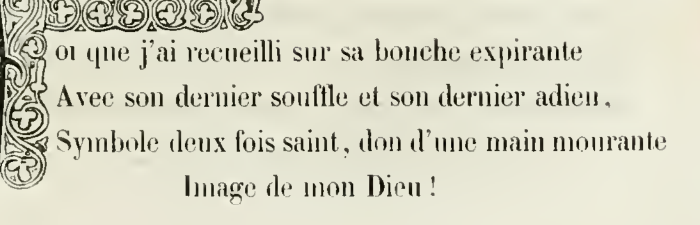


LE CRUCIFIX.



XXII.

LE CRUCIFIX.



Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme :
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grace,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son ame avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance :
« Emportez-les, mon fils. »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'ame qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi :

A cette heure douteuse, où l'ame recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux :

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre ame est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau :

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie,
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami :

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds! Que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil:
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir:
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

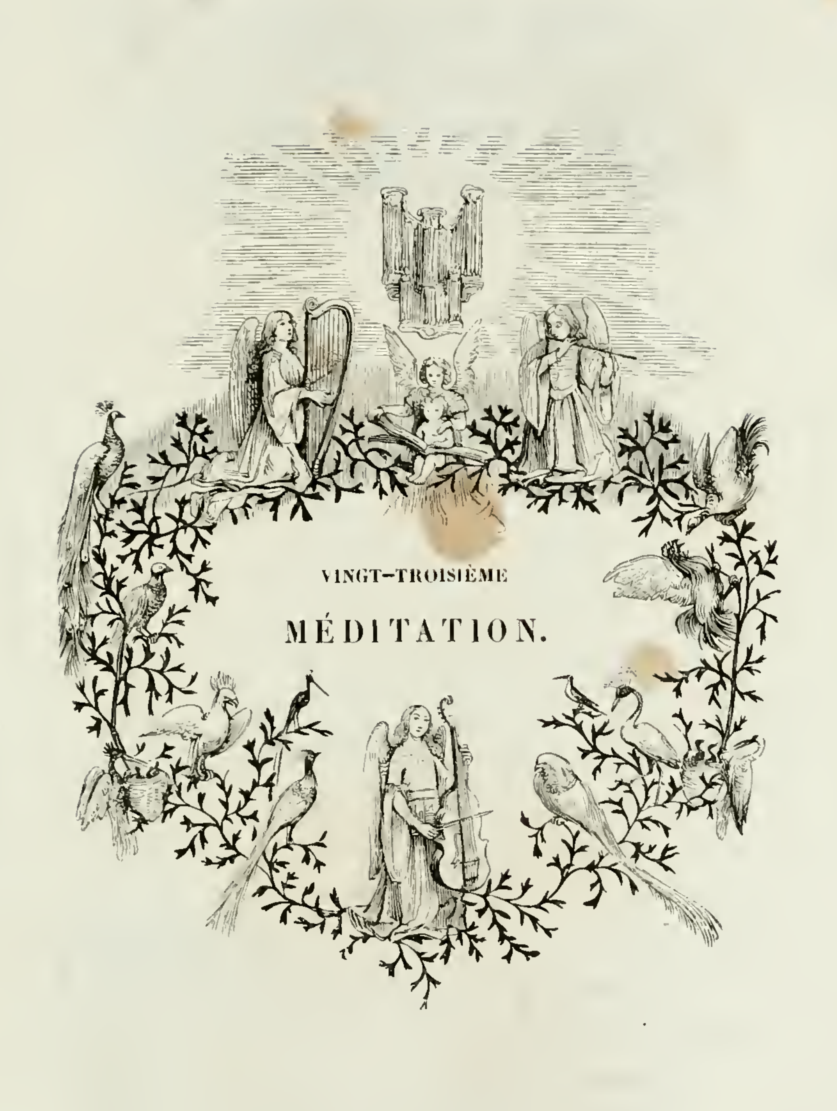
Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son ame viendra guider mon ame errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour !

Jusqu'au jour, où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix !




VINGT-TROISIÈME
MÉDITATION.



XXIII.

APPARITION.

Toi qui du jour mourant consoles la nature,
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux :
Étends autour de moi, sur la pâle verdure,
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux !

Tous les infortunés chérissent ta lumière ;
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs :
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs.

Viens guider mes pas vers la tombe
Où ton rayon s'est abaissé,
Où chaque soir mon genou tombe
Sur un saint nom presque effacé.
Mais quoi ! la pierre le repousse !...
J'entends !... oui, des pas sur la mousse !
Un léger souffle a murmuré ;
Mon œil se trouble, je chancelle ;
Non, non, ce n'est plus toi, c'est elle
Dont le regard m'a pénétré.

Est-ce bien toi, toi qui t'inclines
Sur celui qui fut ton amant ?
Parle ; que tes lèvres divines
Prononcent un mot seulement ;
Ce mot que murmurait ta bouche
Quand, planant sur ta sombre couche,
La mort interrompit ta voix.
Sa bouche commence... Ah ! j'achève :

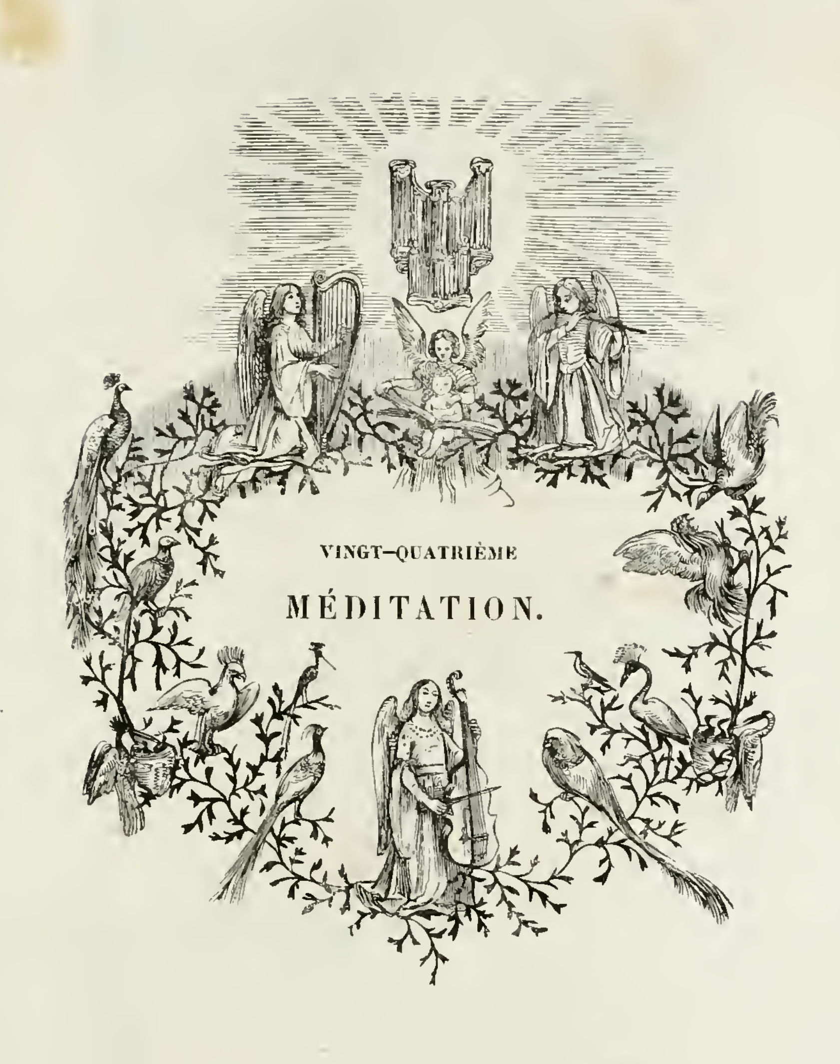
Oui, c'est toi ; ce n'est point un rêve :
Anges du ciel, je la revois !...

Ainsi donc l'ardente prière
Perce le ciel et les enfers.
Ton ame a franchi la barrière
Qui sépare deux univers.
Béni soit le Dieu qui l'envoie !
Sa grace a permis que je voie
Ce que mes yeux cherchaient toujours.
Que veux-tu ? faut-il que je meure?
Tiens, je te donne pour cette heure,
Toutes les heures de mes jours.

Mais quoi ! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole :
Pour un siècle de pleurs une seule parole !
Est-ce tout?... c'est assez!... Astre que j'ai chanté,
J'en bénirai toujours ta pieuse clarté,
Soit que dans nos climats, empire des orages,
Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages,
Tu perces rarement la triste obscurité :
Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,
Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,
Des couleurs du matin tu dores les coteaux :

Ou que, te balançant sur une mer tranquille,
Et teignant de tes feux sa surface immobile,
Tes rayons argentés se brisent dans les eaux !





VINGT-QUATRIÈME

MÉDITATION.



XXIV.

CHANT D'AMOUR.

Naples, 1822.

Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre!
Le doux frémissement des ailes du zéphire
A travers les rameaux,
Ou l'onde qui murmure en caressant ces rives,

Ou le roucoulement des colombes plaintives
Jouant aux bords des eaux ;

Si, comme ce roseau qu'un souffle heureux anime,
Tes cordes exhalaient ce langage sublime,
Divin secret des cieux,
Que, dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole,
Les anges amoureux se parlent sans parole,
Comme les yeux aux yeux ;

Si de ta douce voix la flexible harmonie,
Caressant doucement une ame épanouie
Au souffle de l'amour,
La berçait mollement sur de vagues images,
Comme le vent du ciel qui berce les nuages
Dans la pourpre du jour :

Tandis que sur les fleurs mon amante sommeille,
Ma voix murmurerait tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,
Aussi doux que le son que nous apporte un songe
Des ineffables bords.

Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière !

Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour :
Ton regard languissant est plus cher à mon ame
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour.



Un de ses bras fléchit sous son cou qui le presse,
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse
Et le couvre à demi :
Telle, pour sommeiller, la blanche tourterelle
Courbe son cou d'albâtre et ramène son aile
Sur son œil endormi.

Le doux gémissement de son sein qui respire
Se mêle au bruit plaintif de l'onde qui soupire
A flots harmonieux ;
Et l'ombre de ses cils, que le zéphir soulève,
Flotte légèrement comme l'ombre d'un rêve
Qui passe sur ses yeux.



Que ton sommeil est doux, ô vierge, ô ma colombe !
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe
Avec un long soupir !
Deux vagues que blanchit le rayon de la lune,
D'un mouvement moins doux viennent l'une après l'une
Murmurer ou mourir !



Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles
Ce souffle parfumé... Qu'ai-je fait ? tu t'éveilles.
L'azur voilé des cieux
Vient chercher doucement ta timide paupière ;
Mais toi... ton doux regard, en voyant la lumière,
N'a cherché que mes yeux.



Ah ! que nos longs regards se suivent, se prolongent,
Comme deux purs rayons l'un dans l'autre se plongent,
Et portent tour à tour
Dans le cœur l'un de l'autre une tremblante flamme,
Ce jour intérieur que donne seul à l'ame
Le regard de l'amour !

Jusqu'à ce qu'une larme aux bords de ta paupière,
De son nuage errant te cachant la lumière,
Vienne baigner tes yeux,
Comme on voit au réveil d'une charmante aurore
Les larmes du matin qu'elle attire et colore,
L'ombrager dans les cieux.



Parle-moi, que ta voix me touche!
Chaque parole sur ta bouche
Est un écho mélodieux.
Quand ta voix meurt dans mon oreille,
Mon ame résonne et s'éveille,
Comme un temple à la voix des dieux.

Un souffle, un mot, puis un silence,
C'est assez : mon ame devance
Le sens interrompu des mots :
Et comprend ta voix fugitive,
Comme le gazon de la rive
Comprend le murmure des flots.

Un son qui sur ta bouche expire,
Une plainte, un demi-sourire,

Mon cœur entend tout sans effort :
Tel, en passant par une lyre,
Le souffle même du zéphire
Devient un ravissant accord !



Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage ?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :
Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux ?
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur, honte céleste, instinct mystérieux,
Ce qui brille le plus se voile davantage ;
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux !

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur découvrent son azur.
Dans ce miroir retracées,
Chacune de tes pensées
Jette en passant son éclair ;
Comme on voit sur l'eau limpide
Flotter l'image rapide

Des cygnes qui fendent l'air.

Ton front, que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,
Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour ;
Ta bouche, qui va sourire.
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphir,
Et sur ces bords qu'elle quitte
Laisse au regard qu'elle invite.
Compter les perles d'Ophir.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour :
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grace.
Comme un divin instrument.
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.



Pourquoi de tes regards percer ainsi mon ame ?
Baisse, oh ! baisse tes yeux pleins d'une chaste flamme :
Baisse-les, ou je meurs.
Viens plutôt, lève-toi ! Mets ta main dans la mienne ;
Que mon bras arrondi t'entoure et te soutienne
Sur ces tapis de fleurs.



Aux bords d'un lac d'azur il est une colline
Dont le front verdoyant légèrement s'incline
Pour contempler les eaux ;
Le regard du soleil tout le jour la caresse,
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse
Les ombres des rameaux.

Entourant de ses plis deux chênes qu'elle embrasse,
Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace,
Et, couronnant leurs fronts,
De sa pâle verdure éclaircit leur feuillage,
Puis sur des champs coupés de lumière et d'ombrage
Court en rians festons.

Là, dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe,

S'ouvre une grotte obscure, un nid où la colombe
Aime à gémir d'amour;
La vigne, le figuier, la voilent, la tapissent;
Et les rayons du ciel, qui lentement s'y glissent,
Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes
Conservent plus long-temps aux pâles violettes
Leurs timides couleurs;
Une source plaintive en habite la voûte,
Et semble sur vos fronts distiller goutte à goutte
Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de verdure,
Ne voit rien que le ciel, et l'onde qu'il azure:
Et sur le sein des eaux
Les voiles du pêcheur, qui, couvrant sa nacelle,
Fendent ce ciel liquide, et battent comme l'aile
Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive
Qui, comme un long baiser, murmure sur sa rive,
Ou la voix des zéphirs,
Ou les sons cadencés que gémit Philomèle,

Ou l'écho du rocher dont un soupir se mêle
A nos propres soupirs.



Viens, cherchons cette ombre propice
Jusqu'à l'heure où de ce séjour
Les fleurs fermeront leur calice
Aux regards languissans du jour.
Voilà ton ciel, ô mon étoile !
Soulève, oh ! soulève ce voile,
Éclaire la nuit de ces lieux ;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.

Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu t'assieds.
Et près du lit où tu reposes
Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.
Heureux le gazon que tu foules.
Et le bouton dont tu déroules
Sous tes doigts les fraîches couleurs !
Heureuses ces coupes vermeilles
Que pressent tes lèvres. pareilles

A l'abeille, amante des fleurs !

Si l'onde des lis qu'elle cueille
Roule les calices flétris,
Des tiges que sa bouche effeuille
Si le vent m'apporte un débris :
Si la boucle qui se dénoue
Vient, en ondulant sur ma joue,
De ma lèvre effleurer le bord :
Si son souffle léger résonne,
Je sens sur mon front qui frissonne
Passer les ailes de la mort.

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie
Comme l'ombre sur le chemin.
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie à ta vie enchaînée,
Qui s'écoule comme un seul jour,
Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres à longue haleine
Puisent l'innocence et l'amour.

❋

Un jour le temps jaloux, d'une haleine glacée,
Fanera tes couleurs comme une fleur passée
Sur ces lits de gazon ;
Et sa main flétrira sur tes charmantes lèvres
Ces rapides baisers, hélas ! dont tu me sèvres
Dans leur fraîche saison.

Mais quand tes yeux, voilés d'un nuage de larmes,
De ces jours écoulés qui t'ont ravi tes charmes
Pleureront la rigueur ;
Quand, dans ton souvenir, dans l'onde du rivage
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

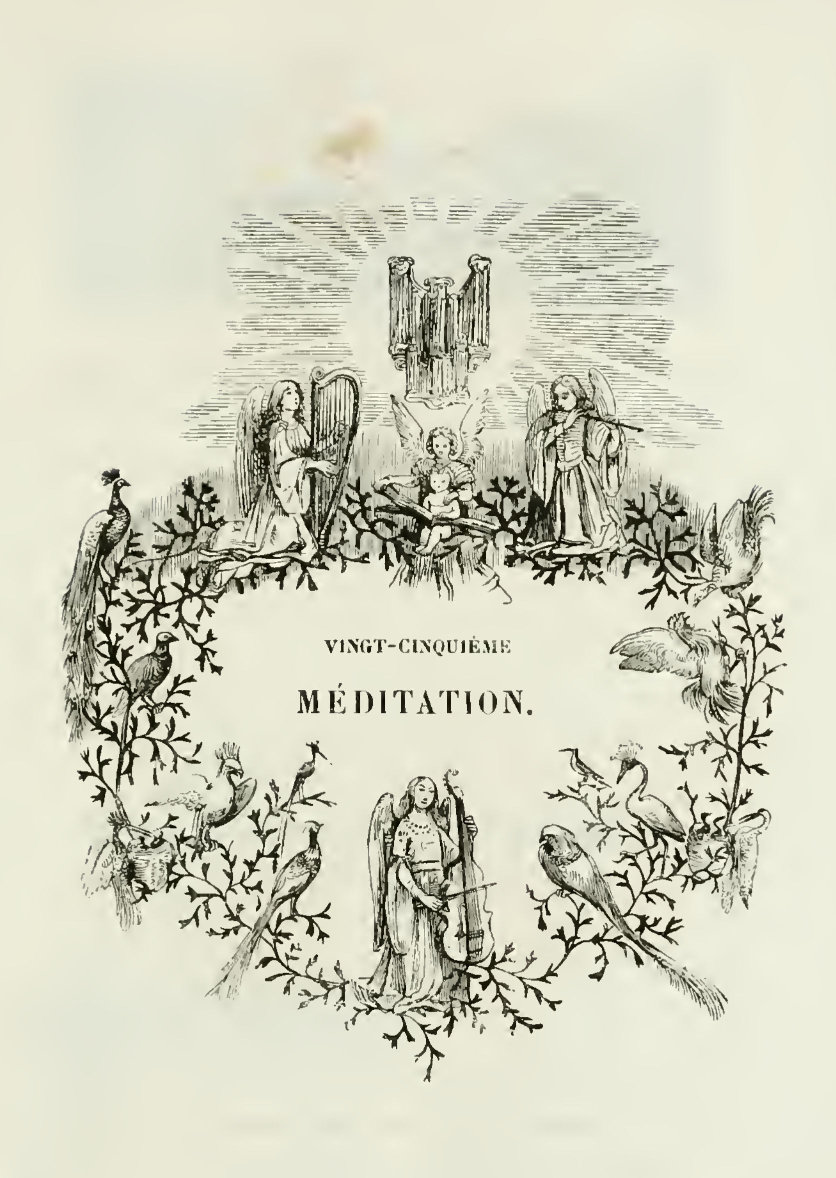
Là ta beauté fleurit pour des siècles sans nombre ;
Là ton doux souvenir veille à jamais à l'ombre
De ma fidélité,
Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protége avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

Et quand la mort viendra, d'un autre amour suivie,
Éteindre en souriant de notre double vie
L'un et l'autre flambeau,
Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne,

Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne
Dans le lit du tombeau.

Ou plutôt puissions-nous passer sur cette terre,
Comme on voit en automne un couple solitaire
De cygnes amoureux
Partir, en s'embrassant, du nid qui les rassemble,
Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble
S'envoler deux à deux !





VINGT-CINQUIÈME

MÉDITATION.



XXV.

IMPROVISÉE A LA GRANDE CHARTREUSE.

Jéhovah de la terre a consacré les cimes ;
Elles sont de ses pas le divin marchepied ;
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même en conservent la trace ;
L'Oreb, en tressaillant, s'inclina sous ses pas ;
Thor entendit sa voix, Gelboé vit sa face :
Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu que Cédar adore !
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila ;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore :
Seigneur, réponds-nous ; es-tu là ?

Paisibles habitans de ces saintes retraites,
Comme au pied de ces monts où priait Israël,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes
N'entendez-vous donc rien du ciel ?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges
Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher ?
N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges
Retentir l'écho du rocher ?

Quoi ! l'ame en vain regarde, aspire, implore, écoute :
Entre le ciel et nous est-il un mur d'airain ?
Vos yeux toujours levés vers la céleste voûte,
Vos yeux sont-ils levés en vain ?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle.
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs :
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile :
Nous n'avons rien que nos soupirs.

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme ;
La prière du juste est l'encens des mortels ;
Et nous, pécheurs, passons : nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels.





VINGT-SIXIÈME MÉDITATION.





XXVI.

ADIEUX A LA POÉSIE.

Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'espérance ;
Où nul zéphyr ne se balance
Sous l'ombre immobile des bois.

Il est un âge où de la lyre
L'ame aussi semble s'endormir,
Où du poétique délire
Le souffle harmonieux expire
Dans le sein qu'il faisait frémir.

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas ! ne chante pas toujours :
A midi, caché sous l'ombrage,
Il n'enchante de son ramage
Que l'aube et le déclin des jours.

Adieu donc, adieu, voici l'heure,
Lyre aux soupirs mélodieux !
En vain à la main qui t'effleure
Ta fibre encor répond et pleure :
Voici l'heure de nos adieux.

Reçois cette larme rebelle
Que mes yeux ne peuvent cacher.
Combien sur ta corde fidèle,
Mon ame, hélas ! en versa-t-elle
Que tes soupirs n'ont pu sécher !

Sur cette terre infortunée,

Où tous les yeux versent des pleurs.
Toujours de cyprès couronnée.
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs.

Tout ce qui chante ne répète
Que des regrets ou des désirs;
Du bonheur la corde est muette:
De Philomèle et du poète
Les plus doux chants sont des soupirs.

Dans l'ombre auprès d'un mausolée,
O lyre, tu suivis mes pas:
Et des doux festins exilée
Jamais ta voix ne s'est mêlée
Aux chants des heureux d'ici-bas.

Pendue aux saules de la rive,
Libre comme l'oiseau des bois,
On n'a point vu ma main craintive
T'attacher comme une captive
Aux portes des palais des rois.

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira pas tour à tour;

Aussi chaste que la pensée.
Nul souffle ne t'a caressée.
Hormis le souffle de l'Amour.

En quelque lieu qu'un sort sévère
Fît plier mon front sous ses lois.
Grace à toi, mon ame étrangère
A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de sa voix.

Aux monts d'où le jour semble éclore.
Quand je t'emportais avec moi
Pour louer celui que j'adore.
Le premier rayon de l'aurore
Ne se réveillait qu'après toi.

Aux bruits des flots et des cordages.
Aux feux livides des éclairs,
Tu jetais des accords sauvages.
Et comme l'oiseau des orages
Tu rasais l'écume des mers.

Celle dont le regard m'enchaîne
A tes soupirs mêlait sa voix,
Et souvent ses tresses d'ébène

Frissonnaient sous ma molle haleine.
Comme tes cordes sous mes doigts.

Peut-être à moi, lyre chérie.
Tu reviendras dans l'avenir,
Quand, de songes divins suivie.
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse
Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse.
Sur toi se penche et te caresse.
Et tu résonnes sous ses mains.

Ce vent qui sur nos ames passe
Souffle à l'aurore ou souffle tard :
Il aime à jouer avec grace
Dans les cheveux qu'un myrte enlace.
Ou dans la barbe du vieillard.

En vain une neige glacée
D'Homère ombrageait le menton :
Et le rayon de la pensée
Rendait la lumière éclipsée

Aux yeux aveugles de Milton.

Autour d'eux voltigeaient encore
L'amour, l'illusion, l'espoir.
Comme l'insecte amant de Flore,
Dont les ailes semblent éclore
Aux tardives lueurs du soir.

Peut-être ainsi !... mais avant l'âge
Où tu reviens nous visiter,
Flottant de rivage en rivage,
J'aurai péri dans un naufrage,
Loin des cieux que je vais quitter.

Depuis long-temps ma voix plaintive
Sera couverte par les flots.
Et, comme l'algue fugitive,
Sur quelque sable de la rive
La vague aura roulé mes os.

Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivra ta trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers.



PAYSAGE.

—

LA CHUTE DU RHIN A LAUFFEN.



LA CHUTE DU RHIN

A LAÜFFEN.

C'était aux premiers feux de la naissante aurore,
Le jour dans les vallons ne plongeait pas encore,
Mais, planant dans les airs sur ses pâles rayons,
Ne touchait que le ciel et les crêtes des monts.

Sur les obscurs sentiers de la forêt profonde,
Au roulement lointain d'un tonnerre qui gronde,
J'avançais ; de l'orage imitant le fracas,
Le tonnerre des eaux redouble à chaque pas :
Déjà, comme battus par les coups d'un orage,
Les arbres ébranlés secouaient leur feuillage,
Et les rochers, minés sur leurs vieux fondemens,
Épouvantaient mes yeux de leurs longs tremblemens.
Enfin mon pied crispé touche au bord de l'abîme ;
Le voile humide, épars sur cette horreur sublime,
Tombe ; je jette un cri de surprise et d'effroi :
Le fleuve tout entier s'écroule devant moi !

Ah ! regarde, ô mon ame ! et demeure en silence !
Nature, ah ! qui pourrait parler en ta présence,
Quand sous ces traits divins, que ton Dieu t'a donnés,
Tu te montres sans voile à nos yeux étonnés ?
Le poids de ta grandeur accable la pensée ;
Le cœur fuit, l'œil se trouble, et la bouche oppressée,
Cherchant en vain le mot impossible à trouver,
O Dieu ! jette ton nom, et ne peut l'achever.

De rochers en rochers et d'abîme en abîme
Il tombe, il rebondit, il retombe, il s'abîme ;
Les débris mugissans roulent de toutes parts ;
Le Rhin sur tous ses bords sème ses flots épars :
De leur choc redoublé le roc gémit et fume ;

Le flot pulvérisé roule en flocons d'écume,
Remonte, court, serpente; aux noirs flancs du rocher
Semble avec ses cent bras chercher à s'accrocher,
Sur les bords de l'abîme accourt, hésite encore;
Puis dans le gouffre ouvert, qui hurle et le dévore,
Réunissant enfin tous ses flots à la fois,
D'un bond majestueux tombe de tout son poids:
L'abîme en retentit, l'air siffle, le sol gronde;
Le gouffre en bouillonnant s'enfle et revomit l'onde,
Le fleuve, épouvanté dans ses fougueux transports,
Retombe sur lui-même et déchire ses bords,
Et semble, en prolongeant un lugubre murmure,
De ses flots mutilés étaler la torture,
Et, d'un cours insensé s'enfuyant au hasard,
En cent torrens brisés roule de toute part.
Tel un temple superbe, inondé par la foule,
Sur ses vieux fondemens tout à coup s'il s'écroule,
Un seul cri jusqu'au ciel s'élance; tout s'enfuit;
Le sol tremblant répond à cet horrible bruit;
Les piliers ébranlés chancellent sur leur base;
La voûte éclate et tombe; et les murs qu'elle écrase
Roulant sur les parvis en immenses lambeaux,
De leurs débris fumans enfoncent les tombeaux;
Sous un nuage épais de cendre et de poussière
L'astre du jour répand sa sinistre lumière;
Et sur les champs voisins les décombres jetés

Laissent errer au loin les yeux épouvantés!

Tombe avec cette chute et rejaillis comme elle,
O ma pauvre pensée, et plonge-s-y ton aile,
Comme l'oiseau du ciel, qui vient en tournoyant
Enivrer son regard sur ce gouffre aboyant;
Puis confonds dans l'horreur d'une extase muette
Ta faible voix au bruit que chaque flot lui jette,
Et que Dieu, qui là-haut écoute dans sa paix
L'écho majestueux des hymnes qu'il s'est faits,
Distingue avec bonté ton sourd et doux murmure
D'avec les mille voix de sa forte nature,
Entre ces éclats d'onde et ces orgues des bois
A son accent pieux reconnaisse ta voix,
Et dise, en écoutant cette lutte touchante:
Le fleuve me célèbre, et l'insecte me chante!

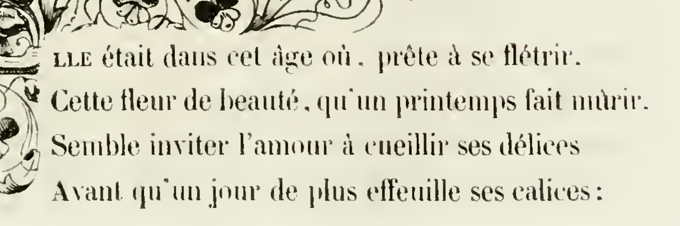




UNE JEUNE FILLE.



UNE JEUNE FILLE.



Elle était dans cet âge où, prête à se flétrir,
Cette fleur de beauté, qu'un printemps fait mûrir,
Semble inviter l'amour à cueillir ses délices
Avant qu'un jour de plus effeuille ses calices :

Age heureux de la grace et de la volupté,
Qui confond en un jour le printemps et l'été.
La jeunesse mêlait sur ses lèvres écloses
Une tendre pâleur à l'éclat de ses roses.
Ses traits formés dont l'ombre arrêtait les contours;
Ses yeux bleus où, perçant et voilé tour à tour,
L'astre, dont le foyer est le cœur d'une femme,
Laissait en longs éclairs jaillir toute sa flamme;
D'un sein plus arrondi les globes achevés
D'un souffle égal et pur abaissés, élevés;
Et ses cheveux flottans dont les tresses moins blondes
Jusque sur le gazon glissaient en larges ondes,
Mais dont l'or brunissant de plus de feu frappé
Ressemblait à l'épi que la faux a coupé:
Tout en elle annonçait ces saisons de tempête
Ce solstice éclatant où la beauté s'arrête.
Un voile blanc, tissu du poil de ses brebis,
Pressait ses chastes flancs, et, glissant à longs plis,
Dessinait les contours de sa taille superbe,
Et venait sous ses pieds se confondre avec l'herbe.
Aucun vain ornement, aucun luxe emprunté
N'altéraient la candeur de sa pure beauté;
Dédaignant d'un faux art les trompeuses merveilles,
L'opale ou le corail n'ornaient pas ses oreilles,
Le rubis sur son front ne dardait pas ses feux,

L'or autour de son cou n'enlaçait point ses nœuds,
Et ces lourds bracelets, qu'un vain luxe idolâtre,
De ses bras arrondis ne foulaient point l'albâtre ;
Mais sur sa blanche épaule un ramier favori
Était venu chercher un amoureux abri,
Il ventilait son cou d'un frémissement d'aile ;
Et, broutant le gazon qui croissait autour d'elle,
Deux agneaux, par sa voix sous ses yeux retenus,
Folâtraient sur sa trace, et léchaient ses pieds nus :
Tels les plus doux objets qu'anima la nature
Suivaient Ève en Éden, et formaient sa parure.





RÉFLEXION.



RÉFLEXION.

Qui, parmi ces mortels dont les races pressées,
Par la race nouvelle aussitôt remplacées,
Traversent tour à tour ce séjour des vivans,
Comme ces tourbillons balayés par les vents;

Toujours, partout, depuis la naissance des hommes
Jusqu'à l'épaisse nuit de l'époque où nous sommes,
Sur tous les horizons de ce vaste univers,
Mes yeux ont vu régner deux sentimens divers.
Les uns en avançant dans cette obscure voûte
Que le destin muet étend devant leur route,
Promenant autour d'eux un sinistre regard,
Ont dit : Qui sommes-nous?... les enfans du hasard,
Des fruits nés d'un printemps et tombant à l'automne,
Que prodigue la vie et que la mort moissonne;
Qui prenons pour l'esprit un instinct passager,
Un accord de nos sens qu'un choc peut déranger,
Et qui, pour s'élever à cet honneur suprême,
Emprunte tout du corps, tout, jusqu'à son nom même!
De nos propres désirs nous n'avons pas le choix,
Nos sens font nos besoins, nos besoins font nos lois;
Et, poussés par ces lois où leur force nous guide,
Le crime et la vertu ne sont rien qu'un mot vide,
Par l'espoir ou la peur une fois inventé,
Et que l'écho des temps d'âge en âge a porté;
Sur son Dieu l'homme en vain interroge le monde,
A sa voix suppliante il n'est rien qui réponde :
Prières sans vertu, vain soupir, vain effort!
Et qu'importe s'il est? Ne vois-tu pas qu'il dort,
Et que trop loin de toi pour qu'il puisse t'entendre,

Il n'est pas pour celui qui ne peut le comprendre ?
Son être à nos regards ne s'est point révélé :
En vain des bruits lointains disent qu'il a parlé,
Que du sommet des cieux ce roi de la nature,
D'un insecte rampant revêtant la figure,
Est descendu vers nous pour nous guider à lui :
S'il apparut jamais, pourquoi pas aujourd'hui ?
Sur ce globe lointain s'il eût daigné descendre,
Par la voix du tonnerre il se fût fait entendre,
L'évidence eût frappé le doute confondu ;
Si Dieu nous eût parlé, tout homme eût entendu.
Sous son doute écrasé l'esprit humain retombe ;
Sur notre sort futur interrogeons la tombe,
Un silence éternel nous répond : Ces débris,
Ce corps rongé de vers, ces ossemens flétris,
Ces élémens épars d'une vile matière,
Que le temps décompose et réduit en poussière,
Proclament-ils la vie et l'immortalité ?
Tout me dit que la terre un moment m'a prêté
De ce feu qui l'anime une faible étincelle,
Que ma tombe lui rend ce que j'empruntai d'elle :
Que ce souffle de vie, exhalé sans retour,
Dans des êtres sans fin circule tour à tour ;
Que, sans pouvoir jamais se joindre et se connaître,
De ce MOI qui n'est plus d'autres MOI vont renaître.

Qui, subissant ainsi l'unique loi du sort,
Passeront à jamais du néant à la mort.
Profitons donc du jour; vivons donc si c'est vivre,
Sans nous inquiéter de la nuit qui va suivre.
La nature à nos yeux voilant la vérité,
Dans nos sentiers du moins plaça la volupté;
Sous mille aspects divers sa main nous la présente,
Cueillons-la : tout notre être est dans l'heure présente.
Rien n'est mal, rien n'est bien; tout est peine ou plaisir.
Et la seule sagesse est de savoir choisir;
Sans remords, sans terreurs, buvons jusqu'à la lie
Ce nectar mélangé que nous verse la vie,
Et le soir, dans les bras de la sœur du sommeil,
Endormons-nous enfin sans songe et sans réveil!

Les autres, empruntant l'aile de l'espérance,
D'un monde harmonieux contemplant l'ordonnance,
Ces astres suspendus dans le vide des airs,
Croisant, sans se heurter, leurs orbites divers,
Et, comme aux sons marqués d'une sainte harmonie,
Dans tous leurs mouvemens révélant leur génie;
Ces élémens, rivaux dans leur contraire essor,
Enfantant par leur lutte un merveilleux accord;
Les jours et les saisons revenant à leur heure
Éclairer, féconder notre errante demeure,

Ordre, beauté, puissance, en tout temps, en tout lieu,
Ont dit : Voici la voix qui nous révèle un Dieu ;
Son nom, partout écrit pour le regard des sages,
En vivant caractère éclate en ses ouvrages ;
Avec les yeux du corps on le lit dans les cieux,
Avec les yeux de l'ame on le voit encor mieux ;
Ses divins attributs, réfléchis dans notre ame,
Sont un sublime instinct dont l'écho le proclame.
C'est lui qui dans nos cœurs parle et dicte ses lois :
La juste conscience est sa seconde voix,
Et le remords rongeur, dont l'offense est vengée,
Est le cri qui trahit sa justice outragée ;
Il parla dans Eden au père des mortels ;
Chaque siècle en passant lui dressa des autels,
Où l'homme, le cherchant sous des formes sans nombre,
Dans sa pieuse erreur l'adora dans son ombre.
La sagesse en son nom dicta ses saintes lois,
Le prophète entendit et répéta sa voix,
Le passé fut partout sillonné de miracles,
L'avenir tout entier peuplé de ses oracles ;
Un vague et noble instinct en tout lieu l'attendit
Que dis-je ! Au temps marqué son Verbe descendit,
Et de l'orgueil humain confondant l'espérance,
Vivant dans le travail, mourant dans la souffrance,
A l'univers déçu par son humilité

Enseigna la vertu plus que la vérité;
Sa loi brille toujours sur l'océan des âges.
Cependant ce fanal entouré de nuages,
Ou d'un jour mêlé d'ombre éclairant l'horizon,
N'empêcha pas l'erreur d'obscurcir la raison.
Il est vrai : mais si Dieu de torrens de lumière
Eût de sa créature ébloui la paupière,
A ses yeux sans bandeau s'il s'était révélé,
Avec l'accent d'un Dieu s'il nous avait parlé,
Détruisant de nos cœurs l'admirable équilibre,
L'homme cessant d'être homme eût cessé d'être libre.
Notre ame avec nos sens n'aurait pas combattu;
Et sans la liberté que serait la vertu?
Exilés d'un moment sur la terre étrangère,
Pour combattre et mourir nous passons sur la terre.
Passons donc; vivons donc comme ne vivant pas;
Dans la fange du jour n'enfonçons point nos pas;
Que nos biens passagers, que nos courtes délices,
Au dieu qui nous les fit rendus en sacrifices,
D'un parfum de vertus embaument son autel.
Homme, le temps n'est rien pour un être immortel!
Malheur à qui l'épargne, insensé qui le pleure;
Le temps est ton navire et non pas ta demeure.
Vers le terme sans fin hâtons-nous de courir,
Foulons au pied ce monde, et vivons pour mourir:

La science, l'amour, la volupté, la vie,
Ces ombres des vrais biens que ton cœur sacrifie,
Comme un germe divin derrière toi jeté,
Refleuriront plus beaux, mais dans l'éternité !

Ainsi de siècle en siècle, ainsi parlent nos frères,
La nature comme eux nous parle en sens contraires;
L'espérance dit : Oui; la nature dit : Non.
Nous entendons deux voix, mais laquelle a raison?
Je ne prononce pas sur ce sacré mystère;
Quelle bouche dirait ce que Dieu voulut taire?
L'esprit humain fendant la mer d'obscurité,
Trompé par chaque écueil, crie en vain : Vérité !
Sur ces bords ignorés plane une nuit divine;
Ce monde est une énigme : heureux qui la devine!...
L'énigme a-t-elle un mot? Pour moi, dussent mes yeux
N'en découvrir jamais le sens mystérieux,
Dussent, après mes jours, la tombe et son silence
De ce rêve divin confondre l'espérance,
En m'enlevant le prix pour qui j'ai combattu,
M'apprendre que j'étais dupe de la vertu,
Pour ce Dieu que mon cœur se crée et qu'il adore,
Dans ma sublime erreur j'immolerais encore

Et ce monde, et du temps la courte volupté
A ce rêve doré de l'immortalité !





LE DERNIER CHANT
DU
PÈLERINAGE D'HAROLD.



AVERTISSEMENT.

Childe-Harold est un poème de lord Byron. Le noble barde, dont l'Europe pleure aujourd'hui la mort glorieuse et prématurée, en donna successivement, et pendant un intervalle de dix années, quatre chants

au public. Harold est un enfant de l'imagination, un nom plutôt qu'un héros ; lord Byron ne s'en est servi que comme d'un fil qui pût guider le lecteur et le poète lui-même dans les sites variés que le pèlerin est censé parcourir ; comme d'un type auquel il pût attribuer les sentimens et les pensées qu'il tirait de son propre fonds : Harold, en un mot, est le prête-nom de lord Byron. Le poète, qui avait d'abord nié *avec affectation* cette identité avec son héros, en convient à la fin de la préface de son quatrième chant.

« Quant à ce qui regarde, dit-il, la con-
« duite de ce quatrième chant, le pèlerin Ha-
« rold paraîtra encore moins souvent sur la
« scène que dans les précédens, et il sera
« presque entièrement fondu avec l'auteur
« parlant en son propre nom. Le fait est que
« je me lassais de tirer, entre Harold et moi,
« une ligne de séparation que chacun sem-
« blait décidé à ne pas apercevoir : c'est ainsi
« que personne ne voulait croire le Chinois
« de Goldsmith un Chinois véritable. C'était

« vainement que je m'imaginais avoir établi « une distinction entre le poète et le pèlerin : « le soin même que je prenais de conserver « cette distinction, et mon désappointement « de la trouver inutile, nuisaient tellement « à mon inspiration, que je résolus de l'aban- « donner, et c'est ce que j'ai fait ici; les opi- « nions qui se sont formées et qui se forme- « ront encore à ce sujet sont aujourd'hui « devenues tout-à-fait indifférentes. Qu'on « juge l'ouvrage et non l'écrivain! L'auteur « qui n'a dans son esprit d'autres ressources « que la réputation éphémère ou permanente « due à ses premiers succès, mérite le sort des « auteurs. »

Cette inutile distinction, rejetée par l'auteur anglais, est encore plus complètement effacée dans ce dernier chant du Pèlerinage d'Harold, par M. de Lamartine. Le nom d'Harold est évidemment et toujours employé ici pour celui de lord Byron. Mais parcourons les premiers chants de ce singulier poème, afin que le lecteur en comprenne mieux la suite.

Harold est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des voluptés et de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent ou ce qu'il pense : c'est une Odyssée pittoresque et morale, une divagation poétique, qui n'a d'autre centre d'intérêt et d'unité que la fiction légère du personnage d'Harold. Au premier chant, il est en Portugal et en Espagne ; il en décrit les sites, les mœurs, et quelques-unes des grandes et terribles scènes qu'offrait cette terre héroïque, à l'époque de la première invasion des Français.

Le second chant est une peinture de la Grèce et de l'Asie-Mineure, où lord Byron avait fait un premier voyage en 1808. Il salue tour à tour leurs mers, leurs montagnes, leurs tombeaux, leurs ruines, et chaque lieu lui inspire des impressions et des vers dignes de ses immortels souvenirs.

Le troisième chant commence par une invocation touchante à *Alda*, fille unique du poète, loin de laquelle les orages de sa vie

l'emportent encore. On sait qu'à cette époque une séparation légale, dont les véritables motifs sont restés un mystère, venait d'être prononcée entre le noble lord et lady Byron. Il dit un éternel adieu au rivage d'Angleterre, et, parcourant le champ de bataille de Waterloo, il décrit cette dernière lutte entre l'Europe et l'*Homme du destin*. De là, longeant les bords du Rhin, il traverse rapidement les Alpes, célèbre l'Helvétie et les bords enchantés du lac Léman.

Le quatrième chant, et peut-être le plus magnifique, trouve le poète à Venise. Il décrit les rives mélancoliques de la Brenta, va pleurer Pétrarque sur sa tombe d'Arqua; déplore le sort de l'Italie, tour à tour envahie par tous les barbares; jette un regard sur Florence, et se reposant à Rome, laisse sa muse s'abandonner à loisir à toutes les inspirations qui s'exhalent de ses monumens et de ses débris. Jamais peut-être la poésie moderne n'a revêtu de plus sublimes expressions, des images plus fortes et des sentimens plus intimes.

Ici le poète, abandonnant tout à coup son héros, adresse un salut sublime à la mer qu'il aperçoit des hauteurs d'Albano, sur la route de Naples, et disant adieu au lecteur, lui souhaite un bonheur qu'il n'a pas trouvé lui-même.

Ce poème, dont rien dans les littératures classiques ne peut nous donner une idée, était l'œuvre de prédilection de lord Byron. Voici en quels termes il en parle dans une dédicace à M. Hobhouse, son ami et son compagnon de voyage :

« Je passe ici de la fiction à la vérité : ce « poème est le plus long et le plus fortement « pensé de mes ouvrages. Nous avons par-« couru ensemble, à diverses époques, les « contrées que la chevalerie, l'histoire ou la « fable ont rendues célèbres ; l'Espagne, la « Grèce, l'Asie-Mineure et l'Italie ; ce qu'A-« thènes et Constantinople étaient pour nous « il y a quelques années, Venise et Rome « l'ont été plus récemment : mon poème aussi, « ou mon pèlerin, ou l'un et l'autre, si l'on

« veut, m'ont accompagné partout. Peut-être « trouvera-t-on excusable la vanité qui me « fait revenir avec tant de complaisance à mes « vers. Pourrais-je ne pas tenir à un poème « qui me lie en quelque sorte aux lieux qui « me l'ont inspiré, et aux objets que j'ai essayé « de décrire? La composition de *Childe-Ha-* « *rold* a été pour moi une source de jouis- « sances. Je ne m'en sépare qu'avec une sorte « de regret, dont, grace à ce que j'ai éprouvé, « j'étais loin de me croire susceptible pour « des objets imaginaires, etc., etc. »

Le lecteur partagera sans doute cette légitime prédilection du poète. C'est dans *Childe-Harold* qu'on peut trouver lord Byron tout entier; car il y a répandu avec profusion, *avec amour*, comme disent les Italiens, les inépuisables richesses de sa palette; soit qu'il peigne la nature morte que son génie vivifie toujours, soit qu'il s'élève aux plus hautes régions de la pensée et de la philosophie, soit qu'il s'abandonne, comme au hasard, au cours capricieux de ses rêveries, et fasse vibrer, jus-

qu'à les rompre, toutes les cordes sensibles de son ame et de la nôtre. Il reprend à chaque instant le dernier mot de sa strophe, à l'imitation de nos anciennes ballades; et, comme si ce seul mot suffisait pour éveiller cette puissante imagination, il en fait le thème d'une autre série de strophes, et s'élance, sans autre transition, dans une sphère nouvelle d'idées ou de sentimens. Il faudrait tout citer si l'on citait quelque chose d'une aussi étrange conception. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.

On a beaucoup reproché à lord Byron l'immoralité de quelques-uns de ses ouvrages, ses principes désorganisateurs de tout ordre social, et ses sentimens anti-religieux; mais ces reproches, trop souvent fondés ailleurs, ne nous paraissent pas à beaucoup près aussi applicables à *Childe-Harold* qu'à quelques-uns de ses derniers poèmes : on y sent davantage la fraîcheur de la vie et de la jeunesse. On voudrait, il est vrai, en effacer quelques nuages; mais ces nuages n'empêchent cependant pas

le lecteur de reconnaître et d'admirer, dans cette œuvre d'un beau génie, l'expression d'une belle ame. Et d'où viendrait ce génie qui nous émeut et nous charme, si ce n'était d'une ame grande et féconde? Il n'a jamais eu d'autre source. Malheureusement aussi il n'a jamais préservé les hommes qui l'ont possédé des erreurs les plus funestes de l'esprit et des passions les plus orageuses du cœur! Lord Byron en est un nouvel exemple : plusieurs de ses ouvrages sont un scandale pour ses admirateurs même ; il en a empoisonné les plus brillantes pages d'un scepticisme de parade, aussi funeste à la génération qui l'admire qu'à son propre talent Nous ne prétendons point l'excuser ; peut-être lui-même, s'il eût vécu..... Mais il n'est plus! Tout en voulant prémunir la jeunesse contre les principes déplorables de ses derniers ouvrages, il faut jeter un voile sur les taches de ce grand génie : ce génie doit faire augurer de son ame, et sa mort peut servir d'excuse à sa vie. Il a sacrifié ses jours, en Grèce, à la cause de la religion, de la li-

berté et de l'enthousiasme. Ses actions réfutent ses paroles.

M. de Lamartine, voulant conduire le poëme de *Childe-Harold* jusqu'à son véritable terme, la mort du héros, le reprend où lord Byron l'avait laissé, et, sous la fiction transparente du nom d'Harold, chante les dernières actions ou les dernières pensées de lord Byron lui-même, son passage en Grèce et sa mort. Il a pensé sans doute que le mode le plus convenable de chanter l'homme qu'il admire, était celui qu'il avait adopté lui-même; et la forme de *Childe-Harold* lui était trop évidemment indiquée, pour qu'il lui fût possible d'en adopter une autre : peut-être cette forme même donnera-t-elle lieu à quelques critiques. Peut-être lui reprochera-t-on comme un excès d'audace, comme une profanation, ce qui n'a été chez lui qu'un juste sentiment de modestie et de déférence pour un génie supérieur. Il n'a pris le genre du poëme et le nom du héros de lord Byron, que par respect pour lord Byron, qui se peignait lui-

même sous cette forme emblématique. Toute autre forme, tout autre nom, eussent été moins périlleux pour lui : ils eussent rappelé moins immédiatement un talent qui écraserait tout ce qui tenterait de l'égaler ; mais une imitation n'est point une lutte, c'est un hommage. A Dieu ne plaise que ce nom de Childe-Harold puisse donner une autre idée ! Quel poète oserait faire parler lord Byron ? on s'apercevrait trop vite que ce n'est que son ombre. Cependant ce mot d'imitation, que nous venons de prononcer, ne rend pas exactement notre pensée : la forme et le genre sont seuls imités ; les idées, les sentimens, les images ne le sont pas. Il nous a semblé, au contraire, que l'auteur français avait pris le plus grand soin d'éviter toute imitation de ce genre ; et qu'on ne retrouve pas, dans ce cinquième chant, une seule des pensées ou des comparaisons que le poète anglais a prodiguées dans les quatre premiers chants de son poème. On peut être soi sous le nom d'un autre.

Ce genre de poème n'a pas encore de nom générique dans la littérature moderne. Ce n'est pas le poème didactique, car il n'enseigne rien ; ce n'est pas le poème descriptif, car il raconte aussi ; ce n'est pas le poème épique, il n'en a ni les héros, ni le caractère, ni l'importance, ni la majesté : il tient de ces trois genres à la fois ; il raconte, il décrit, il médite, il enseigne ; le héros est le poète lui-même ou le cœur de l'homme en général, avec ses impressions les plus variées et les plus profondes ; c'est le poème d'une civilisation avancée, où l'homme sent encore la nature avec cette force d'enthousiasme qu'il ne perdra jamais, mais où il se plaît à analyser ses propres sentimens, à se rendre compte de ce qu'il éprouve, à savourer à loisir ses impressions fugitives, et où son propre cœur est devenu pour lui un thème plus intéressant que les aventures un peu usées des héros imaginaires, fabuleux ou historiques. L'intérêt est tout dans le style, et la forme, à peine es-

quissée, n'est qu'un fil imperceptible pour lier d'un lien commun les idées et les sentimens qui se succèdent.

Le poème anglais de *Childe-Harold* est écrit en stances d'un nombre égal de vers, indiquées par un chiffre romain. C'est la stance de Spencer, forme que lord Byron avait adoptée et rajeunie, comme plus propre à ce genre de composition, où l'imagination, se livrant à tous ses caprices, ne suit plus pas à pas l'ordre méthodique de la prose, mais s'élance, sans transition prononcée, d'une idée à l'autre. Cette forme devait être conservée dans ce cinquième chant par M. de Lamartine; mais la poésie française ne possède aucun rhythme analogue à la stance de Spencer, ou aux couplets du Tasse dans sa *Jérusalem*. Pour y suppléer, il a donc été obligé de composer ce dernier chant en stances irrégulières, d'un nombre de vers indéterminé. Ici, c'est le sens et non le nombre de vers qui indique la suspension et le repos; nous les indiquons, comme dans le poème original, par

un chiffre romain. Quelques personnes ont déjà reproché à M. de Lamartine d'avoir adopté cette forme pour quelques-unes de ses poésies; nous n'avons rien à leur répondre, si ce n'est qu'elles peuvent facilement la faire disparaître en ne s'arrêtant pas aux suspensions qu'elle indique. Quant à nous, nous pensons toujours que, dans des compositions de longue haleine, des repos ménagés avec art sont nécessaires à la pensée comme aux forces du lecteur, et que ces repos ne peuvent être plus convenablement indiqués que par le poète lui-même. Il nous aurait paru aussi inconvenant qu'inutile de parler des opinions politiques ou religieuses de l'auteur français dans l'avertissement d'un ouvrage de littérature légère, si nous n'avions été récemment encore mis en garde contre l'injustice des interprétations les plus forcées, par des articles de journaux où l'on discutait les opinions de l'homme au lieu des vers du poète. Un de ces journaux, dont nous respectons du reste l'impartialité et les doctrines (littéraires), a été

jusqu'à dire que les poésies de M. de Lamartine étaient *l'hymne du découragement et du scepticisme.* L'office du poète n'est point sans doute de prêcher des dogmes en vers ; mais nous en appelons à la conscience de tous les lecteurs pour réfuter une assertion de cette nature .... Si les *Méditations Poétiques* ont eu un si honorable succès, elles l'ont dû surtout à ce sentiment religieux qui respire dans toutes leurs pages. Tout le monde l'a senti, tout le monde l'a dit ; et c'est sans doute le genre d'éloge auquel l'auteur a été le plus sensible. Quelques vers pris isolément, ou détachés de l'ensemble qui les explique, peuvent donner lieu sans doute à des interprétations du genre de celles que nous combattons ici ; mais un vers, une stance, ne forment pas plus le sens d'un morceau de poésie, qu'un son isolé ne forme un concert : c'est l'accord qu'il faut juger.

Quoi qu'il en soit, et pour ôter tout prétexte à de semblables méprises, nous croyons devoir prévenir ici le lecteur, au nom de M. de La-

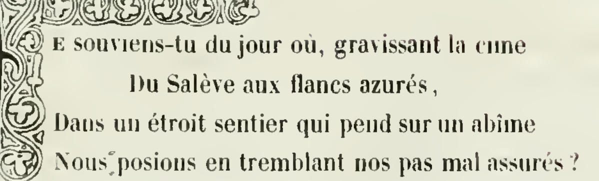
martine, que la *liberté*, qu'invoque dans ce nouvel ouvrage la muse de Childe-Harold, n'est point celle dont le nom profané a retenti depuis trente ans dans les luttes des factions, mais cette indépendance naturelle et légale, cette liberté, fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple, et qu'un homme est un homme; droit sacré et imprescriptible dont aucun abus criminel ne peut usurper ou flétrir le beau nom. Quant au ton plus réel de scepticisme qui se retrouve dans quelques morceaux de ce dernier chant de *Childe-Harold*, il est inutile de faire remarquer qu'il se trouve uniquement dans la bouche du héros, que, d'après ses opinions trop connues, l'auteur français ne pouvait faire parler contre la vraisemblance de son caractère. Satan, dans Milton, ne parle point comme les anges. L'auteur et le héros ont deux langages fort opposés; et M. de Lamartine serait très affligé qu'on pût l'accuser, même injustement, d'avoir fait naître le plus léger doute sur ses intentions, ou d'avoir répandu l'ombre d'un

nuage sur des convictions religieuses qui sont les siennes, et qu'il regarde avec raison comme la seule lumière de la vie et le plus précieux trésor de l'homme.





DÉDICACE.



E souviens-tu du jour où, gravissant la cime
Du Salève aux flancs azurés,
Dans un étroit sentier qui pend sur un abîme
Nous posions en tremblant nos pas mal assurés ?

Tu marchais devant moi. Balancés par l'orage,
Les rameaux ondoyans du mélèze et du pin,
S'écartant à regret pour t'ouvrir un passage,
Secouaient sur ton front les larmes du matin;
Un torrent sous tes pieds s'écroulant en poussière,
Traçait sur les rochers de verdâtres sillons,
Et, de sa blanche écume où jouait la lumière,
Élevait jusqu'à nous les flottans tourbillons.

Un nuage grondait encore
Sur les confins des airs, à l'occident obscur,
Tandis qu'à l'orient le souffle de l'aurore
Découvrait la moitié d'un ciel limpide et pur,
Et dorait de ses feux la voile qui colore
Des vagues du Léman l'éblouissant azur!
Tout à coup sur un roc, dont tu foulais la cime,
Tu t'arrêtas : tes yeux s'abaissèrent sur moi;
Tu me montrais du doigt les flots, les monts, l'abîme,
La nature et le ciel... et je ne vis que toi!...

Ton pied léger semblait s'élancer de sa base;
Ton œil planait d'en haut sur ces sublimes bords;
Ton sein, oppressé par l'extase,
Se soulevait sous ses transports,
Comme le flot captif qui, bouillant dans le vase,
S'enfle, frémit, s'élève, et surmonte ses bords.

Sur l'angle d'un rocher ta main était posée;

Par l'haleine des vents goutte à goutte essuyés,
Tes cheveux trempés de rosée,
Distillaient lentement ses perles à tes pieds.

Des cascades l'écume errante
Faisait autour de toi, sur un tapis de fleurs,
De son prisme liquide ondoyer les couleurs,
Et d'une robe transparente
Semblait t'envelopper dans ses plis de vapeurs!
Tu ressemblais... Mais non, toute image est glacée.
Rien d'humain ne saurait te retracer aux yeux;
Rien .. qu'une céleste pensée,
Qui, durant un songe pieux,
Sur ses ailes de feu dans les airs balancée,
Et du sein d'un cœur pur vers Dieu même élancée,
S'élève et plane dans les cieux!

Je te vis; je jurai de consacrer la trace
De ce trop rapide moment,
Et de graver ici ton nom... Ta main l'efface
De ce fragile monument.
Un jour, quand je te verrai lire
Ces vers dont un regard est le seul avenir,
Si tes yeux attendris ne peuvent retenir
Une larme aux sons de ma lyre,
Ah! qu'au moins tu puisses te dire:
« Ces chants qui m'ont ému, c'est moi qui les inspire,
« Et sa muse est mon souvenir! »





LE DERNIER CHANT

DU

PÈLERINAGE D'HAROLD.

I.

MUSE des derniers temps, divinité sublime,
Qui des monts fabuleux n'habites plus la cime;
Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,
Que le sein frémissant des généreux mortels:

Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre
Des lauriers du combat, des palmes du martyre,
Et qui fais retentir l'Hémus ressuscité
Des noms vengeurs du Christ et de la liberté !
Sentiment plus qu'humain que l'homme déifie,
Viens seul ! c'est à toi seul que mon cœur sacrifie !
Les siècles de l'erreur sont passés, l'homme est vieux ;
Ce monde, en grandissant, a détrôné ses dieux,
Comme l'homme qui touche à son adolescence
Brise les vains hochets de sa crédule enfance ;
L'Olympe n'entend plus, sur ses sommets sacrés,
Hennir du dieu du jour les coursiers altérés ;
Jupiter voit sa foudre entre ses mains brisée,
Des fils grossiers d'Omar provoquer la risée ;
Le Nil souille au désert, de son impur limon,
Les débris mutilés de l'antique Memnon ;
Délos n'a plus d'autels, Delphes n'a plus d'oracles.
Le Temps a balayé le temple et les miracles.
Hors le culte éternel, vingt cultes différens,
Du stupide univers bienfaiteurs ou tyrans,
Ont passé ! cherchez-les dans la cendre de Rome !...
Mais il reste à jamais au fond du cœur de l'homme
Deux sentimens divins, plus forts que le trépas :
L'Amour, la Liberté, dieux qui ne mourront pas !

II.

L'amour! je l'ai chanté, quand, plein de son délire,
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon cœur cédait au pouvoir d'un coup d'œil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil.
J'aimai, je fus aimé, c'est assez pour ma tombe;
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe!
Remplis seul aujourd'hui ma pensée et mes vers,
Toi qui naquis le jour où naquit l'univers,
Liberté! premier don qu'un dieu fit à la terre,
Qui marquas l'homme enfant d'un divin caractère,
Et qui fis reculer, à son premier aspect,
Les animaux tremblant d'un sublime respect;
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,
Air pur, air éternel qui fais respirer l'ame!
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous!
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves,
De ce que Dieu fit libre ils ont fait des esclaves!
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison:
Qu'ai-je dit? ils ont fait un crime de ton nom!
Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle,

Dans les cœurs asservis tu dors ; tu ne meurs pas !
Et, quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,
Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée
Tu jaillis tout à coup, et la terre est vengée !

III.

Ces temps sont arrivés ! Aux rivages d'Argos !
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots ?
C'est ton nom ! il franchit les écueils des Dactyles :
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles :
Du Pinde et de l'Ithôme il s'élance à la fois ;
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix :
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne :
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats
Des os de Miltiade et de Léonidas !
N'entends-tu pas siffler sur les flots du Bosphore
Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore ;
Qui, sillonnant la nuit l'archipel enflammé,
A travers les écueils dont Mégare est semé,
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,
Illuminent ses mers de cent phares funèbres,
Surprennent, sur les flots, leurs tyrans endormis,
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,

Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,
Bénissent leur trépas pourvu qu'il les consume?...

Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels!
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,
Toi que la tyrannie osait nommer un rêve!
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,
Viens voir, à la clarté de ces bûchers errans,
Ressusciter un peuple et périr des tyrans!

IV.

Mais où donc est Harold, ce pèlerin du monde
Dont j'ai suivi long-temps la course vagabonde?
A-t-il donc jeté l'ancre au midi de ses jours?
Ou s'est-il endormi dans d'ignobles amours?
Ai-je perdu ce fil de mes sombres pensées
Qui, marquant de mes pas les traces effacées,
M'aidait à retrouver moi-même dans autrui?
Mystérieux héros! c'était moi, j'étais lui;
Et, sans briser jamais le nœud qui les rassemble,
Nos deux cœurs, nos deux voix, sentaient, chantaient ensemble:
Mais, depuis qu'en partant, la ville des Césars
Le vit se retourner vers ses sacrés remparts,
Que Tibur, encor plein du chantre de Blanduse,

Tressaillit de plaisir sous les pas de sa Muse,
Et que de son sommet éclatant, d'où les yeux
Plongent sur une mer qui va s'unir aux cieux,
Albano l'entendit, en découvrant l'abîme [1],
Saluer l'Océan d'un adieu si sublime,
On n'a plus reconnu sa voix; et l'univers,
Encor retentissant de ses derniers concerts,
Comme un temple muet, semble attendre en silence
Que l'hymne interrompu tout à coup recommence.
Que fait-il? Sur quels bords ses astres inconstans
Ont-ils poussé ses mâts brisés avant le temps?
Quels flots furent témoins de son dernier naufrage?
Quel sol consolateur lui prêta son rivage?
O Muse qui donnais ta lyre à ses douleurs,
Viens donc, suivons ses pas aux traces de ses pleurs!

V.

Il est nuit; mais la nuit sous ce ciel n'a point d'ombre:
Son astre suspendu dans un dôme moins sombre,
Blanchit de ses lueurs des bords silencieux
Où la vague se teint du bleu pâle des cieux;
Où la côte des mers, de cent golfes coupée,
Tantôt humble et rampante et tantôt escarpée,
Sur un sable argenté vient mourir mollement,

Ou gronde sous le choc de son flot écumant.
De leurs vastes remparts les Alpes l'environnent :
Leurs sommets colorés que les neiges couronnent,
De colline en colline abaissés par degrés,
Montrent, près de l'hiver, des climats tempérés
Où l'aquilon, fuyant de son propre royaume,
De leurs tièdes parfums s'attiédit et s'embaume.

A travers des cyprès, dont l'immobilité,
Symbole de tristesse et d'immortalité,
Projette sur les murs ses ombres sépulcrales
Que les reflets du ciel percent par intervalles,
S'étend sur la colline un champêtre séjour :
Un long buisson de myrte en trace le contour :
Sur des gazons naissans de flexibles allées,
D'un rideau de verdure à peine encor voilées,
Égarant au hasard leur cours capricieux,
Conduisent en tournant, ou les pas, ou les yeux ;
Jusqu'au seuil où, formant de vertes colonnades,
La clématite en fleur se suspend aux arcades ;
Sur les toits aplatis, des jardins d'oranger
Ornent de leurs fruits d'or leur feuillage étranger ;
L'eau fuit dans les bassins, et, quand le jour expire,
Imite en murmurant les frissons du zéphire.
De là, l'œil enchanté voit, au pied des coteaux,

Gênes, fille des mers, sortir du sein des eaux :
Les dômes élancés de ses saintes demeures,
D'où l'airain frémissant fait résonner les heures,
Et les mâts des vaisseaux qui, dormant dans ses ports,
S'élèvent au niveau des palais de ses bords,
Et quand le flot captif les presse et les soulève,
D'un lourd gémissement font retentir la grève.
Quel silence!... Avançons... Tout dort-il en ces lieux?
L'éclat d'aucun flambeau n'y vient frapper mes yeux ;
Nul pas n'y retentit, nulle voix n'y murmure ;
Seulement, au détour de cette route obscure,
Un page et deux coursiers attendent ; et plus bas,
Dans cette anse où les flots expirent sans fracas,
Un brick aux flancs étroits, que l'on charge en silence,
Tend sa voile, et déjà sous son poids se balance.
Ces armes, ces coursiers, ce vaisseau loin du port,
Tout révèle un départ, et cependant tout dort!...

VI.

Mais non, tout ne dort pas; de fenêtre en fenêtre,
Voyez ce seul flambeau briller et disparaître ;
Il avance, il recule, il revient tour à tour.
Éclaire-t-il les pas du crime ou de l'amour?
Aux douteuses clartés qu'il jette sur le sable,

On croit le voir trembler dans une main coupable.
Il descend, il s'arrête à l'angle du palais:
Et l'œil, à la faveur de ses brillans reflets,
S'insinue, et parcourt un réduit solitaire
Dont les rideaux légers trahissent le mystère.
Sur le pavé, couvert des plus riches tapis,
Du pied le plus léger les pas sont assoupis;
Les murs en sont ornés d'opulentes tentures:
Sous les lambris dorés, d'élégantes peintures,
De tout voile jaloux dépouillant la beauté,
Enchaînent le regard ivre de volupté;
Et, sur trois pieds d'albâtre, une lampe nocturne
Y répand un jour doux, du sein voilé d'une urne.
Là, sous l'alcôve sombre où le pâle flambeau,
Semblable au feu mourant qui luit sur un tombeau,
Mêle d'ombre et de jour une teinte incertaine,
Une jeune beauté dort sur un lit d'ébène:
Son front est découvert; le sommeil, en ses jeux,
Semble avoir dispersé l'or de ses blonds cheveux
Qui, flottant sur son sein que leur voile caresse,
Jusqu'au pied de son lit roulent en longue tresse;
Près d'elle on voit encor, confusément jetés,
Les ornemens d'hier qu'à peine elle a quittés;
Ses anneaux, ses colliers, ses parures chéries,
Mêlés avec les fleurs que la veille a flétries,

Jonchent le seuil du lit d'ambre, de perle et d'or,
Qu'un de ses bras pendans semble y chercher encor !

VII.

La porte s'ouvre ; un homme, à pas comptés, s'avance.
Une lampe à la main, il s'arrête en silence :
Est-ce Harold ?... c'est bien lui ! Que le temps l'a changé !
Que son front, jeune encor, de jours semble chargé !
L'éclat dont son génie éclairait son visage
Luit toujours ; mais, hélas ! c'est l'éclair dans l'orage :
Et, plus que ce flambeau qui tremble dans sa main,
On croit voir vaciller son ame dans son sein.
Dans l'amère douceur d'un sourire farouche,
L'amour et le mépris se mêlent sur sa bouche ;
L'œil n'y peut du remords discerner la douleur,
Mais on dirait, à voir sa mortelle pâleur,
Qu'une apparition vengeresse, éternelle,
Le glace à chaque instant d'une terreur nouvelle :
Immobile, il contemple, au chevet de ce lit,
Cette femme qui dort, et qu'un songe embellit.
Encore dans la fleur de son adolescence,
Ses traits ont tout d'un ange... excepté l'innocence :
Ses yeux sont ombragés du voile de ses cils ;
Mais un pli qui se cache entre ses deux sourcils.

Trace que le sommeil n'a pas même effacée,
Montre que sur ce front quelque peine est passée.
Sa lèvre, où le sourire erre encore au hasard,
Glace le sentiment en charmant le regard;
Plus encor que l'amour la volupté s'y joue:
La peine en fait fléchir l'arc mobile, et sa joue
Ressemble au lis penché vers le midi du jour,
Qu'ont déjà respiré le zéphire ou l'amour!

VIII.

« Dors! murmurait Harold d'une voix comprimée;
Toi que je vais quitter! toi que j'ai tant aimée!
Toi qui m'aimas peut-être, ou dont l'art séducteur
Par l'ombre de l'amour trompa du moins mon cœur.
Qu'importe que le tien ne fût qu'un doux mensonge!
Je fus heureux par toi; tout bonheur est un songe!
Et je pars avant l'heure où le triste réveil
Eût dissipé pour nous cet enfant du sommeil!
Heureux qui, s'éloignant pendant que l'erreur dure,
Emporte dans son cœur une image encor pure;
Qui peut, dans les horreurs de son triste avenir,
Nourrir, comme un flambeau, quelque cher souvenir,
Et ne voit pas du moins, en perdant ce qu'il aime,
Cette idole qui tombe ou qu'il brisa lui-même.

D'un bonheur qui n'est plus étaler les débris
Où l'éternel remords rampe auprès du mépris !...
Gravez-vous dans mes yeux, voluptueuse image,
Front serein dont mon souffle écartait tout nuage !
Beaux yeux dont le regard me cherchera demain !
Lèvres dont les accens m'enivraient ! tendre main
Qui, s'ouvrant vainement pour s'unir à la mienne,
Ne rencontrera plus d'appui qui la soutienne !
Bouche que le sommeil n'a pu même assoupir !
Je voudrais emporter... tout ! jusqu'à ce soupir
Qui, soulevant ce sein plus mobile que l'onde,
Semble espérer en vain qu'un soupir lui réponde !

« Voilà donc ce qui fit mon bonheur un instant !
Mon bonheur !... Non, de toi je n'attendais pas tant :
Pourvu que le plaisir, les voluptés légères
Couronnassent de fleurs nos chaînes passagères ;
Que, dans ce doux climat par tes pas embelli,
Je pusse respirer ses parfums... et l'oubli ;
Que le remords, fuyant aux accens de ta bouche,
Laissât le doux sommeil s'approcher de ma couche ;
Léna ! c'était assez pour un cœur profané !
C'était mon seul bonheur ! et tu me l'as donné !
Mais, de quelque nectar qu'elle ait été remplie,
La coupe où nous buvons a toujours une lie :

N'épuisons donc jamais sa liqueur qu'à demi,
Et, consacrant le reste au destin ennemi,
Faisons-lui prudemment, quelque effort qu'il en coûte,
Une libation de la dernière goutte !
Je t'aime encor; je pars. Adieu !... Trompeur sommeil,
Retarde un désespoir qui l'attend au réveil ! »

IX.

Harold s'est élancé sur son léger navire ;
Dans les câbles tendus la nuit déjà soupire ;
La voile, qui s'entr'ouvre au vent qui l'arrondit,
Monte de vergue en vergue, et s'enfle et s'agrandit :
Et, couvrant ses flancs noirs de l'ombre de son aile,
Fait pencher sur les flots le vaisseau qui chancelle.
On lève l'ancre, il fuit ; le flot qu'il a fendu
Sur sa trace un moment demeure supendu,
Et, retombant bientôt en vapeur qui surnage,
De blancs flocons d'écume inonde au loin la plage :
Voilà tout ce qu'Harold a laissé dans ces lieux !...
Et la vague a repris son bord silencieux.
Mais sur le pont tremblant du vaisseau qui dérive,
Un bruit sourd et confus monte et frappe la rive ;
La voix des vents s'y mêle aux cris des matelots :
On y voit confondus, rouler au gré des flots,

Des faisceaux éclatans de harnais et d'armures,
Qui rendent en tombant de sinistres murmures;
Des sabres, des mousquets brillans d'argent et d'or,
Que la poudre et le sang n'ont pas ternis encor:
Des lances, des drapeaux où, parmi le tonnerre,
Brille un signe inconnu sur les champs de la guerre:
On voit, autour des mâts, des coursiers enchaînés
Battre le pont tremblant sous leurs pieds étonnés,
Et, secouant leurs crins qu'un flot d'écume inonde,
Hennir à chaque vent qui les berce sur l'onde.
Mais Harold, que fait-il? Seul, au bout du vaisseau,
Enveloppé des plis de son large manteau,
Sombre comme la nuit dont son cœur est l'image,
D'un œil insouciant il voit fuir le rivage.

X.

Où va-t-il?... Il gouverne au berceau du soleil[4].
Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil?
Va-t-il, le cœur brûlant d'une foi magnanime,
Conquérir une tombe au désert de Solyme;
Ou, pèlerin armé, son bourdon à la main,
Laver ses pieds souillés dans les flots du Jourdain?
Non: du sceptique Harold le doute est la doctrine:
Le croissant ni la croix ne couvrent sa poitrine;

Jupiter, Mahomet, héros, grands hommes, dieux,
(O Christ, pardonne-lui!) ne sont rien à ses yeux
Qu'un fantôme impuissant que l'erreur fait éclore,
Rêves plus ou moins purs qu'un vain délire adore,
Et dont, par ses clartés, la superbe raison,
Siècle après siècle, enfin délivre l'horizon.
Jamais, d'aucun autel ne baisant la poussière,
Sa bouche ne murmure une courte prière;
Jamais, touchant du pied le parvis d'un saint lieu,
Sous aucun nom mortel il n'invoqua son Dieu!
Le dieu qu'adore Harold est cet agent suprême,
Ce Pan mystérieux, insoluble problème,
Grand, borné, bon, mauvais, que ce vaste univers
Révèle à ses regards sous mille aspects divers;
Être sans attributs, force sans providence,
Exerçant au hasard une aveugle puissance;
Vrai Saturne, enfantant, dévorant tour à tour,
Faisant le mal sans haine et le bien sans amour;
N'ayant pour tout dessein qu'un éternel caprice;
Ne commandant ni foi, ni loi, ni sacrifice;
Livrant le faible au fort et le juste au trépas,
Et dont la raison dit: Est-il? ou n'est-il pas?

XI.

Ses compagnons épars, groupés sur le navire,
Ne parlent point entre eux de foi ni de martyre,
Ni des prodiges saints par la croix opérés,
Ni des péchés remis dans des lieux consacrés :
D'un plus fier évangile apôtres plus farouches,
Des mots retentissans résonnent sur leurs bouches :
Gloire, honneur, liberté, grandeur, droit des humains,
Mort aux tyrans sacrés, égorgés par leurs mains,
Mépris des préjugés sous qui rampe la terre,
Secours aux opprimés, vengeance, et surtout guerre !
Ils vont, suivant partout l'errante liberté,
Répondre en Orient au cri qu'elle a jeté ;
Briser les fers usés que la Grèce assoupie
Agite, en s'éveillant, sur une race impie,
Et voir dans ses sillons, inondés de leur sang,
Sortir d'un peuple mort un peuple renaissant.

XII.

Déjà, dorant les mâts, le rayon de l'aurore
Se joue avec les flots que sa pourpre colore ;
La vague, qui s'éveille au souffle frais du jour,

En sillons écumeux se creuse tour à tour ;
Et le vaisseau, serrant la voile mieux remplie,
Vole et rase de près la côte d'Italie.
Harold s'éveille ; il voit grandir dans le lointain
Les contours azurés de l'horizon romain ;
Il voit sortir grondant, du lit fangeux du Tibre,
Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre,
Et Soracte, dressant son sommet dans les airs,
Seul se montrer debout où tomba l'univers.
Plus loin, sur les confins de cette antique Europe,
Dans cet Éden du monde, où languit Parthénope,
Comme un phare éternel sur les mers allumé,
Son regard voit fumer le Vésuve enflammé :
Semblable au feu lointain d'un mourant incendie,
Sa flamme, dans le jour un moment assoupie,
Lance, au retour des nuits, des gerbes de clartés ;
La mer rougit des feux dans son sein reflétés,
Et les vents, agitant ce panache sublime,
Comme un pilier en feu d'un temple qui s'abîme,
Font pencher sur Pæstum, jusqu'à l'aube des jours,
La colonne de feu qui s'écroule toujours.
A la sombre lueur de cet immense phare,
Harold longe les bords où frémit le Ténare ;
Où l'Élysée antique, en un désert changé,
Étalant les débris de son sol ravagé,

Du céleste séjour dont il offrait l'image
Semble avoir conservé les astres sans nuage.
Mais là, près de la tombe où le grand cygne dort,
Le vaisseau tout à coup tourne sa poupe au bord.
Fuyant de vague en vague, Harold, avec tristesse,
Voit sous les flots brillans la rive qui s'abaisse ;
Bientôt son œil confond l'océan et les cieux ;
Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,
Semblent s'évanouir en de vagues nuages,
Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

XIII.

« Italie ! Italie ! adieu, bords que j'aimais !
Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais !
O terre du passé, que faire en tes collines ?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
On se retourne en vain vers les vivans : tout dort,
Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire,
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire !
Tout dort ! et cependant l'univers est debout !
Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout !
Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages
Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages,

Jetant sur tes cités un regard de mépris,
Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris.
Et, mesurant de l'œil tes arches colossales.
Tes temples, tes palais, tes portes triomphales,
Avec un rire amer, demandent vainement
Pour qui l'immensité d'un pareil monument;
Si l'on attend qu'ici quelqu'autre César passe.
Ou si l'ombre d'un peuple occupe tant d'espace?
Et tu souffres sans honte un affront si sanglant!
Que dis-je? tu souris au barbare insolent!
Tu lui vends les rayons de ton astre qu'il aime!
Avec un lâche orgueil, tu lui montres, toi-même,
Ton sol partout empreint des pas de tes héros,
Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos.
Ces marbres mutilés par le fer du barbare,
Ces bustes, avec qui son orgueil te compare,
Et de ces champs féconds les trésors superflus.
Et ce ciel qui t'éclaire, et ne te connaît plus!
Rougis!... Mais non : briguant une gloire frivole.
Triomphe! On chante encore au pied du Capitole!
A la place du fer, ce sceptre des Romains,
La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains;
Tu sais assaisonner des voluptés perfides,
Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides,
Animer les couleurs sous un pinceau vivant;

Ou, sous l'adroit burin de ton ciseau savant,
Prêter avec mollesse, au marbre de Blanduse,
Les traits de ces héros dont l'image t'accuse!
Ta langue, modulant des sons mélodieux,
A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux;
Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave;
Et semblable au serpent, dont les nœuds assouplis
Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
Façonnée à ramper par un long esclavage,
Elle se prostitue au plus servile usage,
Et, s'exhalant sans force en stériles accens,
Ne fait qu'amollir l'ame et caresser les sens.

« Monument écroulé, que l'écho seul habite!
Poussière du passé, qu'un vent stérile agite!
Terre, où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sur un sol vieilli les hommes naissent vieux,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre,
Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où l'amour n'est qu'un piége, et la pudeur qu'un fard,
Où la ruse a faussé le rayon du regard,
Où les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore,
Un nuage éclaté qui retentit encore!
Adieu! Pleure ta chute en vantant tes héros!

Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine!...

XIV.

« Mais, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux,
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux;
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire,
La Foi sur tes débris a fondé son empire!
La Nature, immuable en sa fécondité,
T'a laissé deux présens : ton soleil, ta beauté!
Et noble dans son deuil, sous tes pleurs rajeunie,
Comme un fruit du climat enfante le génie!
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant!
A ce bruit impuissant, la terre tremble encore,
Et tout cœur généreux te regrette et t'adore!

« Et toi qui m'as vu naître, Albion, cher pays
Qui ne recueilleras que les os de ton fils,
Adieu! Tu m'as proscrit de ton libre rivage;
Mais dans mon cœur brisé j'emporte ton image!
Et, fier du noble sang qui parle encore en moi,
De tes propres vertus t'honorant malgré toi.

Comme ce fils de Sparte allant à la victoire,
Je consacre à ton nom ou ma mort, ou ma gloire !
Adieu donc ! Je t'oublie, et tu peux m'oublier :
Tu ne me reverras que sur mon bouclier !...

XV.

« Que ce vent dans ma voile avec grace soupire !
On dirait que le flot reconnaît mon navire,
Comme le fier coursier, par son maître flatté,
Hennit en revoyant celui qu'il a porté !
Oui, vous m'avez déjà bercé sur vos rivages,
O vagues, de mon cœur orageuses images,
Plaintives, sans repos, terribles comme lui,
Vous savez qui j'étais ! mais qui suis-je aujourd'hui ?
Ce que j'étais alors : un mystère, un problème ;
Un orage éternel qui roule sur lui-même ;
Un rêve douloureux qui change sans finir ;
Un débris du passé qui souille l'avenir ;
Un flot, comme ces flots errant à l'aventure,
Portant de plage en plage une écume, un murmure,
Et qui, semblable en tout au mobile élément,
Sans avancer jamais, flotte éternellement !
Qu'ai-je fait de mes jours ? où sont-ils ? quel usage,
Aux autres, à moi-même, atteste leur passage ?

Quelle borne éternelle a marqué mon chemin ?
Quel fruit ai-je cueilli qui n'ait trompé ma main ?
Tentant mille sentiers sans savoir lequel suivre,
Où n'ai-je pas erré ?... Mais errer, est-ce vivre ?...
N'est-il pas dans le ciel, en nous-même, ici-bas,
Quelque but éclatant pour diriger nos pas,
Et vers qui l'Espérance, en marchant, puisse dire :
S'il m'échappe, du moins je sais à quoi j'aspire ?

« L'hirondelle, en suivant les saisons dans les airs,
Voit, des bords qu'elle fuit, l'autre rive des mers,
Le pilote, que l'ombre entoure de ses voiles,
Suit un phare immobile au milieu des étoiles ;
L'aigle vole au soleil, la colombe à son nid ;
Sur l'abîme orageux que sa proue aplanit,
Sous des cieux inconnus guidé par sa boussole,
A travers l'horizon le vaisseau voit le pôle ;
L'homme seul ne voit rien pour marquer son chemin,
Qu'hier et qu'aujourd'hui, semblables à demain ;
Et changeant à toute heure et de but et de route,
Marche, recule, avance, et se perd dans son doute !

XVI.

« Mon but ! trop près de moi mes mains l'avaient placé.
J'ai fait deux pas à peine, et je l'ai dépassé !
J'ai chanté ; l'univers, charmé de mon délire,
D'une gloire précoce a couronné ma lyre.
C'est assez ; je suis las de ce stérile bruit,
Par l'écho monotone en tout lieu reproduit ;
Un nom ! toujours un nom ! qu'est-ce qu'un nom m'importe?
Hélas ! et qu'apprend-il à celui qui le porte ?
Que dans l'urne sans fond un mot de plus jeté
Tombe en retentissant dans la postérité.
Qu'est-ce que cette gloire incertaine, éphémère,
Qui s'écrit sur la feuille en léger caractère,
Dont par l'aile du Temps un seul mot effacé
Emporte pour jamais le souvenir glacé ?
Simulacre de gloire, ombre de renommée,
Qui s'engloutit dans l'onde ou se perd en fumée !
Fantôme dont mon cœur fut un jour ébloui,
Et que j'ai méprisé dès que j'en ai joui !

« Il me faut cette gloire impérissable, immense,
Qui, payant d'autres cœurs d'une autre récompense,
Aux derniers coups du bronze encor retentissant,

Sur la terre ou les flots s'écrit avec du sang,
Et couvrant d'un trophée un champ de funérailles,
Grave à jamais nos noms sur l'airain des batailles,
Ou sur les fondemens du temple ensanglanté
Que la Victoire enfin fonde à la Liberté !

XVII.

« Souvent, le bras posé sur l'urne d'un grand homme,
Soit aux bords dépeuplés des longs chemins de Rome,
Soit sous la voûte auguste où, de ses noirs arceaux,
L'ombre de Westminster consacre ses tombeaux,
En contemplant ces arcs, ces bronzes, ces statues,
Du long respect des temps par l'âge revêtues,
En voyant l'étranger, d'un pied silencieux,
Ne toucher qu'en tremblant le pavé de ces lieux,
Et, des inscriptions sur la poudre tracées,
Chercher pieusement les lettres effacées,
J'ai senti qu'à l'abri d'un pareil monument,
Leur grande ombre devait dormir plus mollement ;
Que le bruit de ces pas, ce culte, ces images,
Ces regrets renaissans et ces larmes des âges,
Flattaient sans doute encore, au fond de leur cercueil,
De ces morts immortels l'impérissable orgueil
Qu'un cercueil, dernier terme où tend la gloire humaine,

De tant de vanités est encor la moins vaine;
Et, que, pour un mortel, peut-être il était beau
De conquérir, du moins, ici-bas un tombeau!..

Je l'aurai !... Cependant mon cœur souhaite encore
Quelque chose de plus; mais quoi donc? il l'ignore.
Quelque chose au-delà du tombeau! Que veux-tu?
Et que te reste-t-il à tenter?... la vertu!
Hé bien! pressons ce mot jusqu'à ce qu'il se brise!
S'immoler sans espoir pour l'homme qu'on méprise;
Sacrifier son or, ses voluptés, ses jours,
A ce rêve trompeur... mais qui trompe toujours;
A cette liberté que l'homme qui l'adore
Ne rachète un moment que pour la vendre encore;
Venger le nom chrétien du long oubli des rois;
Mourir en combattant pour l'ombre d'une croix,
Et n'attendre pour prix, pour couronne et pour gloire,
Qu'un regard de ce juge en qui l'on voudrait croire...
Est-ce assez de vertu pour mériter ce nom?
Hé bien! sachons enfin si c'est un rêve ou non! »

XVIII.

Silence!... Est-ce un nuage, ou l'ombre d'une voile
Qui du soir tout à coup vient dérober l'étoile?

L'ombre approche, s'étend. « Aux armes! un vaisseau! »
Comme un noir ouragan, son poids fait plier l'eau:
Ses trois ponts élevés d'étages en étages,
Ses antennes, ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Cachant l'azur du ciel aux yeux des matelots,
D'une nuit menaçante obscurcissent les flots.
Tel un vautour des mers, fondant sur l'hirondelle,
Couvre déjà l'oiseau de l'ombre de son aile.
Quel est le pavillon? c'est l'odieux croissant.
Qu'entend-on sur son bord? un soupir gémissant,
Les sanglots des enfans et des vierges plaintives
Qui pleurent de Chio les paternelles rives,
Et qu'un vainqueur cruel traîne en captivité,
Pour présenter leur tête ou vendre leur beauté.
« Délivrons, dit Harold, ou vengeons ces victimes!
Que l'amour ne soit pas le prix sanglant des crimes!
Feu!... » L'éclair est moins prompt, le tonnerre ennemi
Éveille coup sur coup l'Ottoman endormi;
Chaque boulet, fidèle au regard qui le guide,
Semble emprunter de l'homme un instinct homicide,
Trace un sillon sanglant dans les rangs qu'il abat,
Fait écrouler le pont sous les débris du mât,
Ou brise le timon dans les mains du pilote.
Déjà, comme un corps mort, la masse immense flotte:
En vain, pour éloigner le plomb qui fond sur eux,

Ses trois ponts à la fois vomissent tous leurs feux :
Comme un adroit lutteur, le brick léger s'efface,
Les coups mal dirigés se perdent dans l'espace;
Cent boulets, sur les flots, vont jaillir en sifflant :
Puis, d'un coup de timon rapporté sur son flanc,
Dans ses agrès brisés son mât penché s'engage.
Harold, le sabre en main, s'élance à l'abordage,
Et, faisant tournoyer son glaive autour de lui,
Trace un cercle sanglant : tout tombe, ou tout a fui.
C'en est fait ! ses guerriers, élancés sur sa trace,
Du pont jonché de morts ont balayé l'espace.

XIX.

« Rendez-vous ! » Mais quel cri de surprise et d'horreur
Dans son sanglant triomphe arrête le vainqueur ?
L'Ottoman veut-il donc périr avec sa proie ?
Voyez, déjà la flamme en torrens se déploie ;
Du pied fumant des mâts monte un long cri de mort :
Harold épouvanté s'élance sur son bord,
Et, du navire en feu détachant son navire,
Hors du vent enflammé lentement se retire.
Pleurant sur son triomphe, il contemple de loin
Ce funèbre bûcher dont l'abîme est témoin.
Excité par les vents, le rapide incendie,

De sabords en sabords, court, monte, se replie,
Remonte, redescend, rase les flots fumans,
Entoure le vaisseau de ses feux écumans,
Et, sous les coups du vent éparpillant ses flammes,
Revient et l'engloutit sous ses brûlantes lames;
Lançant ses dards de feu, glissant comme un serpent,
Le long des mâts noircis il s'élève en rampant;
La vergue tombe en feu sur le pont qu'elle écrase;
La voile en frémissant se déroule et s'embrase;
Emportés dans les airs, ses lambeaux enflammés
Vont tomber sur les flots à demi consumés,
Et la mer, les portant sur ses vagues profondes,
Semble rouler au loin des flammes au lieu d'ondes.
Mais le salpêtre en feu lance un dernier éclair;
L'air frémit, le coup part, le vaisseau vole en l'air:
Ses éclats, retombant de distance en distance,
Sèment d'un son lugubre un lugubre silence;
L'onde éteint les débris, l'air emporte le bruit,
Et l'Océan n'est plus que silence et que nuit.

XX.

Mais, sur les flots obscurs, quel son renaît, expire,
Et comme un cri plaintif roule autour du navire?
Serait-ce...! Harold, rebelle aux cris des matelots,

Reconnaît une voix.... s'élance au sein des flots,
Nage au bruit, voit flotter sur la nuit de l'abîme,
Un débris qu'embrassait une jeune victime,
L'arrache aux flots jaloux, l'emporte triomphant,
Et revient sur le pont déposer... une enfant.
Essuyant ses beaux yeux du flot qui les inonde,
De ses cheveux trempés il fait ruisseler l'onde,
La réchauffe aux rayons d'un foyer rallumé,
Et, sous son vêtement à demi consumé,
Aux anneaux d'un collier qui pend sur sa poitrine,
Il découvre un portrait!... Il le prend, il s'incline,
Aux lueurs de la flamme il contemple... Grands dieux!
Ces traits!... sont ceux d'Harold!!! Il n'en croit pas ses yeux.
« Quel est ton nom?—Adda.—Ton pays?—Épidaure.
—Ta mère?—Éloydné.—Ton père?—Je l'ignore:
Ma mère, en expirant sous le glaive assassin,
Cacha, sans le nommer, son image en mon sein.
On dit qu'un étranger... Mais qui sait ce mystère?
—C'est assez! dit Harold; va! je serai ton père!»
Et, pressant sur son cœur l'enfant abandonné,
Il murmurait tout bas le nom d'Éloydné!
Soit qu'il sût le secret de sa triste naissance,
Soit qu'il fût attendri des graces de l'enfance
Et voulût opposer à son cœur attristé
Cette image du ciel: innocence et beauté!

XXI.

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une terre éclore :
Terre dont l'Océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil,
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,
Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce! A ce nom, à cet auguste aspect,
L'esprit anéanti de pitié, de respect,
Contemplant du destin le déclin et la cime,
De la gloire au néant a mesuré l'abîme.
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,
L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète :
Mais, à travers ce deuil, le regard enchanté
Reconnaît en pleurant son antique beauté,
Et la Nature, au moins, par le temps rajeunie,
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.
C'est toujours le pays du soleil et des dieux !
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux,
Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.

Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés.
Par l'arbre de Minerve à demi couronnés.
Expirent par degrés sur la plage sonore
Où Syrinx sur les flots semble gémir encore.
Et, présentant aux yeux leurs penchans escarpés.
Du soleil tour à tour selon l'heure frappés.
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure.
Paraissent ondoyer en vagues de verdure.
Là, l'histoire ou la fable ont semé leurs grands noms
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.
Ce sommet, c'est le Pinde! et ce fleuve est Alphée!
Chaque pierre a son nom. chaque écueil son trophée;
Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu;
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.
Ces marais sont le Styx, ce gouffre est la Chimère!
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,
Ces bords où sont écrits vingt siècles éclatans,
Retentissant encor des pas lointains du Temps,
D'un poème scellé par la gloire et les âges.
Semblent, à chaque pas, dérouler d'autres pages.
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler;
Et, frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes.
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes.
Tel, si, pendant le cours d'un songe dont l'erreur

Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,
Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère :
Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple, en pleurant, ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière,
Ces lèvres dont l'accent, si doux à répéter,
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter,
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre :
Et, lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

XXII.

Homère ! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont,
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge et d'une autre nature,
Homme ! l'homme n'a plus le mot qui te mesure !
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et, dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poëme !
Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs !
Un Dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs !
Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme

Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme.
Mais, dans ces premiers jours, où, d'un limon moins vieux,
La nature enfantait des monstres ou des dieux.
Le ciel t'avait créé dans sa magnificence
Comme un autre Océan, profond, sans rive, immense;
Sympathique miroir, qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour à tour les graces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentans de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde!

Cependant l'univers, de ses traces rempli,
T'accueillit, comme un Dieu... par l'insulte et l'oubli!
On dit que, sur ces bords où règne ta mémoire,
Une lyre à la main, tu mendiais ta gloire!...
Ta gloire! Ah! qu'ai-je dit? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau!
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard!
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre;

Et de ces vils serpens qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles,
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris!
C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge :
Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage.
Le bruit d'un nom fameux de trop près entendu,
Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu
Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
Ébranle au loin le temple et tourmente l'oreille:
Mais qui, vibrant de loin, et d'échos en échos
Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,
Comme un céleste accent, dans la vague soupire,
Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,
Attendrit la pensée, élève l'ame aux cieux,
De ses accords sacrés charme l'homme pieux,
Et, tandis que le son lentement s'évapore,
Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

XXIII.

Mais quel est ce rocher qui, creusé par les mers,
Résonne nuit et jour du choc des flots amers,
Incline sur les eaux son sommet chauve et sombre,
Et couvre de si loin le vaisseau de son ombre ?
Attestant sur ces bords les âges révolus,
Noble et dernier débris d'un temple qui n'est plus,
Une seule colonne y brave la tempête,
Et, du sein des écueils dressant encor sa tête,
Semble rester debout sur ses bords éclatans,
Comme entre un siècle et l'autre une borne des temps.
Des injures du ciel le pêcheur la préserve ;
Et ce dernier soutien du temple de Minerve
Sert à guider de loin les yeux des matelots,
Ou l'esquif du pêcheur égaré sur les flots.
Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne.
Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnaît Sunium... Sunium ! A ce nom,
Il croit revoir flotter la robe de Platon,
Quand ce sage, fuyant une foule insensée,
Venait dans le désert consulter... sa pensée ;
Et qu'assis en silence au bord des flots amers,
Son œil divin plongé dans le ciel ou les mers,

Écoutant en soi-même un vague et doux murmure,
Il croyait distinguer la voix de la nature,
Ou des sphères du ciel le bruit harmonieux,
Ou ces songes divins qui lui parlaient des dieux!
Voix céleste, qui parle au bord des mers profondes,
Dans les soupirs des bois, dans les accords des ondes,
Partout où l'homme enfin n'a point gravé ses pas,
Harold aussi t'entend!... mais ne te comprend pas!

XXIV.

Son vaisseau lentement flotte en longeant la plage,
Mais quel chant solennel s'élève du rivage?
Quel immense cortége, en blancs habits de deuil,
De colline en colline, et d'écueil en écueil,
Comme un troupeau lointain que le berger ramène,
Par ses prêtres conduit serpente dans la plaine!
Quel deuil semble peser sur leurs fronts affligés?
De quels pieux fardeaux leurs bras sont-ils chargés?
Avec quel saint respect sur l'herbe ils les déposent,
Et, fléchissant leurs fronts, de larmes les arrosent!
Approchons!... De plus près le vent soufflant du bord,
Aux oreilles d'Harold porte un hymne de mort;
Il frémit, mais son cœur dédaigne un vain présage,
Et bientôt son esquif l'a jeté sur la plage :

A la foule attentive il se mêle au hasard.
Quel spectacle, grands dieux ! vient frapper son regard!

Auprès d'un simple autel, formé d'un cippe antique,
Qui du temple écroulé jonchait le vieux portique,
Trois fois douze cercueils, avec ordre rangés,
De palmes, de cyprès, de narcisse ombragés,
Formaient, autour du prêtre, une funèbre enceinte,
Où les diacres chantaient en répandant l'eau sainte.
Harold, en contemplant ces pompes du trépas,
Croit compter des guerriers tombés dans les combats,
Et, promenant sur eux ses yeux voilés de larmes,
Cherche autour des tombeaux ces fiers coursiers, ces armes,
Ces bronzes, ces tambours, qui, pleurant les héros,
D'un dernier bruit de gloire accompagnent leurs os.
Il ne voit que des fleurs et des voiles pudiques,
Des emblèmes touchans des vertus domestiques,
Des couronnes d'hymen, l'aiguille, les fuseaux,
Que les femmes d'Hellé portaient jusqu'aux tombeaux :
Des vierges qui, vidant des corbeilles d'acanthe,
Effeuillaient sous leurs doigts les lis de l'Érymanthe;
Des enfans éplorés, en habits d'orphelin,
Tenant les coins flottans de longs linceuls de lin;
Et plus loin, des guerriers qui, la tête inclinée,
Plaignant avant le temps la beauté moissonnée.

Pressaient en frémissant leur glaive dans leur main,
Et poussant des sanglots qu'ils retiennent en vain,
A l'horreur de ce deuil semblaient livrer leurs ames,
Et pleuraient sans rougir... comme on pleure des femmes.
A cet étrange aspect, saisi d'étonnement,
Harold n'ose troubler leur saint recueillement :
Mais, au moment fatal du divin sacrifice [6],
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel,
Et, victime échappée au sort qu'elle raconte,
Le front ceint de lauriers, mais rougissant de honte,
Ses longs cheveux épars, emblème de son deuil,
Chante l'hymne de mort à ses sœurs du cercueil !

XXV.

« Sur les sommets glacés du sauvage Érymanthe,
Des bords délicieux où le Làos serpente,
Fuyant les fers sanglans d'un vainqueur inhumain,
De rochers en rochers nous gravissons en vain ;
Le féroce Delhys, que son vézir excite,
Nous suivant jusqu'aux lieux que le tonnerre habite,
Comme un troupeau de daims forcé par les chasseurs,
Fait tomber sous ses coups nos derniers défenseurs.

Déjà, du haut des monts, sur nos camps descendue,
Notre dernière nuit nous dérobe à sa vue :
Nuit courte ! nuit suprême, hélas ! dont le matin
Doit éclairer l'horreur de notre affreux destin !
Le sommeil ne vint pas effleurer nos paupières :
Les prêtres, vers le ciel élevant nos prières,
En mots mystérieux que nous n'entendions pas,
Bénissaient sous nos pieds la terre du trépas ;
Sur le granit tranchant des roches escarpées,
Les guerriers aiguisaient le fil de leurs épées,
Et, les voyant briller, les pressaient sur leur cœur,
Comme un frère mourant embrasse son vengeur !
Assises à leurs pieds, les mères, les épouses,
De ces heures de mort, hélas! encor jalouses,
D'une invincible étreinte enlaçaient leurs époux,
Ou, posant tristement leurs fils sur leurs genoux,
Dans un amer baiser qu'interrompaient leurs larmes,
Pour la dernière fois s'enivraient de leurs charmes,
Et leur faisaient couler, avant que de périr,
Les gouttes de ce lait que la mort va tarir !...

« Mais à peine, dorant les sommets du Ménale,
L'aurore suit au ciel l'étoile matinale,
La terre retentit du cri d'Allah ! Des pas,
Dans l'ombre des vallons roulent avec fracas ;

De menaçantes voix s'appellent, se répondent;
Sur nos fronts, sous nos pieds le fer luit, les feux grondent.
Et du rapide obus les livides clartés
Nous montrent nos bourreaux fondant de tous côtés.
Déjà, sous le tranchant du sanglant cimeterre,
Nos premiers rangs atteints roulent, jonchent la terre:
Par un étroit sentier, de noirs rochers couvert,
Un seul passage encore à la fuite est ouvert:
Les vierges, les vieillards, à la hâte s'y glissent;
Leurs enfans dans les bras, les mères y gravissent.
Et tandis que nos fils, nos frères, nos époux,
En disputent l'entrée en périssant pour nous,
D'un sommet escarpé qui pend sur un abîme,
Pour attendre la mort, nous atteignons la cime.

XXVI.

« C'était un tertre vert sur un pic suspendu:
L'Érymanthe, à nos pieds, par un torrent fendu,
Découvrait tout à coup un gouffre vaste et sombre,
Dont l'œil épouvanté n'osait mesurer l'ombre;
Des rochers s'y dressaient, sur leur base tremblans,
Des troncs déracinés en hérissaient les flancs;
Des vautours tournoyans, plongeant dans ses ténèbres,
En frappaient les parois de leurs ailes funèbres,

Et, dans le fond voilé du gouffre sans repos,
On entendait, sans voir, mugir, hurler des flots,
Dont les vents engouffrés, dans l'abîme qui fume.
Sur ses bords déchirés roulaient, brisaient l'écume.
Et, du noir précipice épaississant la nuit,
D'une foudre éternelle y redoublaient le bruit.
De ce sublime écueil environné d'orage,
Nos yeux plongeaient aussi sur le lieu du carnage.
Ils voyaient, sous le fer des cruels Musulmans,
Tomber l'un après l'autre, amis, frères, amans,
Et, par leur nombre, hélas! que le glaive dévore,
Comptaient combien d'instans il nous restait encore !
Déjà, sur les débris d'un peuple tout entier,
Le féroce Ottoman s'ouvre un sanglant sentier.
Une femme, une mère, ô désespoir sublime !
« Il ne nous reste plus qu'un vengeur... c'est l'abîme!»
Dit-elle, et vers le bord précipitant ses pas,
Elle montre l'enfant qui sourit dans ses bras,
De sa bouche entr'ouverte arrache la mamelle,
L'élève dans ses mains, tremble, hésite, chancelle,
Et, s'animant aux cris d'un vainqueur furieux,
Le lance dans l'abîme en détournant les yeux!...
Le gouffre retentit en dévorant sa proie.
Elle sourit au bruit que l'écho lui renvoie,
Et se tournant vers nous : « Vous frémissez? pourquoi?

Il est libre, dit-elle ; et vous, imitez-moi,
Mères, qui, nourrissant vos fils du lait des braves,
N'avez pas, dans vos flancs, porté de vils esclaves ! »
Chaque mère, à ces mots, dans l'abîme sans fond
Jette un poids à son tour, et l'abîme répond :
Puis, formant tout à coup une funèbre danse,
Entrelaçant nos mains et tournant en cadence,
Aux accens de ce chœur qu'aux rives de l'Ysmen
Les vierges vont chanter aux fêtes de l'hymen,
Notre foule en s'ouvrant forme une ronde immense,
Et, chaque fois que l'air finit et recommence,
Celle qu'au bord fatal a ramené le sort,
Comme un anneau brisé d'une chaîne de mort,
S'en détache, et d'un saut s'élance dans l'abîme ;
Le bruit sourd de son corps, roulant de cime en cime,
Du gouffre insatiable ébranlant les échos,
Accompagnait le chœur qui chantait en ces mots :
Contraste déchirant, air gracieux et tendre,
Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre,
Et dont le doux refrain et l'amoureux accord
Doublaient en cet instant les horreurs de la mort !

XXVII.

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Pourquoi pleurer! C'est ton jour le plus beau!
Vierge aux yeux noirs, pourquoi pencher ta tête
Comme un beau lis courbé par la tempête,
Que son doux poids fait incliner sur l'eau?

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

C'est ton amant! il vient; j'entends ses pas;
Que cet anneau soit le sceau de sa flamme!
Si ton amour est entré dans son ame,
Sans la briser il n'en sortira pas!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Entre tes mains prends ce sacré flambeau;
Vois comme il jette une flamme embaumée!
Que d'un feu pur votre ame consumée
Parfume ainsi la route du tombeau!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

Vois-tu jouer ces chevreaux couronnés,
Que sur ton seuil ont laissés tes compagnes ?
Ainsi bientôt l'émail de nos campagnes
Verra bondir tes heureux nouveau-nés ?

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

Vole au vallon, courbe un myrte en cerceau,
Pour ombrager ton enfant qui sommeille ;
Le moissonneur prépare sa corbeille,
La jeune mère arrondit son berceau !

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

Sais-tu les airs qu'il faut pour assoupir
Le jeune enfant qui pend à la mamelle ?
Entends, entends gémir la tourterelle ;
D'une eau qui coule imite le soupir !

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose.

XXVIII.

« Ainsi, guidant nos pas aux accens du plaisir,
Ces chants faits pour l'amour nous servaient à mourir!
Telle aux champs des combats la musique guerrière,
Ouvrant aux combattans la sanglante carrière,
Jusqu'aux bouches du bronze accompagne leurs pas,
Et mêle un air de fête aux horreurs du trépas!
Mais d'instans en instans, hélas! tournant plus vite,
Le chœur se rétrécit, le chant se précipite,
Et le bruit de nos voix que retranche le sort,
Décroît avec le nombre et meurt avec la mort!...
A coups plus répétés déjà l'abîme gronde,
Le cœur bat, le sol fuit, nos pas pressent la ronde;
Chaque tour emportait une femme, une voix...
Et le cercle fatal tourna soixante fois!
Moi-même... Mais sans doute, en cet instant terrible,
Un ange me soutint sur son aile invisible,
Pour raconter au monde un sublime trépas
Qu'a vu ce siècle impie... et qu'il ne croira pas! »

XXIX.

Elle ne parle plus, la foule écoute encore.

Un nuage d'encens s'enflamme et s'évapore;
Et sur chaque cercueil qu'il transforme en autels,
Fume comme le sang des martyrs immortels;
Le bronze des combats retentit sur leur cendre;
Mais déjà l'étranger est trop loin pour l'entendre:
Évoquant de ces bords le génie exilé [7],
Il s'élance, il franchit les hauteurs de Phylé;
Phylé! champs immortels, où le vengeur d'Athène,
Brisant les trente anneaux d'une sanglante chaîne,
Sur l'autel de Minerve, à côté de Solon,
De sa fumante épée osa graver un nom!
Harold s'est arrêté sur ton roc qui domine
Les remparts de Cécrops, les flots de Salamine,
Et d'où le ciel sans borne ouvre de tout côté
L'horizon de la gloire et de la liberté!

XXX.

Le soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Phylé l'ombre du Penthélique.
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,
Comme un fils revenu des rives étrangères
Qui partage au retour ses présens à ses frères,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,

Ces faisceaux éclatans de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissans qui roulent le tonnerre,
L'or qui paye le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor;
Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve[8],
L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga, ces hardis matelots[9]
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,
Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide,
Aux sons de la trompette, aux accens du tambour,
Sous leurs drapeaux bénis défilent tour à tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes.

XXXI.

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre.
Mais Harold, imposant silence à leurs transports :
« Je ne suis qu'un barbare, étranger sur vos bords,
Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères.

Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
Vous, dont le monde entier, en comptant vos aïeux,
Ne nomme que des rois, des héros, ou des dieux !
Mais, partout où le temps fait luire leur mémoire,
Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
Où la sainte pitié penche pour le malheur,
La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur !...
Je ne viens point ici, par de vaines images,
Dans vos seins frémissans réveiller vos courages :
Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté.
Votre langue n'a plus qu'un seul mot !... Liberté !
Et que dire aux enfans ou de Sparte ou d'Athènes ?
Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes !
Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
Le sol sacré raconte un triomphe, un trépas :
De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie [1]:
« Vengeance ! liberté ! gloire ! vertu ! patrie ! »
Ces voix, que les tyrans ne peuvent étouffer,
Ne vous demandent pas des discours, mais du fer !
Le voilà ! prenez donc ! armez-vous ! que la terre
Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère !
Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
Souvenez-vous d'hier ! et songez à demain !
Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves !

« Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir,
Je ne demande rien, que le droit de mourir,
De verser avec vous sur les champs du carnage,
Un sang bouillant de gloire et digne d'un autre âge.
Et de voir, en mourant, mon génie adopté
Par les fils de la Grèce et de la Liberté !
Oui, pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause,
Je réponde à l'exil par une apothéose ;
Que sur les fondemens d'un nouveau Parthénon,
La gloire d'une larme arrose un jour mon nom,
Et que de l'Occident ma grande ombre exilée
S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée,
C'est assez ! Le martyre est le sort le plus beau,
Quand la liberté plane au-dessus du tombeau !

XXXII.

Le canon gronde au loin dans les vallons d'Alphée,
Sur les flots de Lépante et les flancs de Ryphée :
Au signal des combats qu'il entend retentir,
Tout Hellène est soldat, tout soldat est martyr.
Harold vole à ce bruit, comme l'aigle à la foudre.
Le voyez-vous, perçant ces nuages de poudre,
Abandonner le mors à son fougueux coursier,
Dans des sillons de feux, sous des voûtes d'acier.

S'élancer, des héros étonner le courage,
S'enivrer de la mort et sourire au carnage,
Tandis qu'autour de lui, par la foudre emportés,
Des membres palpitans pleuvent de tous côtés?
Au sifflement du plomb, au fracas de la bombe
Qui creuse un sol fumant, rebondit et retombe,
Il s'arrête... il écoute... il semble avec transport
Exposer comme un but sa poitrine à la mort,
Et, l'œil en feu, semblable à l'ange de la guerre,
Jouer avec le glaive et braver le tonnerre.

XXXIII.

Oui! le dieu des mortels est le dieu des combats!
Le carnage est divin, la mort a des appas!
Et celui qui, des mers élevant les nuages,
Déchaîna l'aquilon pour rouler les orages,
Et fit sortir du choc de la foudre en fureur
Ces bruits majestueux qui charment la terreur,
Par un secret dessein de sa vaste sagesse,
A caché pour le brave une sanglante ivresse,
Un goût voluptueux, un attrait renaissant,
Dans ce jeu redoutable où le prix est du sang,
Où le sort tient les dés, où la mort incertaine
Plane comme un vautour sur une proie humaine.

Et, de la gloire enfin découvrant le flambeau,
Proclame... Quoi?... le nom de ce vaste tombeau!

XXXIV.

Qu'un autre aux tons d'Homère ose monter sa lyre,
Chante d'un peuple entier le généreux martyre,
Martyre triomphant, qui d'un sang glorieux
Délivre la patrie et rachète les cieux!
Un jour, quand du lointain les sublimes nuages
Couvriront ces exploits du mystère des âges,
Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris [1],
Auprès du nom des dieux sur les autels inscrits,
Régneront; maintenant, il suffit qu'on les nomme.
Pour son siècle incrédule un héros n'est qu'un homme!
Mais la croix triomphante a vu fuir le croissant;
La Grèce s'est lavée avec son propre sang,
Et les fiers Osmanlhys, les Delhys et les Slaves,
Vils esclaves dressés à chasser aux esclaves,
Vont au lieu de trophée, en dignes fils d'Othman,
Porter leur propre tête aux portes du sultan.

XXXV.

Le Panthéon s'éveille aux accens des prophètes:

Mais Harold triomphant se dérobe à ses fêtes,
Et, laissant retomber le glaive de sa main,
De ses déserts chéris il reprend le chemin.

Il est des cœurs fermés aux bruits légers du monde,
Où le bonheur n'a plus d'écho qui lui réponde,
Mais où la pitié seule élève encor sa voix,
Comme une eau murmurante au fond caché des bois.
Êtres mystérieux, inconnus, solitaires,
Fuyant l'éclat, la foule et les routes vulgaires,
Le courant de la vie est trop lent à leur gré;
Seule, il faut que leur âme ait un lit séparé,
Où, roulant à grands flots, et de cimes en cimes,
Tantôt sur les sommets, tantôt dans les abîmes,
Elle gronde, elle écume, elle emporte ses bords;
Ou, calmant tout à coup ses orageux transports,
Sans désir, sans penchant, comme oubliant sa pente,
Dans un repos rêveur elle dorme et serpente,
Et réfléchisse en paix, dans son flottant miroir,
La nature, et le ciel, et le calme du soir:
Cœurs pétris de contraste, étrangers où nous sommes,
Hommes, mais tour à tour plus ou moins que des hommes;
Tel est Harold: cherchons le désert qu'il a fui;
Le repos dans la foule est un enfer pour lui.

Sur les flancs ombragés du sublime Aracynthe,
Lieux où la mer formant une orageuse enceinte,
Vit, au jour d'Actium, le sceptre des humains,
Comme un glaive brisé, rouler de mains en mains;
Près d'un vallon couvert d'ifs à la feuille obscure,
Où dans son large lit l'Achéloüs murmure,
Et dans le sein des mers prêt à perdre ses flots,
Répand dans les forêts de funèbres sanglots,
Sous les troncs ténébreux des cyprès, des platanes,
Qui cachent, comme un voile, au regard des profanes,
Sur la terre d'Islam, un temple du vrai Dieu,
Harold s'arrête, et frappe aux portes d'un saint lieu,
Où la plaintive voix d'un pieux solitaire
Réveillait seule, hélas! l'écho du monastère.
Seul et dernier gardien de ces divins autels,
Le vieillard n'avait plus de nom chez les mortels.
Cyrille était son nom parmi les saints; son âge
N'avait point vers la terre incliné son visage:
La prière, en fixant son ame sur les cieux,
Vers la voûte céleste avait tourné ses yeux;
Et son front couronné de ses boucles fanées,
Portait légèrement le fardeau des années;
Ses lèvres respiraient les graces de son cœur;
Il tenait dans ses mains ce sceptre du pasteur,

Ce bâton pastoral que ses mains paternelles
Étendaient autrefois sur des brebis fidèles;
Mais la houlette, hélas! veuve de son troupeau,
Ne servait qu'à guider le pasteur au tombeau.
Sa barbe à blancs flocons roulait sur sa poitrine.
Harold, en le voyant, se recueille et s'incline,
Et, frappé de silence à cet auguste aspect,
Aborde le vieillard avec un saint respect.
Il croit sentir, il sent, tandis qu'il le contemple,
Ce qu'éprouve un impie en entrant dans un temple.
Ces autels, dont les fronts ont creusé les parois,
Ces murs que la prière a percés tant de fois,
L'ombre enfin du Très-Haut, sur ces lieux répandue,
Tout étonne, attendrit son ame confondue:
Il se trouble, et bientôt, ralentissant ses pas,
Semble adorer le Dieu!... le Dieu qu'il ne croit pas!
Le vieillard de ses pieds essuyant la poussière,
Ouvre au fier pèlerin sa porte hospitalière,
Et lui montre du doigt, sur la muraille écrit:
« Béni soit l'étranger qui vient au nom du Christ! »

XXXVI.

Ces murs abandonnés pour Harold ont des charmes:
Dans la salle sonore il dépose ses armes;

Ses pages sont assis à l'ombre de leurs tours;
Ses fiers coursiers, paissant l'herbe des vastes cours,
Errent en liberté sur les funèbres pierres
Qui des sacrés martyrs indiquent les poussières,
Et, les frappant du pied, de longs hennissemens
Font résonner l'écho de ces vieux monumens.
Mais Harold n'entend plus leur voix qui le rappelle;
De caveaux en caveaux, de chapelle en chapelle,
Égarant, nuit et jour, ses pas silencieux,
Il murmure, il soupire, il lève au ciel ses yeux,
Et son ame, oubliant des scènes effacées,
Reprend à son insu le cours de ses pensées.
Mais à quoi pense-t-il?... Il est de courts instans,
Où notre ame, échappant à la matière, au temps,
Comme l'aigle qui plonge au-dessus des nuages,
Se perd dans un chaos de sentimens, d'images,
Fantômes de l'esprit, pressentimens confus,
Que nul mot ne peut peindre et qu'aucun œil n'a vus:
Ténébreux Océan où, d'abîme en abîme,
L'esprit roule, englouti dans une nuit sublime,
Et du ciel à la terre, et de la terre aux cieux.
Jusqu'à ce qu'un éclair, éblouissant nos yeux,
Comme le dernier coup de foudre après l'orage,
Vienne d'un trait de feu déchirer ce nuage,
Et, répandant sur l'ame une affreuse clarté,

La replonge soudain dans une obscurité !
Ainsi roulait d'Harold l'orageuse pensée,
Et, semblable à la flèche avec force lancée,
Qui revient briser l'arc d'où le trait est parti,
Revenait déchirer son sein anéanti !
Oui, la pensée humaine est une double épée,
Une arme à deux tranchans, au feu du ciel trempée,
Don propice ou fatal que nous ont fait les dieux,
Pour nous frapper nous-même, ou conquérir les cieux !

XXXVII.

Qu'un bizarre destin préside à notre vie !
La gloire lui refuse un trépas qu'il envie ;
Et ses jours dans l'oubli, de momens en momens,
S'éteignent comme un feu qui manque d'alimens !
Voyez pâlir son front ! voyez sa main tremblante,
Pour affermir en vain sa marche chancelante,
Chercher à chaque pas un repos, un appui !
On dirait que le sol se dérobe sous lui,
Que la nuit l'environne, ou qu'il voit, comme Oreste,
Deux soleils s'agiter dans la voûte céleste !

Tel qu'un génie enfant qui veille sur ses jours,
Adda, sa chère Adda l'accompagne toujours :

C'est elle, dont la voix, plus douce à son oreille,
De sombres visions quelquefois le réveille :
Ses yeux avec douceur semblent la contempler ;
Du doux nom de sa fille il aime à l'appeler ;
Sa fille aura bientôt ces graces et cet âge...
Ce n'est pas elle, hélas ! au moins c'est son image !
Et son cœur, un moment par le bonheur trompé,
Oublie à son aspect le coup qui l'a frappé !...

A peine dix saisons, brillant sur son visage,
De printemps en printemps ont amené son âge
A ce terme incertain de la vie, où le cœur,
Comme un fruit sur sa tige où tient encor la fleur,
Au jour de la raison par degrés semble éclore,
Et par son ignorance au berceau touche encore ;
Age pur, âge heureux des anges dans le ciel,
Qui formes pour leur ame un printemps éternel,
Tu ne brilles qu'un jour pour les fils de la terre,
Alors que l'amour même, avec un œil de frère,
Peut fixer sans rougir son regard enchanté
Sur le front virginal de la jeune beauté,
Et demander, sans crainte, aux lèvres de l'enfance
Un sourire, un baiser, purs comme l'innocence !

Ses blonds cheveux, livrés aux vents capricieux,

Couvrent à chaque instant son visage et ses yeux ;
Mais sa main enfantine à chaque instant les chasse,
Et, sur son col charmant les roulant avec grace,
Sur lui de ses beaux yeux laisse planer l'azur ;
Tels deux astres jumeaux veillent dans un ciel pur.

XXXVIII.

Minuit couvre les murs du sombre monastère :
Adda repose en paix dans sa tour solitaire.
Harold seul, du sommeil oubliant les pavots,
Ne peut plus assoupir son ame sans repos,
Et, frappant les parvis de son pas monotone.
S'égare ; et, se guidant de colonne en colonne,
Aux mourantes clartés de la lampe des morts,
Dans le temple désert se traîne avec efforts.

De l'astre de la nuit un rayon solitaire,
A travers les vitraux du sombre sanctuaire,
Glissait comme l'espoir à travers le malheur,
Ou dans la nuit de l'ame un regard du Seigneur.
A sa lueur pieuse, Harold ému contemple
Les noms des morts brisés sur les pavés du temple ;
Des martyrs et des saints les bustes insultés,
D'une trace récente encore ensanglantés.

Et l'autel, dépouillé d'une pompe inutile,
A peine relevé par les mains de Cyrille,
Mais, dans sa solitude et dans sa nudité,
Couvert de ces terreurs, de cette majesté,
Qu'en dépit de la foi, du doute, ou du blasphème,
Le seul nom du Très-Haut imprime au marbre même.

Harold, ralentissant ses pas silencieux,
S'assied sur un tombeau. « Quelle paix en ces lieux!
Dit-il; et que ces morts, dont je foule la pierre,
Dorment profondément dans leur lit de poussière!
L'espace qu'en ces lieux je couvre de mon pié
A suffi pour ces saints : c'est là qu'ils ont prié;
C'est là qu'ils ont trouvé ce sommeil que j'envie!
Naître, prier, mourir, ce fut toute leur vie.
L'univers fut pour eux l'ombre de cet autel;
Et, des songes divers qui bercent un mortel,
Science, ambition, gloire, amour, vertu, crime,
Ils n'en ont eu qu'un seul!... mais il était sublime!
Quoi? ce songe immortel, en est-il un? Ce Dieu
Qu'ils priaient à toute heure et voyaient en tout lieu,
Et dont jusqu'au tombeau leur ame possédée
Fit son seul aliment, n'est-ce rien qu'une idée?
Une idée éternelle!... Un espoir, un appui
Que l'homme apporte au monde et remporte avec lui!

Qui suffit à l'emploi de cette ame infinie,
Qui, voilée un instant, jamais évanouie,
Plane de siècle en siècle et règne ici, partout!...
N'est-ce rien? Oserai-je?... Ah! peut-être est-ce tout?...
Peut-être que, seul but de tout ce qui respire,
Tout ce qui n'est pas lui n'est rien, rien qu'un délire!
De hochets ici-bas nous changeons tour à tour,
L'amour n'a qu'une fleur, le plaisir n'a qu'un jour:
La coupe du savoir sous nos lèvres s'épuise;
L'ambitieux conquiert un sceptre, et puis le brise.
La gloire est un flambeau sur un cercueil jeté,
Et qui brûle toujours la main qui l'a porté;
Mais celui qui, brûlant pour la beauté suprême,
De ses désirs sacrés se consume lui-même,
Ne sent jamais tarir ses songes dans son sein;
Ce qu'il rêvait hier, il le rêve demain,
Et l'espoir qu'il emporte au moment qu'il succombe,
Comme le fer du brave, est scellé dans sa tombe!...

« Vains mortels! qui de nous ou de lui s'est lassé?
Lequel fut, répondez, le sage ou l'insensé?
Hélas! la mort le sait, le tombeau peut le dire:
Mais, erreur pour erreur, délire pour délire,
Le plus long, à mes yeux, et le plus regretté,
C'est ce rêve doré de l'immortalité!

XXXIX.

« J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée :
J'ai toujours cherché Dieu ! mais mon ame lassée
N'a jamais pu donner de forme à ses désirs
Et ne l'a proclamé que par ses seuls soupirs.
Dans les dieux d'ici-bas ne voyant qu'un emblème,
J'ai voulu, vain orgueil ! m'en créer un moi-même.
Ah ! j'aurais dû peut-être, humblement prosterné,
Le recevoir d'en haut, tel qu'il nous fut donné,
Et, courbant sous sa foi ma raison qui l'ignore,
L'adorer dans la langue où l'univers l'adore !...

« Toi, dont le nom sublime a changé tant de fois,
Dieu, Jéhovah, Sauveur, Destin, qui que tu sois !
Toi qu'on ne vit jamais qu'à travers un mystère,
Énigme dont le mot ferait trembler la terre !
Écoute : s'il est vrai qu'interrompant ses lois
La nature ait jadis entendu notre voix ;
Que, cédant au pouvoir d'un nom que tout redoute,
Les astres enchantés suspendissent leur route,
Et qu'au charme vainqueur de mots mystérieux,
La lune en chancelant se détachât des cieux ;
Dût ce ciel m'écraser, dût, à ce mot suprême,

La terre en s'entr'ouvrant m'anéantir moi-même !
Par le seul charme vrai, puissant, universel,
Un désir dévorant dans le sein d'un mortel,
Je t'évoque ! Réponds, fût-ce aux coups de la foudre,
Et qu'un mot vienne enfin me confondre ou m'absoudre !

« Et vous, dont le tombeau retentit sous mes pas,
Mânes ensevelis dans un sanglant trépas,
Dans l'éternel bonheur si la pitié vous reste,
Au nom, au nom du Dieu que le martyre atteste,
Éveillez-vous ! Parlez..... du fond du monument
Que j'entende un seul mot !... un soupir seulement !
Un soupir suffirait pour éclaircir mon doute !... »
Et collant son oreille à la funèbre voûte,
Il semblait écouter un murmure lointain :
Et, quand le saint vieillard, au retour du matin,
Vint rallumer la lampe éteinte avec l'aurore,
Le front dans la poussière il écoutait encore !

XL.

Mais son regard en vain se soulève au soleil ;
Le jour vient sans chaleur, la nuit vient sans sommeil,
Son front tombe accablé sous le poids des journées
Et chaque heure en fuyant emporte des années :

Il ne sent point son mal ; mais son mal, c'est la mort.
Voyez-vous dans son lit s'écouler à plein bord
Ce fleuve du désert, ce Nil sacré, dont l'onde
D'un bruit majestueux bat sa rive féconde?
Comme l'éternité son flot renaît toujours;
Nul obstacle nouveau ne s'oppose à son cours;
De la mer qui l'attend son urne est loin encore...
Cependant tout à coup le sable le dévore,
Et, dans son propre lit soudain évanoui,
L'œil en vain le demande, il n'est plus, il a fui!
Ainsi les jours d'Harold fuyaient, et de sa vie
Dans son sein jeune encor la source s'est tarie!
Mais il rêve toujours les mers, les cieux, les bois.
« Adda, soutiens mes pas pour la dernière fois;
Avant que ce beau jour cède à la nuit obscure,
Laisse-moi dans sa gloire adorer la nature!

XLI.

L'astre du jour, qui touche à la cime des monts,
Semble du haut des cieux retirer ses rayons;
Comme un pêcheur, le soir, assis sur sa nacelle,
Retire ses filets d'où l'eau brille et ruisselle,
Le ciel moins éclatant laisse l'œil, en son cours,
De l'horizon limpide embrasser les contours.

Et, d'un vol plus léger, faisant glisser les ombres
De ses reflets fondus dans des teintes plus sombres,
Comme un prisme agitant ses diverses couleurs,
Varie, en s'éteignant, ses mourantes lueurs.
Par un accord secret, s'éteignant à mesure,
Les flots, les vents, les sons, les voix de la nature,
Sous les ailes du soir tout paraît s'assoupir;
Le ciel n'a qu'un rayon... le jour n'a qu'un soupir!...

Harold, assis au pied de l'arbre au noir feuillage,
Contemple tour à tour les flots, les cieux, la plage,
Et recueillant le bruit des bois et de la mer,
Semble s'entretenir avec l'Esprit de l'air;
Tandis qu'à ses côtés, folâtrant sur la rive,
Adda, tournant vers lui sa paupière attentive,
Brise les fleurs des champs écloses sous sa main,
En sème ses cheveux, en parfume son sein;
Et, nouant en bouquets leur tige qu'elle cueille,
Sur les genoux d'Harold en jouant les effeuille.

Du Pinde et de l'OEta les sommets escarpés,
Des derniers traits du jour à cette heure frappés,
Élevaient derrière eux leurs vastes pyramides,
D'où le soleil, brillant sur des neiges limpides,
Faisait jaillir au loin ses reflets colorés,

Et, creusant en sillons des nuages dorés,
Comme un navire en feu flottant dans les orages,
Semblait près d'échouer sur ces sublimes plages.
S'abaissant par degrés, de coteaux en coteaux,
Les racines des monts se perdaient sous les eaux :
Là, comme un second ciel la mer semblait s'étendre,
Et reposait les yeux dans un azur plus tendre ;
L'Aracynthe y jetait son ombre loin du bord,
Et, se perdant au loin dans son golfe qui dort,
Ses neiges, ses forêts, et ses côtes profondes
Flottaient au gré du vent dans le miroir des ondes.
La mer des Alcyons, si douce aux matelots,
En sillons écumeux ne roulait point ses flots ;
Une brise embaumée en ridait la surface ;
La vague, sous la vague expirant avec grace,
N'élevait sur ses bords ni murmure, ni voix,
Seulement, sur mon sein bondissant quelquefois,
Un flot, qui retombait en brillante poussière,
Semait sur l'Océan un flocon de lumière.
Fuyant avec le jour sur les déserts de l'eau,
Le vent arrondissait le dôme d'un vaisseau,
Ou faisait frissonner, sous le mât qu'il incline,
Le triangle flottant d'une voile latine
Que le soleil dorait de son dernier rayon,
Comme un léger nuage au bord de l'horizon.

Aucun bruit sous le ciel, que la flûte des pâtres,
Ou le vol cadencé des colombes bleuâtres,
Dont les essaims, rasant le flot sans le toucher,
Revenaient tapisser les mousses du rocher,
Et mêler aux accords des vagues sur les rives
Le doux gémissement de leurs couples plaintives!
Enfin, dans les aspects, les bruits, les élémens,
Tout était harmonie, accord, enchantemens,
Et l'ame et le regard, flottant à l'aventure,
S'élevaient par degrés au ton de la nature,
Comme, aux tons successifs d'un concert enchanteur,
Une musique élève et fait vibrer le cœur!

XLII.

« Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Élevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir; triomphe! Tu survis!
Qu'importe? Dans ton sein, que tant de vie inonde,
L'être succède à l'être, et la mort est féconde!
Le temps s'épuise en vain à te compter des jours;
Le siècle meurt et meurt, et tu renais toujours!
Un astre dans le ciel s'éteint? tu le rallumes!
Un volcan dans ton sein frémit? tu le consumes!

L'Océan de ses flots t'inonde? tu les bois!
Un peuple entier périt dans les luttes des rois?
La terre, de leurs os engraissant ses entrailles,
Sème l'or des moissons sur le champ des batailles!
Le brin d'herbe foulé se flétrit sous mes pas,
Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas!
Plus riante et plus jeune au moment qu'il expire,
Hélas! comme à présent tu sembles lui sourire,
Et, t'épanouissant dans toute ta beauté,
Opposer à sa mort ton immortalité!

« Quoi donc? N'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime?
N'as-tu pas de pitié pour notre heure suprême?
Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux,
D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux?
Mes yeux moins tristement verraient ma dernière heure,
Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure,
Que demain la clarté du céleste rayon
Viendra d'un jour plus pâle éclairer mon gazon,
Et que les flots, les vents et la feuille qui tombe,
Diront : « Il n'est plus là ; taisons-nous sur sa tombe. »
Mais non! tu brilleras demain comme aujourd'hui!
Ah! si tu peux pleurer, Nature, c'est pour lui!
Jamais Être, formé de poussière et de flamme,
A tes purs élémens ne mêla mieux son ame!

Jamais esprit mortel ne comprit mieux ta voix,
Soit qu'allant respirer la sainte horreur des bois,
Mon pas mélancolique, ébranlant leurs ténèbres,
Troublât seul les échos de leurs dômes funèbres;
Soit qu'au sommet des monts, écueils brillans de l'air,
J'entendisse rouler la foudre, et que l'éclair,
S'échappant coup sur coup dans le choc des nuages,
Brillât d'un feu sanglant comme l'œil des orages;
Soit que, livrant ma voile aux haleines des vents,
Sillonnant de la mer les abîmes mouvans,
J'aimasse à contempler une vague écumante
Crouler sur mon esquif en ruine fumante,
Et m'emporter au loin sur son dos triomphant,
Comme un lion qui joue avec un faible enfant!
Plus je fus malheureux, plus tu me fus sacrée!
Plus l'homme s'éloigna de mon ame ulcérée,
Plus dans la solitude, asile du malheur,
Ta voix consolatrice enchanta ma douleur!
Et maintenant encore... à cette heure dernière...
Tout ce que je regrette en fermant ma paupière,
C'est le rayon brillant du soleil du midi
Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi!

XLIII.

« Oui, seul, déshérité des biens que l'ame espère,
Tu me ferais encore un Éden de la terre,
Et je pourrais, heureux de ta seule beauté,
Me créer dans ton sein ma propre éternité!
Pourvu que, dans les yeux d'un autre être, mon ame
Réfléchît seulement son extase et sa flamme
Comme toi-même ici tu réfléchis ton Dieu.
Je pourrais... Mais j'expire... Arrête... encore adieu!
Adieu, soleils flottans dans l'azur de l'espace!
Jours rayonnans de feux, nuits touchantes de grace!
Du soir et du matin ondoyantes lueurs!
Forêts où de l'aurore étincellent les pleurs!
Sommets brillans des monts où la nuit s'évapore!
Nuages expirans, qu'un dernier rayon dore!
Arbres qui balancez d'harmonieux rameaux!
Bruits enchantés des airs! soupirs, plaintes des eaux!
Ondes de l'Océan, sans repos, sans rivages,
Vomissant, dévorant l'écume de vos plages!
Voiles, graces des eaux qui fuyez sur la mer!
Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair!

Vagues qui, vous gonflant comme un sein qui respire,
Embrassez mollement le sable ou le navire !
Harmonieux concerts de tous les élémens !
Bruit ! silence ! repos ! parfums ! ravissemens !
Nature enfin, adieu !... Ma voix en vain t'implore,
Et tu t'évanouis au regard qui t'adore.
Mais la mort de plus près va réunir à toi,
Et ce corps, et ces sens, et ce qui pense en moi,
Et, les rendant aux flots, à l'air, à la lumière,
Avec tes élémens confondre ma poussière.
Oui ; si l'ame survit à ce corps épuisé,
Comme un parfum plus vif quand le vase est brisé,
Elle ira..... »

XLIV.

Mais l'airain, comme une voix qui pleure,
Des heures d'un mourant frappe la dernière heure.....
De sa couche funèbre Harold entend, hélas !
Résonner dans la nuit cet appel du trépas ;
Et, rappelant de loin son ame évanouie,
Compte les tintemens de la lente agonie.
D'un côté de son lit, debout, le saint vieillard
Élève vers le ciel son sublime regard.

Et, tenant dans ses mains une torche de hêtre,
Ressemble au temps qui voit l'éternité paraître :
De l'autre, entre ses doigts pressant sa froide main,
Adda, sous ses baisers la réchauffant en vain,
S'abandonne en enfant à ses seules alarmes :
Ses cheveux sur son sein ruissellent de ses larmes,
Et, penchant son beau front profané par le deuil,
Ressemble en sa douleur à l'ange du cercueil,
Qui, noyant dans ses pleurs sa torche évanouie,
Regarde palpiter la flamme de la vie !
Ainsi mourait Harold, et son œil abattu
Ne voyait en s'ouvrant qu'innocence et vertu.
Sur ce seuil où son ame, au terme de sa route,
N'allait porter, hélas ! que remords et que doute !...

Mais déjà son regard ne voit plus ici-bas
Que ces songes sanglans, précurseurs du trépas ;
Il écoute ; il entend des bruits, des cris de guerre ;
Il croit compter les coups de son lointain tonnerre.
Le canon gronde !... « Allons, mes armes ! mon coursier !
Que ma main fasse encore étinceler l'acier !
Que mon dernier soupir rachète des esclaves !
Que mon sang fume au moins sur la terre des braves ! »
Il dit : et, succombant à ce dernier effort,

Se soulève un moment, puis retombe et s'endort.
Mais, dans le long délire où ce sommeil le plonge,
Harold rêvait encor ; sublime et dernier songe !
Jamais rêve, glaçant l'esprit épouvanté,
Ne toucha de plus près l'horrible vérité !...

XLV.

Délivré de ces maux dont la mort nous délivre,
Harold à son trépas s'étonnait de survivre,
Et, de son corps flétri traînant les vils lambeaux,
S'avançait au hasard dans l'ombre des tombeaux.
Nul astre n'éclairait l'horizon solitaire ;
Ce n'était plus le ciel, ce n'était plus la terre ;
C'était autour de lui comme un second chaos :
Ses deux bras étendus ne touchaient que des os,
Qui, cherchant comme lui leurs pas dans les ténèbres,
Remplissaient l'air glacé de cliquetis funèbres.
Pareils au flot pressé par le flot qui le suit,
Je ne sais quel instinct les poussait dans la nuit :
Ils allaient, ils allaient, comme va la poussière
Que le vent du désert balaie en sa carrière,
Vers ces champs désolés où Josaphat en deuil

Verra le genre humain s'éveiller du cercueil.
Ces générations, dont la tombe est peuplée,
Se pressaient pour entrer dans l'obscure vallée.
L'ange exterminateur, une épée à la main,
A leur foule muette en fermait le chemin.
A peine Harold paraît, la barrière se lève;
L'ange aux regards de feu le pousse de son glaive;
Et seul, nu, palpitant, dans ce terrible lieu,
Pour subir son épreuve, il entre devant Dieu;
Mais le Christ, plus brillant que l'éternelle aurore,
Sa balance à la main, n'y jugeait point encore!

XLVI.

« Harold, dit une voix; voici l'affreux moment!
Tu vas te prononcer ton propre jugement.
Pendant que tu vivais, dans une nuit obscure,
Abusant de ces jours que le ciel vous mesure,
Tu perdis à douter ce temps fait pour agir!
Bientôt le jour sans fin à tes yeux va surgir!
Mais du Dieu qui t'aimait l'ineffable clémence
T'accorde une autre épreuve. Écoute, et recommence!
Mais tremble! car tu vas tirer ton dernier sort.

Au lieu le plus obscur, où, sur ces champs de mort,
La nuit semble épaissir ses ombres taciturnes,
L'Ange du jugement vient de placer deux urnes
Dont l'uniforme aspect trompe l'œil et la main :
L'une d'elles pourtant renferme dans son sein
L'incorruptible fruit de cet arbre de vie,
Qu'aux premiers jours du monde une fatale envie
Fit cueillir, avant l'heure, à l'homme criminel,
Fruit qui donna la mort, et peut rendre éternel :
L'autre cache aux regards, dans son ombre profonde,
Celui qui tenta l'homme et qui perdit le monde !
Ce symbole du mal, ce ténébreux serpent
Y roule les replis de son orbe rampant,
Et, noircissant ses bords du venin qui le ronge,
Lance un dard éternel à la main qui s'y plonge !...
Avant de te juger, Jéhovah, par ma voix,
T'ordonne de tenter ce redoutable choix ;
Mais il te donne encor, pour guider ta paupière,
Des trois flambeaux divins la céleste lumière ;
Marche avec ta raison, ton génie et ta foi :
Et, si tu les éteins, malheur ! malheur à toi !
Ta main, plongeant à faux dans l'urne mal choisie,
Puiserait au hasard ou la mort, ou la vie !... »

XLVII.

Silence ! Tout se tait : Harold, glacé d'effroi,
Du ciel à ses côtés voit descendre la Foi ;
Elle met dans ses mains ce feu pur, dont la flamme,
Dans la nuit du destin, éclaire et guide l'ame ;
Mais ce jour éblouit son œil épouvanté.
Harold, aux premiers pas, trébuche à sa clarté.
Et, rendant à la nuit sa débile paupière,
Le céleste flambeau s'éteint dans la poussière.
Harold emprunte alors celui de la Raison ;
Son faible éclat colore un moins large horizon :
Il suffit cependant à ses pas qu'il assure.
Ses pieds, mieux affermis, marchent avec mesure :
Mais des oiseaux de nuit le vol pesant et bas
Fait vaciller ses feux mourant à chaque pas ;
De l'ombre de sa main en vain il les protége :
Leur foule ténébreuse incessamment l'assiége :
Il pâlit, et le vent des ailes d'un oiseau
Éteint son autre espoir et son second flambeau !...

XLVIII.

Il en reste un dernier !... La clémence infinie

Laisse briller encor celui de son génie ;
Flambeau qui trop souvent brilla sans l'éclairer !
Harold, en le portant, tremble de respirer ;
Et, cachant dans son sein son expirante flamme,
La veille avec effroi, comme on veille son ame.
Cependant, près du but, son œil épouvanté
Voit baisser par degrés sa douteuse clarté ;
Sur les urnes du sort elle blanchit à peine ;
Il veut la ranimer avec sa propre haleine :
Il souffle... elle s'éteint. « Malheureux, dit la voix,
Tu reçus trois flambeaux pour éclairer ton choix ;
Tous trois se sont éteints au terme de ta route :
L'urne éclaircira seule un si terrible doute !
Dans son sein, que la nuit dérobe à ton regard,
Tente un choix éternel, et choisis au hasard !... »
Une sueur de sang, plus froide que la tombe,
Du front pâli d'Harold à larges gouttes tombe,
Il recule, il hésite, il voit, il touche en vain ;
Trois fois d'une urne à l'autre il promène sa main ;
Trois fois, doutant d'un choix que le hasard inspire,
De leurs bords incertains, tremblante, il la retire ;
Enfin, bravant du sort l'arrêt mystérieux,
Il plonge jusqu'au fond en détournant les yeux.
Déjà ses doigts, crispés par l'horreur qui les glace,
S'entr'ouvrent pour sonder le ténébreux espace.

Quand, des plis du serpent soudain enveloppé,
Il tombe!... un cri s'échappe : «Harold, tu t'es trompé!»
Et l'écho de ce cri, que Josaphat prolonge,
L'éveillant en sursaut, chasse son dernier songe...
Il frémit; il soulève un triste et long regard;
Un mot fuit sur sa lèvre... Hélas! il est trop tard!

XLIX.

Il n'est plus!... il n'est plus, l'enfant de mon délire!
Il n'est plus qu'un vain son qui frémit sur ma lyre!
L'immortel pèlerin est au terme : il s'endort!
Voyez comme son front repose dans la mort!
Comme sa main ouverte, à ses côtés collée,
S'étend pour occuper le lit du mausolée!
La mort couvre ses yeux, et leur globe éclipsé,
Comme un cristal terni par un souffle glacé,
Se voilant à demi sous sa noire paupière,
Semble, en la recevant, éteindre la lumière.
Est-ce là ce foyer de sentimens divers,
D'où l'ame et le regard jaillissaient en éclairs?
Dans son orbite éteint, ce regard terne et sombre
De ces cils abaissés ne peut plus percer l'ombre :
Et ce sein, où battait tant de vie et d'amour,
Où chaque passion frémissait tour à tour,

Ce sein, dont un désir eût soulevé la tombe,
Sans mouvement, sans voix, sans haleine retombe,
Et ne peut soulever ce long voile de deuil,
Ce funèbre tissu, vêtement du cercueil!

Mais son ame, où fuit-elle au moment qu'il expire?
Son ame? Ah! viens, alors; viens, Ange du martyre!
Toi, dont la main efface, aux yeux du Tout-Puissant,
Les péchés d'un mortel avec son propre sang!
Toi qui, dans la balance où Dieu pèse la vie,
Mets la mort d'un héros près des jours d'un impie!
Viens, les yeux rayonnant d'un espoir incertain,
Porter l'ame d'Harold au juge souverain;
Et, révoquant l'arrêt, sur le livre de grace
Écrire avec ta palme un pardon qui l'efface!

Et vous qui jusqu'ici, de climats en climats,
Enchaînés à sa lyre, avez suivi ses pas;
Si ses chants quelquefois ont élevé votre ame,
Donnez-lui... donnez-lui... ce qu'une ombre réclame,
Une larme!... c'est là ce funèbre denier,
Ce tribut qu'à la mort tout mortel doit payer!
Et, quand vous passerez près du dernier asile
Où la croix des tombeaux jette une ombre immobile,

En murmurant des morts la pieuse oraison,
N'oubliez pas au moins de prononcer son nom!
Si Dieu compte là-haut les regrets de la terre...
Mais, taisons-nous! la tombe est le sceau du mystère [12]!




NOTES
DU DERNIER CHANT
DU
PÈLERINAGE D'HAROLD.



PREMIÈRE NOTE.

Ces temps sont arrivés ; aux rivages d'Argos[1],
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots ?
C'est ton nom : il franchit les écueils des Dactyles ;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles.

L'insurrection de la Grèce contre ses barbares oppresseurs est un des plus beaux spectacles qu'il ait été donné à l'homme de contempler. Tous les prodiges de l'héroïsme antique, tous les dévouemens des plus sublimes martyres se renouvellent tous les jours sous les yeux de l'Europe. Les vers de cette note font allusion au nouveau combat des Thermopyles, si admirablement décrit par M. Pouqueville dans son *Histoire de la régénération de la Grèce*, tome III, p. 182.

DEUXIÈME NOTE.

> Albano l'entendit en découvrant l'abîme [2],
> Saluer l'Océan d'un adieu si sublime

Nous faisons allusion ici à ces dernières strophes du IVe chant de *Childe-Harold*, un des plus magnifiques morceaux de poésie que les temps modernes aient produits ; les voici :

CLXXIX.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux Océan ! Mille flottes parcourent vainement tes routes immenses ; l'homme, qui couvre la terre de ruines, voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords : tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide élément est le théâtre. Il n'y reste aucun vestige de ceux de l'homme ; son ombre se dessine à peine sur sa surface, lorsqu'il s'enfonce, comme une goutte d'eau, dans tes profonds abimes, privé de tombeau, de linceul, et ignoré !

CLXXX.

Ses pas ne sont point imprimés sur tes domaines, qui ne sont pas une dépouille pour lui .. Tu te soulèves et le repousses loin de toi ! Le lâche pouvoir qu'il exerce pour la destruction de la terre n'excite que tes dédains ; tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages,

et tu le rejettes, en te jouant, aux lieux où il a placé toutes ses espérances : son cadavre gît sur la plage, près du port qu'il voulait aborder.

CLXXXI.

Que sont ces armemens redoutables qui vont foudroyer les villes de tes rivages, épouvanter les nations et faire trembler les monarques dans leurs capitales ? Que sont ces citadelles mouvantes, semblables à d'énormes baleines, et dont les mortels qui les construisent sont si fiers, qu'ils osent se parer des vains titres de *seigneurs de l'Océan* et d'*arbitres de la guerre ?* Que sont-elles pour toi ? un simple jouet. Nous les voyons, comme ta blanche écume, se fondre dans les ondes amères, qui anéantissent également l'orgueilleuse Armada ou les débris de Trafalgar.

CLXXXII.

Tes rivages sont des empires qui changent sans cesse, et tu restes toujours le même ! Que sont devenues l'Assyrie, la Grèce, Rome et Carthage ? Tes flots battaient leurs frontières au jour de la liberté ; et plus tard, sous le règne des tyrans, leurs peuples, esclaves ou barbares, obéissent à des lois étrangères. La destinée fatale a converti des royaumes en déserts... Mais rien ne change en toi, que le caprice de tes vagues ; le temps ne grave aucune ride sur ton front d'azur : tel tu vis l'aurore de la création, tel tu es encore aujourd'hui !

CLXXXIII.

Glorieux miroir où le Tout-Puissant aime à se contempler au milieu

des tempêtes : calme ou agité, soulevé par la brise, par le zéphire ou l'aquilon, glacé vers le pôle, bouillant sous la zone torride, tu es toujours sublime et sans limites, tu es l'image de l'éternité, le trône de l'Invisible ; ta vase féconde elle-même produit les monstres de l'abîme ! Chaque région t'obéit ; tu avances terrible, impénétrable et solitaire !

CLXXXIV.

Je t'ai toujours aimé, Océan, et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure sur tes flots. Dès mon enfance, je jouais avec tes brisans ; rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi. Si la mer irritée les rendait plus terribles, mes terreurs me charmaient encore ; car j'étais comme un de tes enfans, je me confiais gaîment à tes vagues, et je jouais avec ton humide crinière, comme je le fais encore en ce moment...

TROISIÈME NOTE.

Où va-t-il ? Il gouverne au berceau du soleil [3].
Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil ?

Lord Byron avait, dit un de ses amis qui le connaissait bien, l'ambition de se faire un nom aussi grand par ses actions, que celui qu'il s'était fait déjà par ses écrits. Peu de

temps avant sa mort, il composa son ode belle et touchante sur le trente-sixième anniversaire de sa naissance ; ode qui prouve, d'une manière remarquable, cette nouvelle passion. Voici un des couplets :

Si tu regrettes la jeunesse, pourquoi vivre ? Tu es sur une terre où tu peux chercher une mort glorieuse : cours aux armes et sacrifie tes jours ! Ne réveille point la Grèce : elle est réveillée : mais réveille-toi toi-même !

Lord Byron s'embarqua à Livourne, et arriva à Céphalonie dans les premiers jours du mois d'août 1823, accompagné de six ou sept amis, à bord du vaisseau anglais *l'Hercule*, capitaine Scott, qu'il avait frété exprès pour le conduire en Grèce. Il aimait à observer la nature ; il passait la plus grande partie des nuits à contempler les objets qui se présentent dans un voyage de mer ; car il savait *jouir des charmes de la douce présence de la nuit*. Il était bien au-dessus de l'affectation des extases poétiques ; mais on voit, dans tous ses ouvrages, combien il trouvait de délices à nourrir son imagination des beautés du monde physique. Il y a dans ses écrits plus d'images empruntées au spectacle de la mer, que dans ceux d'aucun autre poète. Il les devait toutes à la Méditerranée et à ses rivages éclairés par le soleil du Midi. Tandis que le vaisseau majestueux glissait à l'ombre de Stromboli, il contemplait le cours mélancolique des vagues, et quoique plongé dans ses rêveries ordinaires, son

œil paraissait plus tranquille, et son front pâle plus doux.

C'était un point très-important de déterminer vers quelle partie de la Grèce lord Byron dirigeait sa course. Le pays était en proie à des divisions intestines; il eût craint de donner aveuglément le poids de son nom à une faction; il voulait s'instruire. Il se détermina à relâcher à Céphalonie; il y fut très-bien accueilli par les autorités anglaises.

Lord Byron, après quelques jours à Céphalonie, sur les instances de Maurocardato et du héros Marc Botzaris, vint débarquer à Missolonghi, enflammé d'une ardeur militaire qui allait jusqu'au délire; il le dit lui-même dans une de ses lettres. Après avoir, de son argent, payé la flotte grecque, il s'occupa de former une brigade de Souliotes. Cinq cents de ces soldats, les plus braves de la Grèce, se mirent à sa solde le 1er janvier 1824; et il ne fut pas difficile de trouver un but digne d'eux et de leur nouveau chef...

QUATRIÈME NOTE.

Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne [4].
Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnaît Sunium.

Autrefois Sunium, aujourd'hui le cap Colonna. Si on en

excepte Athènes et Marathon, il n'y a point, dans toute l'Attique, de site qui mérite plus d'intérêt. Seize colonnes sont une source inépuisable d'études pour l'artiste et pour l'antiquaire : le philosophe salue avec respect le lieu où Platon enseignait ses doctrines en conversant avec ses élèves ; le voyageur est enchanté de la beauté d'un paysage d'où l'on voit toutes les îles qui couvrent la mer Égée. Le temple de Minerve se voit d'une grande distance en mer. Je suis allé deux fois par terre et une fois par mer au cap Colonna. Du côté de la terre, la vue est moins belle que quand on s'en approche en venant des îles. La seconde fois que nous allâmes par terre, nous fûmes surpris par un parti de Maïnotes qui étaient cachés dans les cavernes. Nous avons su, dans la suite, par un prisonnier qu'ils avaient rendu après avoir reçu sa rançon, qu'ils avaient été détournés de nous attaquer par la vue de deux Albanais qui m'accompagnaient ; s'étant imaginé, heureusement pour nous, que nous avions une bonne escorte de ces mêmes Arnautes, ils ne s'avancèrent pas, et laissèrent ainsi passer, saine et sauve, notre caravane trop peu nombreuse pour opposer aucune résistance. Colonna n'est pas moins fréquentée par les peintres que par les pirates.

C'est là que l'artiste plante son pupitre, et cherche le pittoresque dans les ruines.

(Lhodgson, *lady Jane Grey*.)

CINQUIÈME NOTE.

Quel immense cortége, en longs habits de deuil [5],
De colline en colline, etc.

Cet épisode est historique, et, s'il ne l'était pas dans tous ses détails, qui aurait osé l'inventer ?

Dans le recueil des *Chants populaires de la Grèce moderne*, publiés et traduits par M. C. Fauriel, on trouve le morceau suivant :

« Le combat de la première journée ne fut pas décisif. Le « second, celui du lendemain, fut terrible ; il était encore « un peu incertain, lorsque soixante femmes, voyant qu'il « allait finir par l'extermination des leurs, se rassemblèrent « sur une éminence escarpée qui avait un de ses flancs taillé « à pic sur un abîme, au fond duquel un gros torrent se « brisait entre mille pointes de roc dont son lit et ses bords « étaient partout hérissés. Là elles délibérèrent sur ce « qu'elles avaient à faire pour ne pas tomber au pouvoir des « Turcs, qu'elles s'imaginaient déjà voir à leur poursuite. « Cette délibération du désespoir fut courte ; et la résolution « qui la suivit, unanime. Ces soixante femmes étaient, pour « la plupart, des mères plus ou moins jeunes, ayant avec « elles leurs enfans, que les unes portaient à la mamelle ou

« dans leurs bras, que les autres tenaient par la main. Cha-« cune prend le sien, lui donne le dernier baiser, et le « lance ou le pousse, en détournant la tête, dans le préci-« pice voisin. Quand il n'y a plus d'enfans à précipiter, « elles se prennent l'une et l'autre par la main, commencent « une danse en rond, aussi près que possible du bord du « précipice, et la première d'elles qui, le premier tour fait, « arrive sur le bord, s'en élance, et roule de roche en « roche jusqu'au fond de l'horrible abîme. Cependant le cer-« cle ou le chœur continue à tourner, et, à chaque tour, une « danseuse s'en détache de la même manière jusqu'à la « soixantième. On dit que, par une sorte de prodige, il y « eut une de ces femmes qui ne se tua pas dans sa chute. »

Voilà un des prodiges d'héroïsme et d'infortune dont notre âge est chaque jour témoin... Et l'Europe regarde ! ! !...

SIXIÈME NOTE.

Mais au moment fatal du divin sacrifice [6],
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du Martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel, etc.

En Grèce, les oraisons funèbres ou myriologues sont pro-

noncés par des femmes. Voici à ce sujet, les détails donnés par M. Fauriel, dans son Discours préliminaire des *Chants populaires de la Grèce moderne;* chants qui nous semblent démontrer jusqu'ici que, si les Grecs modernes ont recouvré la valeur de leurs aïeux, ils sont loin encore de rappeler leur génie poétique. Il y a plus de Léonidas et de Thémistocles que d'Homères et de Tyrtées.

« Les chants funèbres, par lesquels on déplore la mort « de ses proches, prennent le nom particulier de *myrio-* « *logia*, comme qui dirait *discours de lamentations*, *com-* « *plaintes.* Les myriologues ont, avec les autres chants do- « mestiques des Grecs, cela de commun, qu'ils sont d'un « usage également général, également consacré ; mais ils « offrent des particularités par lesquelles ils tiennent à quel- « ques-uns des traits les plus saillans du caractère et du « génie national. J'en parlerai dans un autre endroit, pour « considérer l'espèce et le degré de faculté poétique qu'ils « exigent et supposent : il n'est question ici que de donner « une idée sommaire des cérémonies funèbres dont ils font « partie, et auxquelles il faut toujours les concevoir attachés.

« Un malade vient-il de rendre le dernier soupir, sa « femme, ses filles, ses sœurs, celles, en un mot, de ses « plus proches parentes qui sont là, lui ferment les yeux et « la bouche, et épanchent librement, chacune selon son « naturel et sa mesure de tendresse pour le défunt, la dou- « leur qu'elle ressent de sa perte. Ce premier devoir rempli, « elles se retirent toutes chez une de leurs parentes ou de

« leurs amies les plus voisines. Là , elles changent de vête-
« mens , s'habillent de blanc comme pour la cérémonie
« nuptiale, avec cette différence qu'elles gardent la tête nue,
« les cheveux épars et pendans. Tandis qu'elles changent
« ainsi de parure, d'autres femmes s'occupent du mort.
« Elles l'habillent, de la tête aux pieds, des meilleurs vê-
« temens qu'il portait avant que d'être malade ; et, dans
« cet état, elles l'étendent sur un lit très-bas, le visage dé-
« couvert, tourné vers l'orient, et les bras en croix sur sa
« poitrine.

« Ces apprêts terminés , les parentes reviennent, dans
« leur parure de deuil , à la maison du défunt, en laissant
« les portes ouvertes, de manière que toutes les autres fem-
« mes du lieu , amies , voisines ou inconnues, puissent
« entrer à leur suite. Toutes se rangent en cercle autour du
« mort, et leur douleur s'exhale de nouveau, et comme la
« première fois, sans règle et sans contrainte, en larmes,
« en cris ou en paroles; à ces plaintes spontanées et simul-
« tanées succèdent bientôt des lamentations d'une autre es-
« pèce : ce sont les myriologues. Ordinairement c'est la plus
« proche parente qui prononce le sien la première. Après
« elle les autres parentes, les amies, les simples voisines;
« toutes celles , en un mot, des femmes présentes, qui veu-
« lent payer au défunt ce dernier tribut d'affection, s'en
« acquittent l'une après l'autre , et quelquefois plusieurs
« ensemble. Il n'est pas rare que, dans le cercle des assis-
« tantes, il se rencontre des femmes étrangères à la famille,

« qui, ayant récemment perdu quelqu'un de leurs proches,
« en ont l'ame pleine, et ont encore quelque chose à leur
« dire; elles voient dans le mort présent un messager qui
« peut porter au mort qu'elles pleurent un nouveau témoi-
« gnage de leurs souvenirs et de leurs regrets, et adressent
« au premier un myriologue dû et destiné au second. D'autres
« se contentent de jeter au défunt des bouquets de fleurs ou
« divers menus objets qu'elles le prient de vouloir bien re-
« mettre, dans l'autre monde, à ceux des leurs qu'elles y
« ont.

« L'effusion des myriologues dure jusqu'au moment où
« les prêtres viennent chercher le corps pour le conduire à
« la sépulture, et se prolonge jusqu'à l'arrivée du convoi fu-
« nèbre à l'église. Ils cessent durant les prières et les psal-
« modies des prêtres, pour recommencer au moment où le
« corps va être mis en terre.

« Quand quelqu'un est mort à l'étranger, on place sur le
« lit funèbre un simulacre de sa personne, et l'on adresse
« à cette image les mêmes lamentations que l'on adresserait
« au vrai cadavre. Les mères font aussi des myriologues sur
« les enfans en bas âge qu'elles perdent, et ils sont souvent
« du pathétique le plus gracieux. Le petit mort y est regretté
« sous l'emblème d'une plante délicate, d'une fleur, d'un
« oiseau, ou de tout autre objet naturel assez charmant pour
« que l'imagination d'une mère se complaise à y comparer
« son enfant.

« Les myriologues sont toujours chantés et composés par

« des femmes. Les adieux des hommes sont simples et laco-
« niques. Je n'ai jamais entendu parler d'un myriologue
« prononcé par un homme. Dans la Grèce asiatique, il y a
« des femmes myriologistes de profession, que l'on appelle
« au besoin, moyennant un salaire, pour faire et chanter
« les myriologues, ou, pour mieux dire, ce qui en tient
« lieu. »

(*Chants populaires de la Grèce moderne.*)

SEPTIÈME NOTE.

Evoquant de ces bords le génie exilé 7,
Il s'élance, il franchit les hauteurs de Phylé, etc.

Phylé, ville ruinée dont on voit encore les débris : elle fut prise par Thrasybule avant l'expulsion des trente tyrans.

HUITIÈME NOTE.

Le féroce Albanais, l'Epirote au front chauve, etc. [8]

L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie et l'Épire. Ce pays, qu'on peut apercevoir des côtes d'Italie, est un des plus beaux de la Grèce. Lord Byron dit qu'il n'est point de plume ou de pinceau capable de rendre la beauté de ses sites ; nous pourrions ajouter qu'il n'y a ni plume ni pinceau capables de rendre l'héroïque dévouement de ses habitans, dans les derniers temps de la lutte qu'ils ont soutenue, plus que tous les autres, pour l'affranchissement de la Grèce. Ils ressemblent, assure-t-on, aux montagnards d'Écosse ; leurs vêtemens, leur figure, leurs mœurs sont les mêmes. Les montagnes de l'Albanie seraient tout-à-fait celles de la Calédonie, si le climat en était moins méridional. J'ai trouvé, ajoute lord Byron, en Albanie, les femmes les plus belles que j'aie jamais vues pour la taille et pour la tournure. Elles étaient occupées à réparer un chemin dégradé par les torrens. Leur démarche est tout-à-fait théâtrale; cela vient, sans doute, de leur manteau qu'elles portent attaché sur une épaule. Leur longue chevelure fait penser aux Spartiates, et l'on ne peut se faire une idée du courage qu'elles déploient dans les guerres de partisans.

NEUVIÈME NOTE.

Les dauphins de Parga, ces hardis matelots [9]
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots.

Les Grecs appellent les Parganiotes, *dauphins des mers.* Tout le monde connaît les infortunes de Parga, vendue à Ali-Pacha par les Anglais, aux Turcs par des chrétiens.

DIXIÈME NOTE.

De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie [10]:
« Vengeance ! liberté ! gloire ! vertu ! patrie !

Bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas, général des Thébains, 371 ans avant Jésus-Christ, où Cléombrote, roi de Sparte, perdit la vie. Bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, le 6 *boëdromion*, 15 septembre, 490 ans avant Jésus-Christ. L'année suivante, Miltiade, accusé par un peuple ingrat, mourut en prison.

ONZIÈME NOTE.

Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris, etc. [11]

Odysséus ou Odyssée. — Fils d'Andriséus, né en Épire; il entra d'abord au service d'Ali-Pacha. Après la mort de ce tyran, il se met à la tête de ses compatriotes, descend du mont Parnasse, et proclame le règne de la Croix. Il défait Omer-Vrione, successeur d'Ali. « Le récit de ses exploits, « dit Pouqueville, volant de bouche en bouche, fait éclater « l'insurrection jusque parmi les peuplades des plateaux su- « périeurs du mont Œta. Le même jour, sans aucune de ces « hésitations qui décèlent la crainte de se compromettre, les « habitans des cantons d'Hypati, ceux de Gravari de Lido- « riki, de Malendrino, de Venetico, qui formaient jadis la « *Doride*, la Locride hespérienne et l'Étolie, secouent le « joug de leurs oppresseurs. Des éphores, nom oublié dans « la Grèce, remplacent les codja-bachis; le bonnet de raja « est foulé aux pieds, et le croissant renversé dans tous les « lieux où il existait des mosquées; une nouvelle ère com- « mence pour l'Étolie. Bientôt Odyssée est déclaré la terreur « des Musulmans; il les bat, les poursuit, s'empare d'A- « thènes, est nommé deux fois commandant général des

« troupes de l'insurrection grecque, remporte une seconde « victoire de Platée, et le courage personnel d'Odyssée, ses « mœurs sauvages, ses vêtemens, tout rappelle un de ces « héros d'Homère, un de ces hommes primitifs qui ne se « montrent qu'à la naissance des peuples, et dont l'histoire « ressemble bientôt à la fable. Tout récemment encore, « Odyssée, mécontent du gouvernement grec, vient de con- « gédier ses derniers compagnons d'armes, et seul, avec sa « femme et ses enfans, il s'est retiré dans une caverne du « mont Parnasse, dont il a fortifié l'entrée avec des palis- « sades et du canon. L'ostracisme, comme on le voit, est de « tous les siècles : les peuples reprennent leur nom ; mais « les hommes ne perdent pas leur ingratitude ; il est à dé- « sirer que les Grecs n'imitent pas en tout leurs aïeux, et « ne souillent pas leur terre régénérée du sang de leurs libé- « rateurs. »

Marco Botzaris. — Digne pendant d'Odyssée, mais plus civilisé que lui ; voici le portrait qu'en donne Pouqueville :

« Melpomène lui avait départi le don de la voix et de la « cithare pour chanter le temps où, gardant les troupeaux « du polémarque son père, aux bords du Selleïs, il aban- « donna sa patrie, conquise par Ali-Pacha, pour se réfugier « sous les drapeaux français, à l'ombre desquels il crut en « sagesse et en valeur. De la taille ordinaire des *Souliotes*, « qui est de cinq pieds environ, sa légèreté était telle qu'on « le comparait au zéphir. Nul ne l'égalait à la lutte, au jeu

« du disque ; et quand ses yeux bleus s'animaient, que sa « longue chevelure flottait sur ses épaules, et que son front « rasé, suivant l'usage antique, reflétait les rayons du soleil, « il avait quelque chose de si extraordinaire, qu'on l'aurait « pris pour un descendant de ces Pélasges, enfans de Phaë-« ton, qui civilisèrent l'Épire. Il avait laissé sa femme et « deux enfans sur la terre étrangère, pour se livrer avec plus « d'audace aux chances des combats. Poète et guerrier, dans « les momens de repos il prenait sa lyre et redisait aux en-« fans de la Selleïde les noms des héros leurs aïeux ; leurs « exploits, leur gloire, et l'obligation où ils étaient de mou-« rir, comme eux, pour les saintes lois du Christ et de la « patrie, objets éternels de la vénération des Grecs. Sa « femme Chrysé vint le rejoindre après l'insurrection de la « Grèce, et voulut combattre à ses côtés. — Marc Botzaris, « en avant de Missolonghi, soutint avec six cents pallikares « les efforts de l'armée ottomane tout entière. Les Ther-« mopyles pâliront un jour à ce récit. — Retranchés auprès « de Crionero, fontaine située à l'angle occidental du mont « Aracynthe, ces braves, après avoir peigné leurs belles « chevelures, suivant l'usage immémorial des soldats de la « Grèce, conservé jusqu'à nos jours, se lavent dans les eaux « de l'antique Aréthuse, et revêtus de leurs plus riches or-« nemens, ils demandent à s'unir par les liens de la frater-« nité, en se déclarant *Ulamia*. Un ministre des autels « s'avance aussitôt. Prosternés au pied de la croix, ils « échangent leurs armes, ils se donnent ensuite la main en

« formant une chaîne mystérieuse; et, recueillis devant le Dieu
« rédempteur, ils prononcent les paroles sacramentelles :
« *Ma vie est ta vie, et mon ame est ton ame.* Le prêtre
« alors les bénit, et ayant donné le baiser de paix à Marc
« Botzaris, qui le rend à son lieutenant, ses soldats s'étant
« mutuellement embrassés, présentent un front menaçant
« à l'ennemi.

« C'était le 4 novembre 1822, au lever du soleil : on
« apercevait de Missolunghi et d'Anatolico le feu du ba-
« taillon immortel qui s'assoupit à midi. Il reprit avec une
« nouvelle vivacité deux heures après, et diminua insensi-
« blement jusqu'au soir. A l'apparition des premières étoi-
« les, on aperçut dans le lointain les flammes des bivouacs
« ennemis dans la plaine; la nuit fut calme, et, le 5 au
« matin, Marc Botzaris rentra à Missolunghi, suivi de
« vingt-deux Souliotes; le surplus de ses braves avait vécu.

« A la faveur de cette héroïque résistance, le président du
« gouvernement, Maurocordato, avait approvisionné Mis-
« solunghi, et fait embarquer pour le Péloponèse les vieil-
« lards, les femmes et les enfans. Marc Botzaris voulait
« pourvoir de la même manière à la sûreté de sa femme et
« de ses enfans; mais Chrysé, son épouse, ne pouvait se
« résoudre à l'abandonner : elle lui adresse les adieux les
« plus déchirans; elle tombe à ses pieds avec les timides
« créatures qui le nommaient leur seigneur et leur père.
« Marc Botzaris les bénit au nom du Dieu des batailles. Il
« les accompagne ensuite au port; il suit des yeux le vaisseau;

« il tend les bras à sa femme ; hélas! il la quittait pour la « dernière fois. Il périt, peu de temps après, dans une ba- « taille nocturne contre les Turcs, et sa mort fut aussi glo- « rieuse, aussi sainte que sa vie. »

KANARIS. — Le Thémistocle de l'insurrection grecque, né à Psara, âgé de trente à trente-deux ans; d'une petite taille, l'œil vif et perçant, l'air mélancolique : tel est le portrait qu'en fait le capitaine Clotz. Il brûle trois fois la flotte ottomane.

« Les Hydriotes (dit Pouqueville) avaient à peine relâché « à Psara, qu'on vota unanimement la destruction de la « flotte ottomane qui était à Ténédos. Une division navale « composée de douze bricks de Psara, avait observé sa po- « sition. L'entreprise était difficile; les Turcs, sans cesse aux « aguets depuis la catastrophe de Chio, se gardaient avec « soin et visitaient les moindres bâtimens. Cependant, « comme l'amirauté avait une confiance extrême dans Ka- « naris, qui s'offrit encore pour cette périlleuse mission, on « se décida à la hasarder.

« On ajouta un brûlot à celui que le plus intrépide des « hommes de notre siècle devait monter, et malgré le temps « orageux qui régnait, les deux armemens mirent en mer « le 9 novembre, à sept heures du soir, accompagnés de « deux bricks de guerre, fins voiliers. Arrivés, le jour sui- « vant, à leur destination, les gardes-côtes de Ténédos les « virent sans défiance doubler un des caps de l'île, sous pa-

« villon turc. Ils paraissaient chassés par les bricks de leur « escorte qui battaient flamme et pavillon de la croix, et le « costume ottoman que portaient les équipages des brûlots « complétait l'illusion, lorsque deux frégates turques, pla- « cées en vedette à l'entrée du port, les signalèrent, comme « pour les diriger vers le point qu'ils cherchaient.

« Le jour commençait à baisser, et il était impossible « de distinguer le vaisseau amiral au milieu d'une forêt de « mâts, quand celui-ci répondit aux signaux des frégates « d'avant-garde par trois coups de canon. *Il est à nous*, dit « aussitôt Kanaris à son équipage ; *courage, camarades ! « nous le tenons !* Manœuvrant directement vers le point « d'où le canon s'était fait entendre, il aborde l'énorme ci- « tadelle flottante, en enfonçant son mât de beaupré dans un « de ses sabords, et le vaisseau s'embrase avec une telle rapi- « dité, que, de plus de deux mille individus qui le mon- « taient, le capitan-pacha et une trentaine des siens par- « viennent seuls à se dérober à la mort.

« Au même instant, un second vaisseau est mis en feu « par le brulôt de Cyriaque, et la rade n'offre plus qu'une « scène déplorable de carnage, de désordre et de confusion. « Les canons, qui s'échauffent, tirent successivement ou « par bordée, et quelques-uns chargés de boulets incen- « diaires propagent le feu, tandis que la forteresse de Té- « nédos, croyant les Grecs entrés au port, canonne ses pro- « pres vaisseaux. Ceux-ci coupent leurs câbles, se pressent, « se heurtent, se démâtent, arrachent mutuellement leurs

« bordages, ou s'échouent, et la majeure partie ayant réussi « à s'éloigner, malgré la confusion inséparable d'une sem- « blable catastrophe, est à peine portée au large, qu'elle est « assaillie par une de ces tempêtes qui rendent une mer « étroite aussi terrible que dangereuse, pendant les longues « nuits de novembre. Les vaisseaux voguent à l'aventure, « s'abordent dans l'obscurité, et s'endommagent. Plusieurs « périssent, corps et biens; douze bricks font côte sur les « plages de la Troade; deux frégates et une corvette, aban- « données, on ne sait comment, de leurs équipages, sont « emportées par les courans jusqu'aux attérages de Paros.

« Pendant que les Turcs se débattaient au milieu des « flammes, et en luttant contre les flots; les équipages des « brûlots, formant un total de dix-sept hommes, assistaient « tranquillement à la destruction de la flotte du sultan. Ils « virent successivement sauter le vaisseau amiral, et cette Al- « tesse tremblante se sauver à terre dans un canot, lui qui « montait, quelques minutes auparavant, le plus beau na- « vire des mers de l'Orient. Le second vaisseau s'abîma en- « suite avec seize cents hommes, sans qu'il s'en sauvât que « deux individus à demi brûlés, qui s'accrochèrent à des « débris que la vague mugissante porta vers la plage, sur « laquelle gisaient deux superbes frégates.

« O Ténédos! Ténédos! ton nom, rendu célèbre par la « lyre d'Homère et de Virgile, ne peut plus être oublié, « quand on parlera de la gloire des enfans des Grecs! Le « chantre des *Messéniennes*, Casimir Delavigne, a dit leurs

« douleurs et leur héroïsme ; mais qui célébrera leur triom-
« phe, en racontant comment les bricks des Hellènes, après
« avoir recueilli Constantin Kanaris, Cyriaque et leurs braves,
« présentant leurs voiles à la tempête, et naviguant sur la
« cime de vagues, reparurent, le 12 novembre, au port de
« Psara? Les éphores, suivis d'une foule nombreuse de
« peuple, de soldats et de matelots, s'étaient portés à leur
« rencontre, dès qu'on eut signalé leur approche. Mille cris
« de joie éclatent au moment qu'ils prennent terre. *Salut*
« *aux vainqueurs de Ténédos! Honneur et gloire aux*
« *braves! La patrie reconnaissante*, dit le président des
« éphores, en posant une couronne de lauriers sur la tête
« de Kanaris, *honore en toi le vainqueur de deux amiraux*
« *ennemis*.

« Il dit, et remontant vers la ville, le cortége, précédé
« de Kanaris, se rend à l'église ; là, le héros, déposant sa
« couronne aux pieds de l'image de la Vierge, mère du
« Christ, le front prosterné dans la poussière, confessant
« que toute victoire vient de Dieu, s'humilie devant le Sei-
« gneur. Il confesse les péchés de la faiblesse humaine aux
« pieds des ministres des autels, et, après avoir reçu le pain
« de vie, aussi modeste et aussi grand, le *vainqueur de deux*
« *amiraux ennemis* se retire au sein de sa famille.

« Mais il veut en vain se dérober aux hommages : son
« nom a retenti avec trop d'éclat pour rester ignoré. Le ca-
« pitaine d'un vaisseau anglais qui arrivait à Psara le de-
« mande et l'interroge ; il veut savoir comment les Grecs

« préparent leurs brûlots pour en obtenir de pareils résul-
« tats. — *Comme vous le faites, commandant; mais nous
« avons un secret que nous tenons caché ici*, dit-il en mon-
« trant son cœur : *l'amour de la patrie nous l'a fait
« trouver.* »

(POUQUEVILLE, *Hist. de la Régén. de la Grèce.*)

Le lecteur lira sans doute avec intérêt ici le récit des derniers momens de Lord Byron, transmis par un homme de confiance qui ne l'a pas quitté pendant vingt-cinq ans.

« Mon maître, dit Fletcher, montait à cheval tous les
« jours, lorsque le temps le permettait. Le 9 avril fut un
« jour fatal : milord fut très-mouillé durant la promenade,
« et, à son retour, quoiqu'il eût changé d'habits complète-
« ment, comme il était resté très-long-temps dans ses vête-
« mens mouillés, il se sentit légèrement indisposé, et le
« rhume dont il s'était plaint depuis que nous avions quitté
« Céphalonie, rendit cet accident plus grave. Quoiqu'il eût
« peu de fièvre pendant la nuit du 10, il se plaignit de dou-
« leurs dans les membres et du mal de tête, ce qui ne l'em-
« pêcha pas néanmoins de monter à cheval dans l'après-midi.
« A son retour, mon maître dit que la selle n'était pas tout à
« fait sèche, et qu'il craignait que cela ne l'eût rendu plus

« malade ; la fièvre revint, et je vis avec bien du chagrin, le « lendemain matin, que l'indisposition devenait plus sé- « rieuse : milord était très-affaissé, et se plaignit de n'avoir « point dormi de la nuit ; il n'avait aucun appétit. Je lui « préparai un peu d'*arrow-root :* il en prit deux ou trois « cuillerées seulement, et me dit qu'il était fort bon, mais « qu'il ne pouvait en prendre davantage. Ce ne fut que le « troisième jour, le 12, que je commençai à concevoir des « alarmes. Dans tous les rhumes que mon maître avait eus « jusque-là, le sommeil ne l'avait pas abandonné, et il n'a- « vait point eu de fièvre ; j'allai donc chez le docteur Bruno « et chez M. Millingen, ses deux médecins, et leur fis plu- « sieurs questions sur la maladie de mon maître ; ils m'as- « surèrent qu'il n'y avait aucun danger, que je pouvais être « parfaitement tranquille, que dans peu de jours tout irait « bien : c'était le 13. Le jour suivant, je ne pus m'empê- « cher de supplier milord d'envoyer chercher le docteur « Thomas, de Zante. Mon maître me dit de consulter à ce « sujet les docteurs : ils me dirent qu'il n'était pas nécessaire « d'appeler aucun autre médecin, parce qu'ils espéraient que « tout irait bien dans peu de jours. Je dois faire remarquer « ici que milord répéta plusieurs fois, dans le cours de la « journée, que les docteurs n'entendaient rien à sa maladie. « — En ce cas, milord, vous devriez consulter un autre « médecin. — Ils me disent, Fletcher, que ce n'est qu'un « rhume ordinaire, comme tous ceux que j'ai déjà eus. — « Je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu d'aussi

« sérieux. — Je le crois, dit-il. Je renouvelai mes instances « le 15, pour qu'on appelât le docteur Thomas ; on m'as« sura de nouveau que milord serait mieux dans deux ou « trois jours. D'après ces assurances répétées, je ne fis plus « aucune instance que lorsqu'il fut trop tard.

« Les médecines fortes qu'on lui faisait prendre ne me « semblaient pas les plus convenables à sa maladie ; car, « n'ayant rien dans l'estomac, elles me paraissaient ne de« voir lui procurer que des douleurs : c'eût été le cas même « avec une personne en bonne santé. Mon maître n'avait « pris, depuis huit jours, qu'une petite quantité de bouillon « en deux ou trois fois, et deux cuillerées d'*arrow-root*, « le 18, la veille de sa mort. La première fois que l'on parla « de le saigner fut le 15. Quand le docteur Bruno le proposa, « mon maître s'y opposa d'abord, et demanda à M. Mil« lingen s'il avait de fortes raisons pour lui tirer du sang ; « la réponse fut qu'une saignée pouvait être de quelque « avantage, mais qu'on pouvait la différer jusqu'au lende« main. En conséquence, mon maître fut saigné au bras « droit, le 16 au soir, et on lui tira seize onces de sang. Je « remarquai qu'il était très-enflammé. Alors le docteur « Bruno dit qu'il avait souvent pressé mon maître de se faire « saigner, mais qu'il n'avait pas voulu y consentir. Survint « une longue dispute sur le temps que l'on avait perdu, et « sur la nécessité d'envoyer à Zante ; sur quoi l'on me dit, « pour la première fois, que cela était inutile, parce que « mon maître serait mieux ou n'existerait plus avant l'ar-

« rivée du docteur Thomas. L'état de mon maître empirait ;
« mais le docteur Bruno pensait qu'une nouvelle saignée lui
« sauverait la vie. Je ne perdis pas un moment pour aller dire
« à mon maître combien il était nécessaire qu'il consentît à
« être saigné ; il me répondit : Je crains bien qu'ils n'en-
« tendent rien à ma maladie, et tendant son bras : Tenez,
« dit-il, voilà mon bras ; faites ce que vous voudrez.

« Milord s'affaiblissait de plus en plus, et le 17, il fut
« saigné une fois dans la matinée, et une fois à deux heures
« de l'après-midi. Chacune de ces deux saignées fut suivie
« d'un évanouissement, et il serait tombé si je ne l'avais pas
« retenu dans mes bras. Afin de prévenir un semblable ac-
« cident, j'avais soin de ne pas le laisser remuer sans le sup-
« porter.

« Ce jour-là, mon maître me dit deux fois : Je ne peux
« pas dormir, et vous savez que depuis une semaine je n'ai
« pas dormi. Je sais, ajoutait-il, qu'un homme ne peut être
« sans dormir qu'un certain temps, après quoi il devient
« nécessairement fou, sans que l'on puisse le sauver, et j'ai-
« merais mieux dix fois me brûler la cervelle que d'être fou :
« je ne crains pas la mort, je suis plus préparé à mourir
« que l'on ne pense.

« Je ne crois pas que milord ait eu l'idée que sa fin appro-
« chait, jusqu'au 18 ; il me dit alors : Je crains que Tita et
« vous ne tombiez malades, en me veillant ainsi nuit et
« jour. Je lui répondis que nous ne le quitterions point jus

« qu'à ce qu'il fût mieux. Comme il y avait eu un peu de dé-
« lire dans la journée du 16, j'avais eu soin de retirer les
« pistolets et le stylet qui, jusque là, étaient restés à côté de
« son lit, la nuit. Le 18, il m'adressa souvent la parole; il
« paraissait mécontent du traitement qu'avaient suivi les mé-
« decins. Je lui demandai alors de me permettre d'envoyer
« chercher le docteur Thomas. — Envoyez-le chercher; mais
« dépêchez-vous : je suis fâché de ne pas vous l'avoir laissé
« envoyer chercher plus tôt.

« Je ne perdis pas un moment à exécuter ses ordres, et à
« en faire part au docteur Bruno et à M. Millingen, qui me
« dirent que j'avais très-bien fait, parce qu'ils commençaient
« eux-mêmes à être très-inquiets. Quand je rentrai dans la
« chambre de milord : Avez-vous envoyé? me dit-il. — Oui,
« milord. — Vous avez bien fait : je désire savoir ce que j'ai.
« Quoiqu'il ne parût pas se croire si près de sa fin, je m'a-
« perçus qu'il s'affaiblissait d'heure en heure, et qu'il com-
« mençait à avoir des accès de délire. Il me dit à la fin d'un
« de ses accès : Je commence à croire que je suis sérieuse-
« ment malade; et si je mourais subitement, je désire
« vous donner quelques instructions, que j'espère que vous
« aurez soin de faire exécuter. Je l'assurai de ma fidélité à
« exécuter ses volontés, et ajoutai que j'espérais qu'il vivrait
« assez long-temps pour les faire exécuter lui-même. A quoi
« il répondit : Non, c'en est fait, il faut tout vous dire sans
« perdre un moment. — Irai-je, milord, chercher une

« plume, de l'encre et du papier! — Oh! mon Dieu, non « vous perdriez trop de temps, et je n'en ai point à perdre. « Faites bien attention, me dit-il.

« Votre sort est assuré, Fletcher. — Je vous supplie, mi- « lord, de songer à des choses plus importantes! — O mon « enfant! dit-il; ô ma chère fille, ma chère Adda! Oh! « mon Dieu! si j'avais pu la voir! Donnez-lui ma bénédic- « tion; donnez-la à ma chère sœur Augusta et à ses enfans. « Vous irez chez lady Byron; dites-lui, dites-lui tout. Vous « êtes bien dans son esprit.

« Milord paraissait profondément affecté en ce moment: « la voix lui manqua; je ne pouvais attraper que des mots « par intervalles; mais il parlait entre ses dents, paraissait « très-grave, et élevait souvent la voix pour dire: Fletcher, « si vous n'exécutez pas les ordres que je vous ai donnés, « je vous tourmenterai, s'il est possible. Je lui dis: Milord, « je n'ai pas entendu un mot de ce que vous avez dit. — O « Dieu, s'écria-t-il, tout est fini! il est trop tard mainte- « nant. Est-il possible que vous ne m'ayez pas entendu? — « Non, milord, mais essayez encore une fois de me faire « connaître vos volontés. — Comment le puis-je? Il est trop « tard... Tout est fini! — Ce n'est pas notre volonté, mais « celle de Dieu qui se fait. — Oui, dit-il, ce n'est pas la « mienne; mais je vais essayer. En effet, il fit plusieurs ef- « forts pour parler; mais il ne pouvait prononcer que deux « ou trois mots de suite, comme ma femme! mon enfant!

« ma sœur ! Vous savez tout ; dites tout : vous connaissez « mes intentions. Le reste était inintelligible.

« Il était à peu près midi ; les médecins eurent une con- « sultation, et il fut décidé de donner à milord du quinquina « dans du vin. Il y avait huit jours qu'il n'avait rien pris que « ce que j'ai dit, et qui ne pouvait le soutenir. A l'exception « de quelques mots que je répéterai à ceux auxquels ils « étaient adressés, et que je suis prêt à leur communiquer « s'ils le désirent, il fut impossible de rien entendre de ce « que dit milord après avoir pris son quinquina. Il témoi- « gna le désir de dormir ; je lui demandai s'il voulait que « j'allasse chercher M. Parry. — Oui, allez le chercher. « M. Parry le pria de se tranquilliser ; il versa quelques lar- « mes, et parut sommeiller. M. Parry sortit de la chambre « avec l'espérance de le trouver plus calme à son retour. Hé- « las ! c'était le commencement de la léthargie qui précéda « sa mort. Les derniers mots que je lui ai entendu pronon- « cer furent ceux-ci, qu'il prononça dans la soirée du 18, « à six heures environ : Il faut que je dorme maintenant. « Il laissa tomber sa tête pour ne plus la relever ; il ne fit « pas un seul mouvement pendant vingt-quatre heures. Il « avait, par intervalles, des suffocations et une espèce de « râle : alors j'appelais Tita pour m'aider à lui relever la « tête, et il me paraissait qu'il était tout-à-fait engourdi. Le « râle revenait toutes les demi-heures, et nous continuâmes « à lui soulever la tête toutes les fois qu'il revenait, jusqu'à

« six heures du soir du lendemain 19, que je vis milord ou-
« vrir les yeux et les refermer sans aucun symptôme de dou-
« leur, sans faire le moindre mouvement d'aucun de ses
« membres. O mon Dieu! m'écriai-je, je crains que milord
« ne soit mort. Les médecins tâtèrent le pouls, et dirent :
« Vous avez raison, il n'est plus. »

(Westminster Review.)

DOUZIÈME NOTE.

Mais taisons-nous !... La tombe est le sceau du mystère [12] !

Lord Byron exprime la même idée dans le troisième chant d'*Harold*, après un parallèle entre Voltaire et J.-J. Rousseau.

Ne troublons pas la paix de leurs cendres ; s'ils ont mérité la vengeance du ciel, ils subissent leur peine : ce n'est point à nous de les juger, encore moins de les condamner. L'heure viendra où les mystères de la mort nous seront révélés ; l'espérance et la terreur reposent ensemble dans la pous-

sière de la tombe ; et lorsque, selon notre croyance, la vie viendra nous y ranimer, la clémence divine pardonnera, ou sa justice viendra réclamer les coupables.



ÉPITRES.



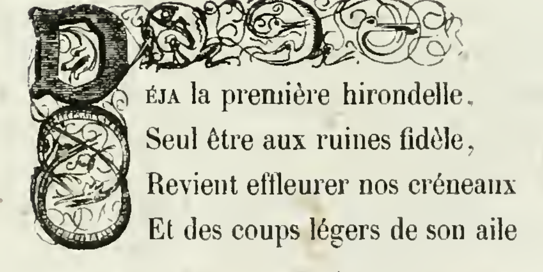
ÉPITRE

FAMILIÈRE

A M. VICTOR HUGO.



A M. VICTOR HUGO.



ÉJA la première hirondelle,
Seul être aux ruines fidèle,
Revient effleurer nos créneaux
Et des coups légers de son aile

Battre les gothiques vitraux
Où l'habitude la rappelle.
Déjà l'errante Philomèle,
Modulant son brillant soupir,
Trouve sur la tige nouvelle
Une feuille pour la couvrir ;
Et de sa retraite sonore
Où son chant seul peut la trahir,
Semble une voix qui vient d'éclore
Pour saluer avec l'aurore
Chaque rose qui va s'ouvrir.
L'air caresse, le ciel s'épure,
On entend la terre germer ;
Sur des océans de verdure
Le vent flotte pour s'embaumer ;
La source reprend son murmure ;
Tout semble dire à la nature :
Encore un printemps pour aimer !

Encore un degré vers la tombe
Où des ans aboutit le cours !
Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours,
Sans que ta main l'ait savourée.

Sans que ton cœur l'ait respirée !
Cependant nos printemps sont courts !
Épris de la seule nature,
Horace, ambitieux d'oubli,
Lui confiant sa vie obscure,
Écoutait l'éternel murmure
Des cascades de Tivoli.
Souvent, assis sur ces ruines
D'où je voyais mourir le jour
Sous l'ombre de ces deux collines
Qui cachaient son humble séjour,
J'allai, plein des mêmes pensées,
Chercher ses traces effacées
Aux lieux par son ombre habités ;
Et livrant ses vers au zéphyre
A leur écho faire redire
Les sons plaintifs de cette lyre
Qu'il a deux mille ans répétés !
Fuyant le tumulte des villes,
Aux lieux où les vagues tranquilles
Lavent les bords silencieux,
Virgile, assis sur le rivage,
Charmait les rochers de la plage,
De ses concerts mystérieux.
Dans la solitude qu'il aime,

Il marquait du doigt l'arbre même
Qui devait ombrager ses os,
Et voulait que dans le lieu sombre
Le concert des mêmes échos
Berçât le sommeil de son ombre
Du doux bruit des vents et des flots!
J'ai vu la retraite enchantée
Où, las d'une vie agitée
Par les orages du malheur,
Le Tasse, suivi par l'envie,
Revêtait, pour cacher sa vie,
Les humbles habits d'un pasteur.
Au penchant du cap de Sorrente,
Au pied d'un agreste rocher,
Bords où la vague transparente
Berce le paisible nocher,
Sous l'oranger de la colline
On voit encor l'humble ruine
De ce poétique séjour;
L'écho des vents et des cascades
Y roule à travers les arcades
Des sons de tristesse et d'amour!

Et toi, leur enfant, tu t'exiles

Des lieux par la muse habités,
Pour traîner des loisirs stériles
Dans l'air corrompu des cités !
Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah ! reviens à l'ombre des bois ;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix !
Viens respirer avant l'aurore
L'air embaumé qui semble éclore
Des baisers des fleurs et du jour,
Et mêlant ton âme encor pure
Avec le ciel et la nature,
Rêver et chanter tour à tour !

Non loin de la rive embellie,
Où la Saône aux flots assoupis
Retrouve sa pente, et l'oublie
Pour caresser les verts tapis
Où son cours cent fois se replie ;
Au pied des monts où l'on croit voir
La nuit s'enfuir, le jour éclore,
Dont les neiges que le ciel dore.
Comme un majestueux miroir.
Sur nos champs projettent encore

Les premiers reflets de l'aurore
Et l'ombre lointaine du soir :
Entre deux étroites collines
Se creuse un oblique vallon.
Tel que Virgile ou Fénelon
L'auraient peint de leurs mains divines :
Le double mont qui le domine
Et le défend de l'aquilon
Sous le poids des forêts s'incline.
Et de pente en pente décline
Jusqu'au lit bordé de gazon
Où notre humble ruisseau sans nom
Déroule sa nappe argentine
Et dans son onde cristalline
Aime à bercer le doux rayon
De la lune qui l'illumine.
Le tiède regard du soleil
Le colore dès son réveil
De ses lueurs les plus dorées,
Et le soir ses teintes pourprées
Peignent le nuage vermeil
Où nage son disque, pareil
A des roses décolorées :
Et grace à l'aspect de ces lieux,
Tour à tour éclatant et sombre,

Chacun de ses pas dans les cieux,
Par un contraste harmonieux,
Y fait lutter le jour et l'ombre !
Les champs, les fleurs, les eaux, les bois,
L'émail ondoyant des prairies,
Semés sur ses pentes fleuries.
S'entrelacent comme par choix,
Et semblent se plier aux lois
Des plus riantes symétries.
Le saule, penché sur les eaux,
Y baigne ses tristes rameaux
D'où ses larmes tombent en pluie,
Et qu'en agitant ses berceaux
L'haleine du zéphyr essuie.
Sur le tronc mousseux des ormeaux
La vigne avec grace s'appuie,
Et couvre de ses verts arceaux
La moisson par l'été jaunie.
L'onde amoureuse du rocher,
D'où l'entraîne un courant rapide,
En retombe en nappe limpide,
Y remonte en poussière humide,
Semble chercher à s'attacher
A ses flancs en perle liquide

Qu'un rayon du jour vient sécher ;
Et, roulant sans bord sur sa pente
Que son écume au loin blanchit,
Bouillonne, fuit, dort ou serpente.
Gronde, murmure, et rafraîchit
L'air que charme sa plainte errante.
Suspendue aux flancs des coteaux.
L'humble chaumière des hameaux
Blanchit à travers le feuillage :
Le couchant dore ses vitraux.
Et du toit couvert de roseaux
La fumée en léger nuage
Monte et roule ses plis mouvans.
Et cède aux caprices des vents
Qui la bercent sur le bocage.

Au sommet d'un léger coteau
Qui seul interrompt ces vallées,
S'élèvent deux tours accouplées
Par la teinte des ans voilées.
Seul vestige d'un vieux château
Dont les ruines mutilées
Jettent de loin sur le hameau

Comme une aile silencieuse.
T'enlever aux soins d'ici-bas !
Notre ame est une source errante
Qui, dans son onde transparente,
S'empreint de la couleur des lieux ;
De la nature elle est l'image :
Tantôt sombre comme un nuage,
Tantôt pure comme les cieux !
Si, quittant ses rives fleuries,
Ses flots, par leur pente emportés,
Vont laver ces plages flétries
Par l'ombre obscure des cités,
Elle perd la teinte azurée,
Et, ne conservant que son nom,
Elle traîne une onde altérée
Que souille un orageux limon ;
Et le pasteur qui la vit naître
S'étonne, et ne peut reconnaître
L'eau murmurante du vallon.
Mais, dès qu'abandonnant ces plages,
Et retrouvant son lit natal,
Sa pente sous de verts ombrages
Ramène son flot de cristal,
Sur le sable d'or qu'elle arrose,

Que les pauvres de la vallée.
Autour de l'antique manoir.
Tu n'entendras d'autre murmure
Que les soupirs du vent du soir
Glissant à travers la verdure,
Les airs des rustiques pipeaux,
Ou la clochette des troupeaux
Regagnant leur étable obscure,
Et quelquefois les doux concerts
D'une harpe mélancolique
Dont une brise ossianique
Vient par momens ravir les airs,
A travers l'ogive gothique,
A l'écho de ces murs déserts.

C'est là que l'amitié t'appelle;
C'est là que de tes heureux jours,
Par mille gracieux détours,
Sur une pente naturelle,
Tu laisseras errer le cours;
C'est là que la Muse rêveuse,
Descendant du ciel sur tes pas,
Viendra, t'ouvrant ses chastes bras,

Comme une aile silencieuse,
T'enlever aux soins d'ici-bas !
Notre ame est une source errante
Qui, dans son onde transparente,
S'empreint de la couleur des lieux ;
De la nature elle est l'image :
Tantôt sombre comme un nuage,
Tantôt pure comme les cieux !
Si, quittant ses rives fleuries,
Ses flots, par leur pente emportés,
Vont laver ces plages flétries
Par l'ombre obscure des cités,
Elle perd la teinte azurée,
Et, ne conservant que son nom,
Elle traîne une onde altérée
Que souille un orageux limon :
Et le pasteur qui la vit naître
S'étonne, et ne peut reconnaître
L'eau murmurante du vallon.
Mais, dès qu'abandonnant ces plages,
Et retrouvant son lit natal,
Sa pente sous de verts ombrages
Ramène son flot de cristal,
Sur le sable d'or qu'elle arrose,

En murmurant elle dépose
L'ombre qui ternit ses couleurs.
Et, dans son sein que le ciel dore.
Limpide, elle retrace encore
L'azur du soir ou de l'aurore.
Les bois, les astres et les fleurs!

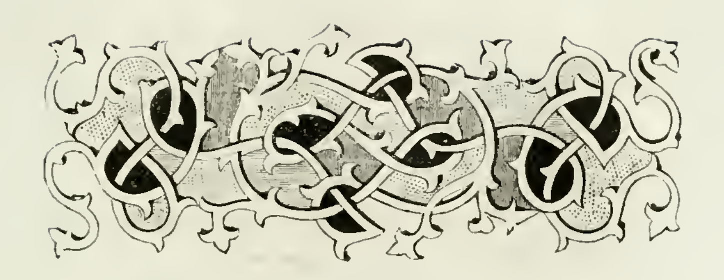




ÉPITRE

A

M. AMÉDÉE DE PARSEVAL.



A M. AMÉDÉE DE PARSEVAL.

Du poète de Stényclare
Si notre âge assoupi retrouvait les accords,
J'irais, je chanterais sur le luth de Pindare
Ou l'hymne du triomphe ou la gloire des morts.

Qu'il est beau de voler dans la noble carrière
Sur la trace de nos soldats !
De suspendre sa lyre au bronze des combats,
Et, dans des tourbillons de flamme et de poussière,
D'exciter leur vertu guerrière !
Ou de chanter la gloire en face du trépas !

La muse aime à planer sur les champs du carnage,
A fouler sous ses pieds des lambeaux d'étendards,
Les membres des héros sur la poussière épars,
Et les tronçons brisés des glaives que leur rage
Semble encor défier de ses derniers regards.

Quel accompagnement sublime
Pour les chants inspirés du barde audacieux,
Que le bruit du canon roulant de cime en cime,
Ou le cri du coursier que la trompette anime,
Ou le fracas du pont qui gronde et qui s'abîme
Sous la bombe tombant des cieux !

Fier alors du péril, le poète partage
La sainte gloire du guerrier,
Et cueille, transporté de joie et de courage,
Quelques rameaux sanglans de son même laurier.

Mais mon génie obscur est loin de tant d'audace ;
Fuyant la scène des combats,
J'aime mieux, sur les pas de Virgile ou d'Horace,
Dans quelque humble Tibur, comme eux cachant ma trace,
Égarer mollement mes pas.

J'aime mieux du penchant des collines prochaines
Entendre au loin monter le doux chant des pasteurs,
Ou bourdonner l'abeille autour du tronc des chênes,
Ou de mes limpides fontaines
Les flots assoupissans murmurer sous les fleurs.

J'aime mieux, dans ces bois où l'oiseau seul m'écoute,
Cherchant dès le matin le silence et le frais,
D'un pas inattentif perdre et chercher ma route,
Et, soupirant mes vers dans leurs antres secrets,
Entendre mes pas seuls résonner sous leur voûte,
Ou les pleurs de la nuit distiller goutte à goutte
Du dôme tremblant des forêts.





ÉPITRE

A

M. CASIMIR DELAVIGNE.



A M. CASIMIR DELAVIGNE.

Saint-Point, près Mâcon, 9 février 182[illegible]

GRACE aux vers enchanteurs que tout Paris répète,
Ton nom a retenti jusque dans ma retraite :
Et le soir, pour charmer les ennuis des hivers,
Autour de mon foyer nous relisons ces vers

Où brille en se jouant ta muse familière,
Qu'eût enviés Térence, et qu'eût signés Molière.
Comment peux-tu passer, par quel don, par quel art,
De Syracuse au Havre, et du Gange à Bonnard?
Puis, déployant soudain les ailes de Pindare,
Sur les bords profanés de Sparte et de Mégare
Aller d'un vers brûlant tout à coup rallumer
Ces feux dont leurs débris semblent encor fumer,
Ces feux de la vertu, de l'honneur, du courage,
Que recouvrent en vain dix siècles d'esclavage?
Comment, redescendu de ce brillant séjour,
Dans les bois de Meudon viens-tu chanter l'amour?
Franchissant d'un seul trait tout l'empire céleste,
Le génie est un aigle, et ton vol nous l'atteste!

Relégué loin des bords où tout Paris charmé
Voit le fier Manlius en bourgeois transformé,
Obéissant aux cris d'un parterre idolâtre,
Livrer ton nom modeste aux bravos du théâtre,
Je n'ai point encor lu ces chants que par ta voix
Messène a soupirés pour la troisième fois.
En vain l'écho léger que chaque jour publie,
Oracle du matin que le soir on oublie,
A porté jusqu'à moi quelques lambeaux de vers,
Quelques sons décousus de tes brillans concerts:

Dans ma soif des beaux vers, que ton nom seul rallume,
J'ai dévoré la page, et j'attends le volume.
On dit que dans ces chants ton génie exalté
Prêche à des convertis l'antique liberté :
On dit qu'après trente ans d'esclavage et de crimes
Cette divinité respire dans tes rimes
Les parfums épurés d'un chaste et noble encens ;
Que son nom dans ta bouche a repris son beau sens,
Et que, de trois pouvoirs lui formant un trophée,
De son bonnet sanglant ta main l'a décoiffée.
Ah ! j'en rends grâce à toi ! nous pourrons adorer
Celle qu'avant tes vers il nous fallait pleurer ;
Son culte entre tes mains est pur et légitime :
Tu renîrais tes dieux s'ils commandaient le crime.

Pour moi, tremblant encor du nom qu'elle a porté,
J'aborde ses autels avec timidité,
Craignant à chaque instant qu'arraché de sa base,
Le dieu mal affermi ne tombe et nous écrase.
Le siècle où je naquis excuse mes terreurs :
J'entendais au berceau le bruit de ses fureurs ;
Son arbre, dont le sang arrosait les racines,
Portait, au lieu de fruits, la mort et les rapines.
Pour la première fois quand j'invoquai son nom,

Ce fut sous les verrous d'une indigne prison,
Dans les étroits guichets du cachot solitaire :
Elle me disputait aux baisers de mon père,
Qui, caressant son fils à travers les barreaux,
Payait d'un reste d'or la pitié des bourreaux.
Je vis, en grandissant, je vis sa main sanglante
Arracher des autels la prière tremblante,
Souiller, jeter au vent la cendre des tombeaux,
Des temples avilis disperser les lambeaux,
Et, le pied chancelant des suites d'une orgie,
Couvrant ses cheveux plats du bonnet de Phrygie,
Au long cri de la mort, à sa voix renaissant,
Danser sous l'échafaud qui ruisselait de sang.
Oui, voilà sous quels traits, dans ma sombre pensée,
Par la main du malheur son image est tracée.
Pardonne, ô Liberté ! pour effacer ces traits,
Il faut, il faut au moins un siècle de bienfaits.

Hâte ces jours heureux, toi qui chantes sa gloire !
Mêle une page blanche à sa funèbre histoire :
Qu'on la voie en tes vers, vierge de sang humain,
Rejeter ce poignard qui ruisselle en sa main ;
Devant un sceptre juste incliner un front libre :
De la force et du droit maintenir l'équilibre :

Nous couvrir d'une main du bouclier des lois,
Et de l'autre affermir la majesté des rois.

Mais c'est assez parler de nos vaines querelles :
Le temps emportera ce siècle sur ses ailes,
Et laissera tomber dans l'éternelle nuit
De nos dissensions le misérable bruit.
D'autres siècles viendront, chargés d'autres promesses;
Ils tromperont encor nos trompeuses sagesses;
Sur leurs cours orageux l'homme encore emporté
Dans ses rêves nouveaux verra la vérité !
C'est la loi des esprits : tout cherche, et tout travaille.
Ce monde, cher Lavigne, est un champ de bataille
Où des ombres d'un jour passent en combattant :
Pour qui ? pour un fantôme, un système, un néant,
Et, quand ils sont tout près de saisir leur idole,
C'est un ballon qui crève, et du vent qui s'envole.

Émule harmonieux des cygnes d'Eurotas,
Ne prêtons point la lyre à ces tristes combats.
Laissons d'un siècle vain l'impuissante sagesse
Soulever ces rochers qui retombent sans cesse :
Dans la coupe d'Hébé ne versons point de fiel ;
Ne mêlons point les voix de ces filles du ciel,

Ne mêlons pas les sons des lyres profanées
Aux cris de passions de nos jours déchaînées :
Mais demandons ensemble à la nature, aux dieux,
Ces chants modérateurs, sereins, mélodieux,
Ces chants de la vertu, dont la sainte harmonie
Ressemble quelquefois à la voix du génie,
Qui calment les partis, adoucissent les mœurs,
S'élèvent au-dessus des terrestres clameurs,
Et, sur l'aile du temps traversant tous les âges,
Brillent comme l'iris sur les flancs des nuages.

Mais, adieu ; de l'Épître osant braver les lois,
Ma muse inattentive élève trop la voix.
D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulais te parler, et voilà que je chante.

Ainsi, quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser dans mon timide cours
De ses golfes rians les flexibles contours,
Et, sous le vert rideau des saules du rivage,
Glisser, en dérobant quelques fleurs au bocage.

Mais du vent qui s'élève un souffle inaperçu
Badine avec ma voile, et l'enfle à mon insu ;
Le flot silencieux sur la liquide plaine
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne.
L'onde fuit, le jour tombe ; et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.




ÉPITRE
A M. A. DE LAMARTINE,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE.



A M. A. DE LAMARTINE.

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

SUR LA LIBERTÉ.

CAPTIF sous mes rideaux, dont la double barrière
Enfermait avec moi la fièvre meurtrière,
J'humectais vainement mes poumons irrités
Des sirops onctueux par Charlard inventés ;

Mon rhume s'obstinait, et ma bruyante haleine
Par secousse, en sifflant, s'exhalait avec peine.
Tes vers, qui m'ont sauvé, m'ont appris, un peu tard,
Qu'Apollon, pour guérir, vaut son docte bâtard :
Et je crois, plein du dieu qu'en te lisant j'adore,
Que l'oracle du Pinde est celui d'Épidaure.

Oui, tu m'as bien compris; oui, cette liberté
Qui séduit ma raison à sa mâle beauté,
Que ma muse poursuit de son ardent hommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image,
Propice à l'innocent, redoutable au pervers,
Est celle que Socrate invoque dans tes vers.
Messène l'adorait au pied du mont Ithôme,
Venise n'embrassa que son sanglant fantôme ;
Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains,
Et la flèche de Tell étincelle en ses mains.

Créé pour commander, l'homme naquit sans maître,
Et, chef-d'œuvre imparfait du Dieu qui le fit naître,
Avec l'instinct du bien vers le mal emporté,
Pour choisir la vertu, reçut la liberté.
La licence est en lui l'abus d'un droit sublime :
La liberté gouverne, et la licence opprime.
Elle seule, à nos yeux, de son front sans pudeur

Sous un masque romain déguisa la laideur.
Et de la liberté simulacre infidèle,
Lui ravit nos respects en se donnant pour elle.
L'excès de la raison comme un autre est fatal,
Et l'abus d'un grand bien le change en un grand mal.
Pour détrôner l'abus proscrirons-nous l'usage?
Mais quel bienfait si grand, ou quelle loi si sage,
Hors la tendre amitié, quel sentiment si beau,
Dont l'abus dangereux n'ait pas fait un fléau?
Du soupçon à l'œil faux la prudence est suivie,
Et l'émulation traîne après soi l'envie!
Pour la philosophie, un jour on m'a conté
Que son front se gonfla d'avoir trop médité:
Son cerveau douloureux s'ouvrit, et le sophisme
En sortit tout armé d'un double syllogisme:
Entre Euclide et Pascal, de l'excès du savoir
Naît le doute effaré qui regarde sans voir:
La faiblesse pour mère a l'extrême indulgence,
Et l'extrême justice est presque la vengeance:
En punissant la faute, elle insulte au malheur:
La torture, à sa voix, fit mentir la douleur.
Thémis moins rigoureuse est aujourd'hui plus juste:
Mais on la trompe encore, et sa balance auguste
N'incline pas toujours du côté du bon droit;
Son glaive tombe à faux et frappe en maladroit.

La chicane au teint jaune, aux doigts longs et difformes,
Entoure son palais du dédale des formes,
Et dans l'obscurité, les plaideurs aux abois
Sont par leurs défenseurs pillés au fond du bois.
J'ôte à ce parvenu la toge qui le pare,
Et je découvre un sot caché sous la simarre !
Que faire ? De Thémis briser les tribunaux ?
Mettre sa toque en cendre, et sa robe en lambeaux ?
Mais je vois un bandit, qui ne craint plus l'enquête,
A ma bourse, en plein jour, adresser sa requête :
Et deux plaideurs manceaux, de colère animés,
En champ clos pour leurs droits plaider à poings fermés.

Noble chevalerie, autrefois ta bannière
De l'Orient pour nous rapporta la lumière :
J'aime avec l'Arioste à vanter tes exploits
Dont la justice errante a devancé les lois ;
A voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage,
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage.
Mais dans leurs jeux parfois tes preux moins innocens
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passans,
Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales,
Et, possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
Opposant aux maris des remparts crénelés,
Ont plus fait d'orphelins qu'ils n'en ont consolés.

Eh bien, de nos romans bannirons-nous les fées ?
Irons-nous, de l'histoire arrachant tes trophées,
Des excès féodaux d'un fougueux châtelain,
Flétrir Clisson, Roland, Bayard et Duguesclin ?

Le saint amour des rois dans sa ferveur antique
Des plus beaux dévoûmens fut la source héroïque.
Mais cet amour outré mène au mépris des lois,
Foule à pieds joints l'honneur, le bon sens et nos droits,
Sous le joug du pouvoir se jette avec furie,
Compte un homme pour tout, et pour rien la patrie.
J'en conclus qu'en tous lieux, surtout chez les Français,
L'incertaine raison marche entre deux excès,
Et court, dès qu'un faux pas l'écarte de sa route,
Du bonheur qu'on espère au malheur qu'on redoute ;
Ainsi qu'un clair ruisseau, captif entre ses bords,
Qui sans les inonder leur verse ses trésors,
Gonflé par un orage, en un torrent se change,
Et roule sur les fleurs les débris et la fange.
Si les lois, si les arts, le bon droit, le bon goût,
Si tout admet l'excès, si l'excès flétrit tout,
Ami, la liberté n'en est pas plus complice
Que toute autre vertu dont l'abus est un vice.
A son front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien qu'il n'a jamais porté.

Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence,
Nommer la liberté quand tu peins la licence ?

Eh ! que répondrais-tu, si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords, et sourd à leur douceur,
Dans la Vierge immortelle à qui tu rends hommage,
Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage
Qui, sur les bancs dorés d'un concile romain,
Présida dans Constance un brandon à la main ;
De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare ;
Au front d'un Alexandre égara la tiare ;
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisait les complots que soufflait Médicis,
Et poussait Charles-Neuf, quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques ;
Qui se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri s'échappait d'un couvent ;
Dont partout aujourd'hui la tortueuse audace
Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace ;
Qui, prêche sous le frac, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis,
Malgré ses trois mentons vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu ?

Mais non, ce fanatisme est l'abus que je blâme :
Il n'a pas allumé ces traits de vive flamme
Qui, par l'aigle de Meaux à ta muse inspirés,
Brillent comme un reflet de ses foudres sacrés.
Il n'a pas modulé ces sons dont l'harmonie
Semble un écho pieux des concerts d'Athalie.
Non, non, ce n'est pas lui que ta lyre a chanté :
C'est la religion, sœur de la liberté !
Un flambeau dans les mains, les ailes étendues,
Des bras du roi des cieux toutes deux descendues,
Chez les rois de la terre ont voulu s'exiler
Pour affranchir l'esclave ou pour le consoler.
Toutes deux ont ensemble erré parmi les tombes.
Toutes deux, s'élançant du fond des catacombes,
Sous un même drapeau marchaient d'un même pas,
Répandaient la lumière et ne l'étouffaient pas.
L'une, le front paré des palmes du martyre,
Présente l'espérance aux humains qu'elle attire :
Clémente, elle pardonne avec Guise expirant,
Embrasse Fénelon d'un amour tolérant,
Guide Vincent de Paul, ensevelit Voltaire,
Brûle de chastes feux ces anges de la terre
Qui sans faste et sans crainte à la mort vont s'offrir,
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.
L'autre, le casque en tête, et le pied sur des chaînes,

Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes,
Joue avec le laurier cueilli par Washington,
Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon,
Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
Qu'un poète secourt et que des rois trahissent.
Viens, et sans condamner nos cultes différens,
Viens aux pieds des deux sœurs échanger nos sermens.
Éclairés par leurs yeux, réchauffés sous leurs ailes,
Pour les mieux adorer, unissons-nous comme elles:
Et, dans un même temple, à deux autels voisins,
Offrons nos dons divers sans désunir nos mains.

Que j'aime le tableau de ta barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne!
Au gré des flots mouvans, par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés;
Mais, quel que soit le bord où tende notre audace,
Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,
Nous saluer d'un signe et d'un regard ami,
Laissons tomber la rame élevée à demi.
Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage,
Un ciel d'azur, un port au terme du voyage,
Un vent qui nous y mène, et, propice à tous deux,
M'apportant tes souhaits, te reporte mes vœux.



ÉPITRE

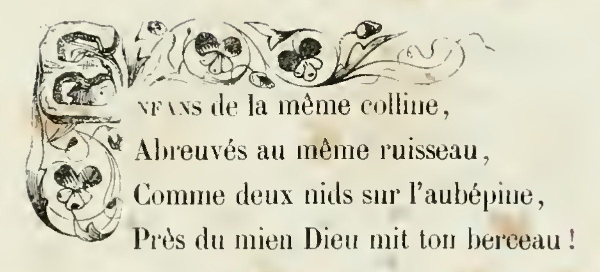
A

M. LÉON BRUYS D'OUILLY.



A LÉON BRUYS D'OUILLY[1].

Paris, 8 avril 1836.



ENFANS de la même colline,
Abreuvés au même ruisseau,
Comme deux nids sur l'aubépine,
Près du mien Dieu mit ton berceau !

1. Cette pièce est placée en tête d'un roman en vers intitulé *Thérèse*, et dont M. Bruys d'Ouilly est l'auteur.

De nos toits voisins les fumées
Se perdaient dans le même ciel ;
Et de tes herbes parfumées
Mes abeilles volaient le miel :

Souvent je vis ta douce mère,
De mes prés foulant le chemin,
Te mener, comme un jeune frère,
A moi, tout petit, par la main ;

Et te soulevant vers ma lyre
Sur ses bras qui tremblaient un peu,
Dans mes vers t'enseigner à lire,
Enfant qui joue avec le feu !

Et je pensais par aventure,
En contemplant cet or mouvant
De ta soyeuse chevelure
Où les baisers pleuvaient souvent :

« Charmant visage ! enfance heureuse,
« Sans prévoyance et sans oubli !

« Que jamais la gloire ne creuse
« Sur ce front blanc le moindre pli !

« Que jamais son flambeau n'allume
« D'un feu sombre ces yeux si beaux,
« Ainsi qu'une torche qui fume
« Et se réfléchit dans les eaux !

« Que jamais ses serres de proie
« N'éclaircissent avant le temps
« Ces cheveux où ma main se noie,
« Feuillage épais de ses printemps !

« Que jamais cette main, qui vibre
« Dans ma poitrine à tout moment,
« N'arrache à son cœur une fibre,
« Comme une corde à l'instrument !

« Si quelque voix chante en son âme.
« Que son écho mélodieux
« Soit dans l'oreille d'une femme
« Et sa gloire dans deux beaux yeux ! »

Je partis ; j'errai des années...
Quand je revins au vert vallon
Chercher nos jeunesses fanées,
Je ne trouvai plus que ton nom :

L'éclair qui m'avait fait poète,
Jaloux de tes jours de repos,
S'était abattu sur ta tête
Comme un aiglon sur deux troupeaux.

L'astre naissant de ta carrière,
Sur ton front venant ondoyer,
Dardait des reflets de lumière
Qui te présageaient son foyer.

Plein d'ivresse et d'inquiétude,
En écoutant grandir ta voix,
Je repense à ta solitude,
A ton enfance au fond des bois :

Pleure ton fils, ô ma vallée !
Il saura ce que vaut trop tard

Une heure à ton ombre écoulée,
Un rêve qu'on berce à l'écart,

Le vol de la brise éphémère,
Au bruit de l'onde un pur sommeil,
Et ces voix de sœur et de mère
Qui nous appelaient au réveil !





ÉPITRE
A M. A. DE LAMARTINE,

PAR

M. L. BRUYS D'OUILLY.



A M. A. DE LAMARTINE,

PAR M. L. BRUYS D'OUILLY.

Paris, 1856.

En causant vers le soir à ton foyer gothique,
Deux mots étaient sortis de l'urne poétique ;
Tu les roulais en toi comme sur le billard
La bille que ta main lançait dans le hasard :

Tu parlais du curé, tu parlais du poète,
Déjà pour les chanter ta parole était prête.
Le premier de ces noms avec l'amour et Dieu
Fit rayonner ton œil d'une gerbe de feu.
Et la nuit vint bientôt, avec tout son délire,
Faire chanter ton cœur comme vibre une lyre.
A peine en ton vallon l'aube était de retour,
Qu'une voix me disait : « Ami, voici le jour! »
Et déjà près du seuil une crinière grise
Flottait en hennissant au souffle de la brise;
Et bientôt tous les deux dans les sentiers épars,
Gravissant la montagne et fuyant les regards,
Tandis que l'émondeur ébranchait les vieux frênes,
Que la grive chantait sur le sommet des chênes,
Nous nous entretenions de ce sujet sacré
Dont la lave couvait sous ton front inspiré.
Puis ta poitrine enfin, comme un large cratère
Qui s'entr'ouvre et remplit les échos de la terre,
Fit retentir au loin les voûtes de tes bois
Sous les nombres brillans dont s'animait ta voix.

Ces vers, nous les verrons au grand jour apparaître :
Le monde les attend! Moi qui les ai vus naître,
Je leur donne en passant le salut d'avenir;
Mais la foule à l'envi viendra pour les bénir.

Et s'enivrer au chant de ton gosier sonore.
Comme l'oiseau des cieux, chaque jour à l'aurore,
S'élève de nouveau vers le flambeau du jour,
L'œil rayonnant de joie et le cœur plein d'amour,
Ainsi quand de ton sein le flambeau du génie
Lancera ce rayon d'une nuit d'insomnie,
Chaque être qui respire et porte un cœur en soi
A son réveil aussi s'écriera : « Gloire à toi ! »

Combien j'aime tes bois, tes monts et ta vallée,
De ses vieux châtaigniers au loin toute voilée,
Et ces toits enfumés, ces chaumes, ces hameaux
Épars dans les taillis au penchant des coteaux !
Le soir, quand je suis seul sur les bords de la Grôsne,
De même que ses flots s'élancent vers la Saône,
Ainsi vont mes pensers sous le toit où tu dors,
Ainsi ma voix se mêle au bruit de tes accords.
Je gravis en rêvant le mont qui nous sépare,
Et, tandis que mon œil sur le vallon s'égare,
Toujours un souvenir me ramène au sentier
De ces bois que mon cœur ne pourrait oublier.

De même qu'en ce jour je crois te voir encore,
Peut-être que pour moi jamais plus belle aurore

N'a brillé sous le ciel de ton riant vallon :
C'était durant l'automne, et pourtant l'horizon
Étalait à nos yeux, dès l'aube matinale,
Une pompe de feu vraiment orientale ;
Ton cheval au flanc gris bondissait sous ta main,
Et ton blanc lévrier volait sur le chemin,
Comme un oiseau du ciel égaré sur la plage,
Tout semblait s'animer au loin sur ton passage,
Et je te vois toujours sur ton noble coursier,
Quand le feu jaillissait sous sa corne d'acier,
L'arrêter tout à coup pour verser dans mon âme
Un flot étincelant de ces torrens de flamme
Qui battaient dans ton sein, écho mystérieux
Où tout vibre plus haut, même la voix des cieux.

Mais déjà loin, bien loin, tu laissais en arrière
L'écho qui redisait à l'écho ta prière,
Et comme sous tes pas grandissaient le chemin,
Et les bois et les prés et le lit du moulin,
Ainsi, dans ta pensée, à cette heure suprême,
Se déroulait déjà tout le plan du poème ;
Et ta voix et tes yeux, d'un air inspirateur,
En versaient le secret dans l'ombre de mon cœur.
Puis, d'un regard aimant et plein d'un saint délire,

« Pour chanter mon héros, amis, saisis ta lyre ! »
Mais je sentis trop bien que de mes faibles doigts
Le luth qu'on me tendait tomberait et sans voix :
Puis, aussi, je sus voir sur ce front de poète
Une épopée entière à jaillir déjà prête.
Crois donc que j'aimais trop à t'entendre chanter
Pour vouloir dans ta course un moment t'arrêter.

Cependant à Saint-Point, dans la même soirée,
Quand nous suivions de l'œil, sous la voûte éthérée,
L'étoile qui du ciel vers la terre s'enfuit
Comme un long fil d'argent que déroule la nuit,
Un autre nom sortit aussi de la même urne,
Un nom doux et brillant comme l'astre nocturne,
Ou comme cette étoile étincelant encor,
Un nom que sur ton front je lis en lettres d'or,
Un nom que l'on chérit chaque fois qu'on te nomme,
Toi qui sus faire aimer le poète dans l'homme !

Mais ton choix était fait, car toi-même, en tes vers,
Tu ne voulais chanter ta gloire à l'univers.
Pourtant, en remontant au jour de ta naissance,
De quels divins secrets, poète par essence,

Tu nous aurais dotés dans une heure d'amour,
En laissant tout ton cœur s'exhaler au grand jour.
Mais, hélas! ce sujet vaste comme le monde,
Cette mer de pensers en orages féconde,
C'est moi, dans ce moment, que le sort vint choisir
Pour y jeter ma barque au risque d'y périr.

Ami, sur cette mer où l'orage respire,
Si tu la vois chercher les eaux de ton navire,
Pour lui porter secours n'attends pas de signaux;
Songe qu'elle est sans voile et sans mât sur les eaux:
Du plus loin que tes yeux la verront dans l'orage,
Jette-lui de ta main la corde du naufrage,
Ou tu ne verras plus bientôt sous tes regards,
Au premier coup de vent, que des débris épars,
Que des rames au loin par les vagues roulées,
Car ses planches déjà sont si mal assemblées
Qu'on dirait un enfant qui voulut les unir.
Mais ton vaisseau s'enfuit si loin dans l'avenir,
Que l'œil ne verrait plus ta voile de poète
Si j'avais attendu que la barque fût prête.

Un jour, à mon réveil, sur le sombre élément,

Comme un oiseau de mer, les deux ailes au vent,
Si je la vois voguer dans ton sillon de gloire,
Si je chante pour elle un hymne de victoire,
C'est à toi que ces chants s'adresseront encor ;
Car enfant, c'est aux sons de cette harpe d'or
Qui vibre sous ta main, que je prêtai l'oreille,
Et c'est ta sainte voix aujourd'hui qui m'éveille.

Ah ! si j'avais au cœur des sons assez puissans,
Dans quels divins transports, sous quels brûlans accens,
Le monde qui t'écoute écouterait encore
Ce torrent de pensers que mon cœur élabore,
Qui se presse sur moi, qui brûle et bat mon sein,
Comme dans son clocher palpite le tocsin !
Tes vers, je les ai lus : non, j'ai voulu les lire ;
Mais dès les premiers sons des élans de ta lyre,
J'ai senti remonter, de ce feuillet des cieux,
De ces larmes sans nom dans mon cœur et mes yeux ;
Et comme le nuage obscurcirait l'étoile,
Ces pleurs se sont sur moi déroulés comme un voile.
Mais c'est la goutte d'eau du mystique arrosoir
Que le jardinier verse aux calices le soir.
La fleur qui les reçoit, comme l'eau de la vie
Qu'un doux rayon du ciel sur l'étamine essuie,

De son rameau plié redresse, aux feux du jour,
Sa coupe débordant de parfums et d'amour.



TABLE.

TABLE.

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES.

